







LE LIVRE
DES CENT-ET-UN.

TOME CINQUIÈME.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.

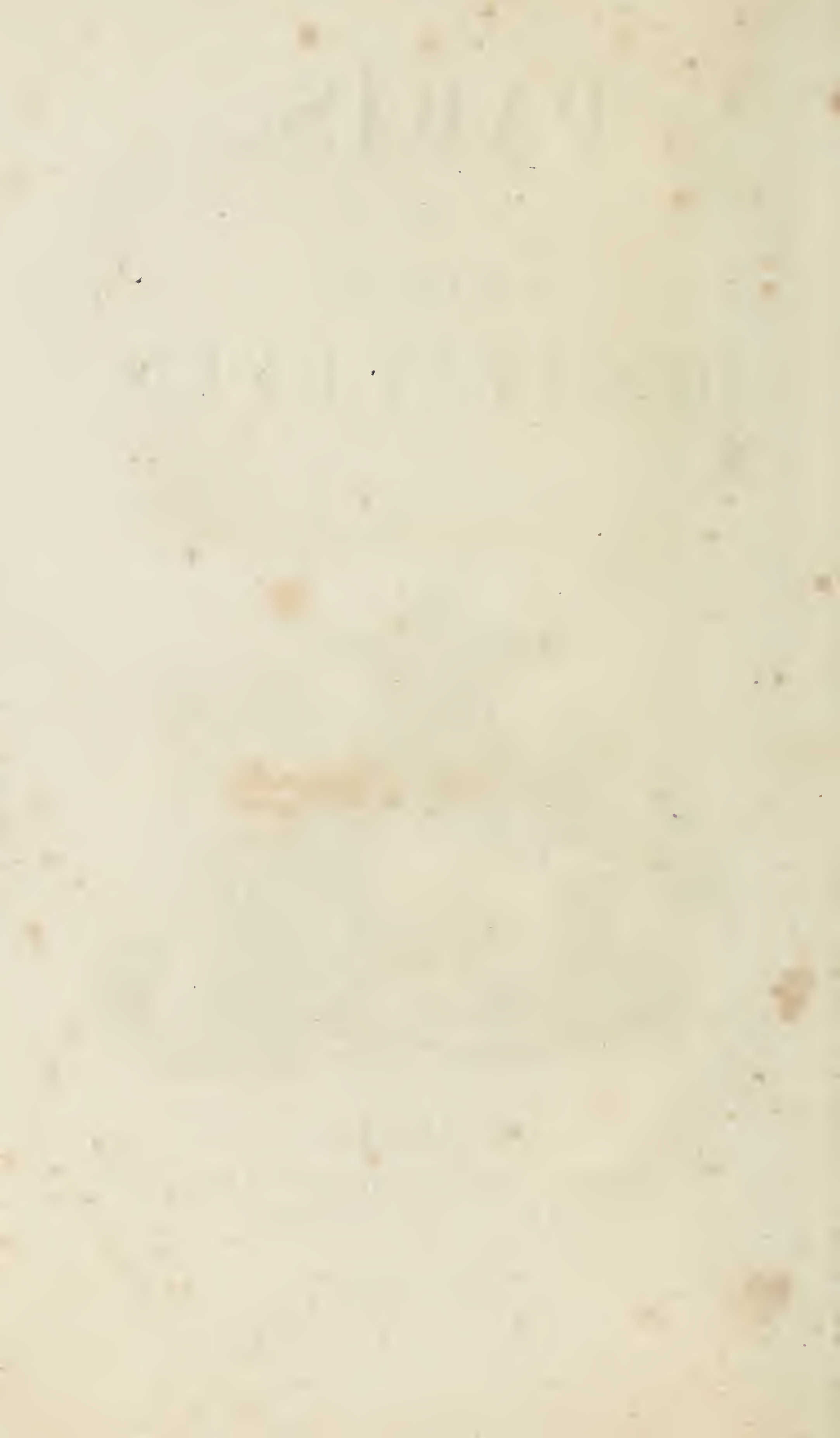
TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE
DE S. A. R. LE DUC D'ORLÉANS.

M DCCC XXXII.



PARIS,

OU

LE LIVRE DES CENT-ET-UN.



UNE MATINÉE AUX INVALIDES.



« On sent qu'une nation qui bâtit de tels palais
« pour la vieillesse de ses armées a reçu la puis-
« sance du glaive, ainsi que le sceptre des arts. »
CHATEAUBRIAND.

Il y a de cela un mois environ, le 20 février, jour anniversaire de ma naissance, je sortis de très-grand matin, quoique je fusse rentré fort tard d'un de ces bals étincelants, d'une de ces opulentes féeries, que le carnaval de 1832 a jetés en foule à travers les révolutions et les pestes,

comme pour oublier d'avoir peur. A la vérité, sur trois heures, au plus, que j'étais resté au lit, je n'avais pas fermé l'œil trois minutes; j'avais passé ce qu'on appelle une *nuit blanche;* je puis vous affirmer qu'il n'y a rien de si noir. C'est ce qui m'arrive régulièrement chaque nuit d'un 19 à un 20 février. Ces nuits-là, je rêve tout éveillé; je rêve de cette vie où je fus lancé, presque mourant, de ceux qui me l'ont donnée et à qui Dieu l'a retirée sitôt!... Je rêve d'enfance riche et fêtée, de jeunesse laborieuse, de famille et de fortune dispersées; puis aussi, de rires éclatants, de longs cortéges d'amis, de sérénades espagnoles, de poésie passionnée et de passions poétiques; et encore, de la paix du foyer, de ses joies intimes, des chagrins que l'on fait aux êtres qui ne nous font que du bonheur; puis, d'amour trahi; et enfin, de travaux jamais achevés, de renommée à peine commencée, et cependant du temps qui fuit, de la vieillesse qui s'approche, de la mort qui la devance peut-être, et du monde invisible et de l'éternité là-haut... ou là-bas!... Toutes choses à vous faire hurler dans vos rideaux, comme une bête fauve, ou plutôt à vous faire reployer vos draps sur votre face, comme un suaire, pour n'en plus bouger, si votre bon ange ne vient pas vous arracher de ce tombeau, et ne vous pousse pas dehors, avec ses ailes, à

l'air froid du matin, afin qu'il soit prouvé que vous n'êtes point encore un fantôme. — Et c'est pourquoi, le 20 février (jour de ma fête, comme on sait), les laitières du quartier m'ont vu tout levé avant le soleil, tout habillé sur le seuil de ma porte, et adorant et remerciant des yeux et des mains quelqu'un qui venait de s'envoler!...

Et moi, pauvre mortel, je me mis à marcher comme à l'ordre d'un maître, en suivant un bout de la rue de la Ville-l'Évêque, de la rue d'Anjou, de la rue de Suresne, et presque toute la rue de la Madeleine; c'est du reste un chemin que mes pieds font quatre ou cinq fois chaque jour, par un mouvement machinal dont ma volonté ne se mêle pas le moins du monde. Et, tout cheminant ainsi, je me dégageai des infernales visions de ma nuit, les tortures de mon âme se relâchèrent de leur cruauté, et j'arrivai, pas à pas, à cet état de mélancolie qui est comme la convalescence du désespoir. C'est encore de la douleur, ce n'est plus de la rage; aux grincements de dents et aux cris ont succédé les pleurs qui ne peuvent couler et les soupirs suffocants. C'est une amélioration notable. Or, il me vint au cœur de pleurer et de soupirer sur le destin du poète, et mon chagrin prit insensiblement la forme d'un fauteuil académique qui se cabre et qui lance des ruades de ses quatre pieds pour

écarter tout ce qui est poète. Et je me disais : Faites donc des révolutions au profit des *capacités;* jetez à bas les vieilles aristocraties pour exalter celle de l'intelligence; et en effet toutes les intelligences et toutes les capacités, littéraires et autres, y trouveront leur compte, excepté le poète. Voyez plutôt. Et non contents de le rejeter des honneurs politiques, de la grande distribution des emplois, ils lui arrachent encore, au poète, à l'homme d'art et de candeur, ses modestes *sinécures*, son banc dans le sanctuaire, son bon vieux fauteuil; ils mesurent à l'aigle sa place au soleil. — Ah! que Schiller a fait un magnifique apologue : Jupiter partage le monde et ses trésors entre tous les mortels qui se précipitent ardemment à la vaste curée; le poète, chaste et confiant, arrive le dernier, quand la terre est toute donnée, et le roi des cieux n'a plus à lui offrir qu'une place, à son côté, dans l'Olympe! — Le poète est de nature divine; son royaume n'est pas de ce monde... et ce monde est bien mauvais pour lui, me répétais-je à moi-même en continuant ma route et ma pensée: Homère vagabond, Ovide exilé, Dante proscrit, le Tasse enchaîné, Camoëns mendiant, Milton broyé dans les rouages de la machine politique, et tant d'autres!... Il est vrai que de nos jours le poète n'est point poursuivi, chassé, traqué, comme

un animal pernicieux; mais on le dédaigne et on l'oublie : abominable supplice que Dante lui-même n'a pas osé introduire dans les cercles de son *Enfer*.

D'idées en idées de ce genre, j'étais parvenu tout naturellement à la rivière, quand je fus tiré de mon somnambulisme par la rencontre d'un homme qui m'examinait attentivement et qui finit par me dire : « Je crois bien que c'est vous, M. Émile; bonjour, M. Émile. » — « Eh! bonjour, mon pauvre Maurice, » repris-je moi-même après une longue hésitation, et j'avançai pour lui prendre les deux mains. Il ne m'en donna qu'une; et j'aperçus, sous un grand collet qui lui servait de manteau, un habit d'invalide avec une manche vide et ballottante. Une sueur froide couvrit mon front. C'était mon remplaçant aux armées, Maurice, dont je n'avais pas entendu parler depuis douze ans, et qui, parce que j'avais eu quelque argent alors, a un bras de moins aujourd'hui. La balle qui lui était entrée sous l'épaule, le sang qui en était sorti avec douleur, la froide morsure de l'acier qui avait coupé ses chairs et ses os pour sauver le reste de son corps;... je pensai, j'inventai, j'éprouvai tout cela, comme il dut l'éprouver lui-même. Je ne voyais plus Maurice, nous ne faisions plus qu'un; lui, c'était moi; ce bras coupé, c'était le mien, on venait de m'en

faire l'amputation, je n'avais plus de bras gauche et j'en souffrais horriblement; et je ne sais quel remords venait encore empoisonner mon mal, et quels ongles de fer se promenaient sur ma plaie toute vive.... le cœur me manqua; je m'évanouis.

Quand je revins à moi, je me trouvai dans une petite salle basse, donnant sur de petits jardins, gardés par de gros canons. J'étais chez le concierge de l'Hôtel des Invalides, et ce bon Maurice me présentait un verre d'eau-de-vie que je le priai de boire pour me remettre. — « Ma foi, monsieur, me dit-il, je n'aurais jamais pu vous porter ici sans un bon enfant de batelier, un ancien, qui a ses deux bras, lui, qui a été marin sur la mer, voyez-vous, et qui est plus fort et plus serviable à lui tout seul que toute une caserne de conscrits. Je l'ai connu sur le vaisseau-amiral où étaient aussi le général Bourmont et le vice-amiral Duperré, deux fameux vainqueurs, c'est égal... et il m'a débarqué à la guerre d'Alger, que son vieux dey est venu à Paris voir l'Opéra, vieux farceur, va. C'est là-bas que j'ai laissé mon bras, dans du sable tout chaud; mais, pour en revenir au marin, il a eu son congé, bien content, et je l'ai retrouvé l'autre jour sur le bord de la Seine où il s'amuse à sauver des noyés et à promener dans son batelet

des jeunes filles et leurs amoureux. Tous les matins nous nous racontons nos campagnes et toutes sortes d'histoires ; et aujourd'hui...mais, pardon, excuse, je voudrais seulement que vous regardiez, de pied ferme, ce bras qui me manque. Car, j'ai bien vu que c'était la sensibilité qui vous suffoquait. Mais, tenez, je ris ; ne soyez pas triste. Il y a de plus grands malheurs que ça, allez. Je suis jeune, et puis, c'est pas votre faute ; vous m'avez bien payé ; et mes pauvres père et mère ont été fièrement heureux, Dieu merci, quand ils ont vu que je m'étais vendu si cher et que je leur ai dit : tenez c'est pour vous *le magot.* — Ah ! c'est qu'ils m'aimaient tant !... Vous voilà mieux, bon ! mais il ne faut pas nous quitter ainsi. Voulez-vous voir l'Hôtel ? j'ai une carte pour tout voir ; on a fait bien des changements partout ; il y a peut-être long-temps que vous n'êtes venu par ici ? »

Or, comme je n'ai pas quitté Paris depuis quinze ans, je n'avais jamais visité les Invalides, ni bien d'autres choses fort curieuses. Seulement il ne s'est guère passé de jours qu'en voyant le dôme des Invalides, je n'aie crié très-fort : Louis XIV était un grand roi ! Je me gardai bien d'avouer mon ignorance des lieux à Maurice qui ne l'aurait pas comprise, et j'acceptai la carte qu'il me remit en répétant qu'avec cela j'entre-

rais partout. Il s'excusa de ne pas m'accompagner, mais c'était l'heure du déjeuner, et d'ailleurs je trouverais des conducteurs pour tout m'expliquer, et il saurait bien me retrouver avant ma sortie.

Je remerciai encore Maurice et les hôtes qui m'avaient recueilli, et je m'éloignai avec le désir de bien mettre à profit l'occasion que le hasard m'avait offerte, et surtout avec l'intention formelle de ne profiter de l'érudition d'aucun *cicerone*. Ce sont gens que je redoute presque autant que les commentateurs d'un grand écrivain et les éditeurs d'œuvres choisies. J'aime à regarder et non qu'on me montre et qu'on me démontre.

Mon projet n'est point de donner ici une description minutieuse des Invalides, et de me faire le *guide des voyageurs*, et le *cicerone des lecteurs*, après m'être expliqué si franchement sur le compte de ces messieurs. Ce n'est pas une topographie, ni une statistique, ni un inventaire, que je veux offrir, mais la naïve histoire de mes sensations d'artiste, de mes émotions de philosophe, pendant mon voyage dans cet immense édifice.

J'ai descendu dans les cuisines, j'ai monté dans les dortoirs et dans la lingerie, et je suis persuadé que le linge est entretenu à merveille, que les lits sont faits tous les jours, et que les casse-

roles sont nettes et brillantes comme les cymbales qui servent de miroir à une Bayadère. Il y a probablement des inspecteurs payés pour voir tout cela. Je m'en rapporte à eux. Je n'ai pas même goûté à la soupe, parce que je n'avais pas faim et que je ne suis pas roi; et je n'ai jamais voulu m'aventurer du côté de cette grande marmite, de fabuleuse renommée, où l'on fait bouillir, dit-on, des troupeaux entiers, et qui, lorsqu'elle est renversée, ressemble à la sœur jumelle du dôme. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ces récits de bonnes femmes, auxquels j'ai toute confiance, et j'ai craint de me désenchanter de ma dernière illusion et de voir s'évanouir jusqu'au *merveilleux* de la marmite des Invalides. Arrivé aux réfectoires, mon regard a parcouru l'immensité de ces tables, où apparaissaient çà et là quelques mets : *rari nantes in gurgite vasto;* et l'étroite longueur de ces bancs, où tant d'habits bleus sont assis gravement devant leurs timbales..... Je me suis rappelé tout à coup les dîners du lycée, et je cours encore. C'est pourtant un touchant spectacle que ces anciens convives de la *gamelle*, admis par droit de blessure ou de glorieuse vieillesse, à l'abondance et à la propreté d'une table bourgeoise. En vérité, en vérité, Louis XIV était un grand roi!

Armé de ma carte, comme Robert-le-Diable

de son rameau, j'enfonçais toutes les portes. J'ai parcouru tour à tour les logements des officiers, les appartements de l'état-major et du gouverneur. Tout y est simple, convenable et noble. Le grand siècle s'y retrouve jusque dans les plus petits détails. Je demandai à voir la bibliothèque de l'Hôtel. En y entrant, mon âme fit silence. Une bibliothèque est pour moi un lieu sacré comme le champ des sépultures. N'est-ce pas là en effet que sont déposées les pensées immortelles des hommes, dont les cimetières n'ont que la dépouille périssable. La bibliothèque des Invalides est presque toute composée de livres de guerre, de sciences, de voyages et de piété. Ce sont les beaux souvenirs du soldat et sa sainte espérance. Je n'y trouvai à cette heure que deux personnes dans l'embrasure d'une croisée; et en approchant je fus attendri jusqu'aux larmes. C'était un vieux capitaine aveugle et un jeune sergent qui n'avait point de bras. Le capitaine tenait un livre ouvert sur ses genoux, et le sergent, assis à son côté, lui faisait tout haut la lecture, en l'avertissant quand il fallait tourner la page. Cette occupation les absorbait si agréablement que le vieillard ne m'entendit pas et que le jeune homme ne me vit point passer, quoique je me fusse assez approché d'eux pour apercevoir qu'ils lisaient l'*Histoire du grand*

Condé. Il faut déchirer une page de cette histoire; mais qui oserait y rien ajouter? — Ces deux hommes qui oubliaient leurs infirmités en les unissant, et qui se complétaient, pour ainsi dire, l'un par l'autre, me semblèrent la manifestation vivante de cette belle parole du maître: *Supportez-vous et entr'aidez-vous les uns les autres.*

Le cœur plein de pensers graves et pieux, je me dirigeai vers l'infirmerie où tant de braves mutilés achèvent de mourir. Rien n'égale la sollicitude des médecins et la prévenance des infirmiers, si ce n'est la sérénité des malades. Rien de contracté ni de convulsif dans les traits des agonisants eux-mêmes. Serait-ce qu'épurés par vingt baptêmes de sang, ils quittent tous ce monde, comme sûrs de celui où ils vont entrer? J'assistai aux derniers moments d'un vieux officier presque centenaire, qui avait fait toutes les campagnes sans la moindre blessure. L'âge seul l'avait amené lentement à l'Hôtel des Invalides. Le voilà maintenant blessé, vaincu, terrassé par l'ange de la mort, celui qu'on nommait l'*Invulnérable!* Sa famille est en pleurs et à genoux autour de son lit. Le médecin s'est éloigné; il a dit au prêtre: Cet homme est à vous; et le prêtre est là qui prie et qui console; autre vieillard qui demain aura lui-même besoin de consolations

et de prières. Lorsqu'on souleva le corps décrépit du moribond, et que le confesseur, courbé sous le poids des ans, se baissa encore, soutenu par deux enfants, pour donner le saint Viatique à la bouche muette qui l'implorait par un dernier mouvement, je crus assister en réalité à cette sublime *communion de saint Jérôme,* chef-d'œuvre du Dominiquin, où l'idéal et la nature, la béatitude et l'agonie, l'âme et le cadavre se fondent et se combinent dans une indicible harmonie. Je me prosternai avec les autres, et quand je relevai les yeux, ceux de l'agonisant brillèrent un instant d'une flamme si sereine, et son front et ses joues se colorèrent d'une teinte si pure, et un sourire si doux glissa sur ses lèvres, qu'il me sembla recevoir encore le dernier adieu de mon père!

J'appris que ce vieux officier était malade et alité depuis quinze mois; et que, durant ces quinze mois, il s'était vu mourir, organe par organe, lambeau par lambeau, sans pouvoir trouver une position tenable, et avec des souffrances intolérables, à ce que disaient les médecins.... Et c'est là ce qu'on appelle *mourir de sa belle mort!* — Quelle est donc l'horrible mort? — Mourir de sa belle mort! quelle atroce ironie!... Lorsqu'une tuile ou une apoplexie peuvent vous jeter à bas sans douleur et sans angoisses! voilà ce qu'on dit et ce qu'on a raison

de dire lorsqu'on regarde les choses du point de vue humain. Tout change d'aspect si l'on se place à la perspective divine. Alors, on découvre avec les yeux de l'âme les choses mystérieuses que la matière nous cachait. On reconnaît que toute la science de la vie est d'apprendre à bien mourir, et que la longueur et la violence du combat font la gloire du triomphe; que c'est une insigne bonté au Créateur d'avertir sa créature par quelque grande maladie, afin de lui inspirer le besoin et de lui laisser le loisir de se repentir de ses fautes, de pardonner à ses ennemis, de consoler et de bénir les êtres qui lui sont chers!... Oui, mourir de sa belle mort! les proverbes ne se trompent jamais. La vilaine mort, c'est la mort sans souffrance, mais sans préparation. Le peuple ne s'y méprend pas; une mort subite l'effraye comme un assassinat. Et pour peu que l'on croie à quelque chose, pour peu que l'on doute même, comment ose-t-on compromettre l'autre côté du tombeau pour celui-ci? Nous vivons si peu de jours, et nous serons morts si long-temps!... Cette salutaire réflexion (que j'aurai oubliée le soir même!) me poursuivait de salle en salle dans l'infirmerie, et il ne m'est pas arrivé une seule fois de souhaiter qu'une de ces têtes souffrantes ou moribondes eût été cassée

par un boulet de canon, quelque naturel et charitable que fût ce vœu.

Un gardien vint me dire que si je voulais voir les modèles en relief des places fortes de France, je n'avais pas un moment à perdre. Je le suivis. Je m'engageai dans un escalier très-large et surtout très-élevé qui faisait chanter à mon guide, à chaque palier :

Madame à sa tour monte
Plus haut qu'elle peut monter.

Et moi, en changeant quelque chose au refrain de sa chanson, je psalmodiais tristement :

Un mort ne revient pas !

Toutefois, ce duo dialogué allait se ralentissant et s'affaiblissant de degrés en degrés. Je me souvins que j'étais là pour voir, et je me mis à observer du haut en bas cet escalier, aux marches misérablement carrelées, aux rampes de bois grossièrement taillées, tournant, ou plutôt se cassant en angle droit à chaque étage, et s'appuyant, dans toute sa hauteur, sur une grosse poutre, comme un invalide sur sa béquille. J'en tirai la conséquence que les escaliers si hardis, si élégants, si sveltes aujourd'hui, étaient la partie honteuse de l'architecture de Louis XIV. Et cependant les modèles anciens ou gothiques ne

manquaient pas. Était-ce défaut d'études, défaut de goût ou d'imagination de la part des architectes du dix-septième siècle? En tout cas, c'était un grand défaut qui me trouva sans indulgence à la deux cent vingt-unième marche. Enfin, on m'ouvrit les places fortes. Je les aurais prises d'assaut que je n'eusse pas été plus harassé. Ces *reliefs* m'ont intéressé beaucoup plus que je n'y comptais; et malgré tout ce que nous avons vu depuis en ce genre, ils méritent encore d'être observés curieusement à cause de l'exactitude de leurs proportions, de la précision dès moindres détails, et de l'idée générale qu'ils donnent de l'architecture militaire et des changements successifs qu'elle a subis. On voit, par exemple, les tours rondes et hautes disparaître graduellement pour faire place aux forts octogones et aplatis. L'invention de la poudre à canon a nécessité ces transformations. Il a fallu donner le moins de prise possible au vol du boulet et éviter les écroulements meurtriers. Peut-être, en adoptant l'aplatissement des bastions, aurait-on dû maintenir la forme circulaire ou au moins parabolique. Le boulet qui écorche si profondément les angles saillants des fortifications, et qui entre, de prime-saut, dans les murailles planes, aurait hésité, glissé ou rebondi plus d'une fois sur la courbe des redoutes; et l'obliquité de ses coups

en eût atténué la force de projection. J'abandonne cette idée neuve (si c'est une idée et si elle est neuve) aux méditations de nos ingénieurs.

Mais, tout en parcourant ces grandes lignes de places fortes, dont l'immortel Vauban a couronné le front septentrional de la France, comme d'un triple bandeau d'airain, je ne pus me défendre de cette pensée : que de génie et d'argent perdus ! Deux fois les armées étrangères n'ont-elles point passé dédaigneusement au milieu de toutes nos forteresses, et ne sont-elles pas venues saisir la France au cœur, sans s'informer des lointaines colères de Maubeuge ou de Phalsbourg ?

C'est que, de nos jours, l'art de la guerre, comme les autres arts, a perdu ses méthodes et ses limites ; tout est invasion. Une armée en campagne n'a pas plus de frein ni de patience que la jeunesse studieuse de nos écoles : l'une et l'autre vont où le vent du siècle les pousse, en laissant, par derrière, gronder les citadelles et les grand'mères. D'où il résulte que je sortis de toutes ces places fortes en protestant contre le *chiffre* qu'elles dévorent au budget.

Je n'étais pas encore au bas de l'escalier que j'entendis un chant grave et lointain qui venait de l'extrémité *sud* de l'édifice. C'étaient les vêpres

qui allaient finir. Je me rendis à l'église. Quinze cents vieux soldats, dont la jeunesse avait été un triomphe, en remplissaient la nef :

> Vaste et magnifique oratoire,
> Où ces guerriers, simples de cœur,
> Venaient prosterner leur victoire
> Devant l'autel du seul vainqueur.

Je m'appuyai sur quelque chose de froid.... c'était le tombeau de Turenne!... Dors, illustre capitaine, grand homme, véritable héros! dors en paix dans la maison du Dieu des armées, bercé par les saints cantiques, au milieu des nuages de l'encens qu'on prend sur l'autel même pour le brûler sur ta tombe!... Et vous, braves soldats d'un autre âge, compagnons qu'il n'a pas connus, qu'il n'a pu commander (seule gloire qui lui manque!), faites une garde fidèle autour de ses reliques militaires, de peur que la fantaisie ne prenne de les emporter dans quelque Panthéon, temple sans prêtre et sans culte, deux fois rempli, deux fois vidé, où l'immortalité dure si peu, et dont les demi-dieux feront leur temps de gloire, expliqués et époussetés par un concierge.

L'église des Invalides est un carré long d'une grande simplicité. Peu d'ornements de sculpture, peu de tableaux décorent la nudité des murailles. Une noble prévoyance s'en était fiée sans doute au courage de nos soldats et à la fortune de nos

armes pour y ajouter la plus imposante décoration et les plus fastueux ornements : les drapeaux pris sur les ennemis de la France. Certes, la pierre des voûtes et des piliers n'avait à craindre de rester nue que jusqu'à la première bataille. — Une fois, l'Europe coalisée a pu déchirer quelques parties de cette glorieuse tapisserie et éclaircir les rangs de ces trophées; mais les brèches de la gloire française se réparent vite : *uno avulso*.... Allons, voilà le *classique* qui revient encore. Je m'arrête à temps; et je laisse à nos *édiles* le soin de composer et de coller, sur les fontaines de Paris, des inscriptions latines à l'usage et pour l'amusement des porteurs d'eau.

Mais si l'église, c'est-à-dire l'enceinte comprise entre la porte d'entrée et le maître-autel, est modeste et sévère, comme ceux qui doivent y prier; avancez de quelques pas, pénétrez sous le dôme, et là, tout est riche, splendide et grandiose comme le règne et l'époque d'alors. Là, des colonnes de porphyre, des pavés en mosaïque, des balustrades d'or, des tableaux, des statues, des fresques, toutes les recherches du luxe, tout le luxe des arts. Cette large et haute coupole, toute chargée de peintures, et ces quatre chapelles latérales si pompeusement parées, les grands enfoncements des croisées, la brillante variété des couleurs et des dessins du marbre où

les pieds osent à peine se poser... et pas une chaise, pas un banc pour en déranger l'harmonie!... Où est-on, si ce n'est dans un coin de Saint-Pierre de Rome? Ce contraste de tant de magnificence avec tant de simplicité dit quelque chose à l'âme comme aux yeux. C'est Louis XIV qui, étant venu visiter la demeure de ses guerriers mutilés, a voulu y laisser un symbole éclatant de sa royauté; c'est le paradis avec toutes ses pompes et ses merveilles, au bout d'une voie humble et austère...

Les mêmes consonnances, les mêmes impressions se reproduisent à l'extérieur. Le dôme des Invalides, s'élevant si haut et si étincelant sur les toits sombres du reste de l'édifice, comme une tiare d'or sur des fronts prosternés, compose à lui seul tout l'idéal du monument. Otez le dôme, et les *Invalides* ne sont plus qu'une caserne, un cloître, un hospice. Le dôme en fait un palais, un temple, mieux que cela. Si, à présent, il y a des personnes qui ne comprennent pas bien à quoi sert le dôme des Invalides, pour l'argent qu'il a coûté, qu'ils aillent le demander à ces vieux martyrs des batailles, dont il est comme la resplendissante auréole, ils répondront avec orgueil : Il sert à être beau!

On me proposa de monter tout en haut jusqu'à la lanterne; je refusai. J'ai eu peur de voir

mes contemporains trop petits. Je ne les trouve déjà pas trop grands, de plain-pied.

L'office terminé, j'allai prendre le bras du bon Maurice qui me guettait, et nous nous assîmes sous les arcades de cette grande cour intérieure, qui ressemblent aux portiques d'un monastère italien. Là, tandis que les plus gaillards des invalides couraient, sifflaient, fumaient, avec ce qui leur reste de jambes, de bras, de visage et de souffle, nous nous racontâmes l'un à l'autre, lui, la guerre et ses fatigues, moi, la société et ses chagrins; tous deux, nos combats et nos blessures. Les existences les plus diverses d'aspect se ressemblent toutes au fond : le trait de ressemblance, c'est le malheur. Les événements extérieurs ne sont que l'écorce de la destinée. Le mystère est dans le cœur. La pêche est suave et veloutée; le noyau de la pêche est rude et amer.

C'est une relation, un sentiment, une parenté indéfinissable que la nature du lien qui unit un homme à son remplaçant aux armées. Bien que l'intérêt et le calcul aient formé ce nœud, un remplaçant est votre frère, comme une nourrice est votre mère. Il vous a donné son sang, comme elle son lait. L'une vous a fait vivre, l'autre vous a empêché de mourir. Qu'importe pour quel prix? le lait et le sang ne seront jamais des

marchandises. Cependant, malgré des rapports si intimes et si touchants, notre double récit achevé, Maurice était gêné avec moi, et je m'amusais tout au plus avec Maurice. C'est que, pour la conversation du moins, les confraternités, les convenances, les affections même sont de tristes ressources, sans la conformité d'éducation et la correspondance des idées. Quant à moi, je ne trouve bientôt plus rien à dire à ceux qui n'entendraient pas tout; et j'aurais beaucoup d'esprit, que je serais toujours beaucoup plus bête que la bête avec qui je causerais.

Nous levâmes la séance d'un commun accord sans nous être concertés, et nous allâmes nous mêler aux différents groupes d'invalides qui s'étaient répandus de tous côtés. J'en vis quelques-uns qui bêchaient et plantaient un petit carré de terre, avec deux petits enfants grimpés sur leurs épaules. Tous les vieux soldats aiment les enfants et les jardins. D'autres qui écoutaient d'une oreille avide une espèce de monsieur qui leur lisait le journal de la semaine dernière; d'autres qui jouaient du flageolet ou qui chantaient de manière à faire désespérer de l'art musical en France; quelques autres qui recevaient, d'un air contrit, les criardes remontrances de leurs femmes, venues tout exprès pour les

appeler fainéants, coureurs, libertins, que sais-je? et ces bordées d'injures tombaient grotesquement sur des jambes de bois, des yeux de verre et des mentons d'argent. Ces pauvres invalides, il fallait qu'ils fussent bien coupables, car ils étaient bien doux. Moi, si j'étais le maître, je supprimerais les scènes de jalousie et les querelles de ménage dans l'intérieur de l'établissement. — « S'il faut être harcelé par sa femme jusque dans ses derniers retranchements, j'aime autant rien; que diable! on est invalide ou on ne l'est pas. » Voilà ce que répondait le plus récalcitrant de ces mauvais sujets, et il avait cent fois raison, quelque tort qu'il ait eu.

Maurice me désignait et me nommait, en passant, les plus célèbres de ses camarades : celui-ci était un enfant, un tambour, je crois, qui, dans les premières campagnes d'Italie, avait amené prisonniers au quartier-général six grenadiers hongrois, hauts de cinq pieds huit pouces, et gros à proportion. Celui-là, ancien sergent à la 32e demi-brigade, ayant la peste en Égypte, se sauva en fraude du lazaret, et suivit sur un âne, à travers le grand désert, l'armée qui se dirigeait sur Saint-Jean-d'Acre; sa seule crainte était qu'on le reconnût comme pestiféré avant qu'il pût se faire tuer. Son bonheur voulut qu'il montât le premier à l'escalade, qu'il sautât

en l'air avec le bastion miné, qu'il fût guéri de la peste par cette secousse plus qu'extraordinaire, et qu'il reçût en retombant un fusil d'honneur des mains du général en chef. — Ce grand brun, dans je ne sais plus quelle affaire en Allemagne, voyant un boulet arriver droit sur l'empereur, le jeta rudement à bas de son cheval, et perdit lui-même les deux cuisses. L'empereur lui pardonna. — Ce vieux major, là-bas, qui a 90 ans, et trois cheveux qui lui font encore une queue sur la nuque et deux boucles sur les oreilles, étant lieutenant de cavalerie dans la guerre contre le grand Frédéric, eut un bras emporté par un boulet.... « Ah! ma bague, ma bague, cria-t-il à un trompette, allez me chercher ma bague. » C'était une dame de la cour de Versailles qui la lui avait donnée. On la lui remit à l'autre main, et après un premier pansement, fait à la hâte, il poussa son cheval dans la mêlée, au cri de Vive le roi! Quatre ans après, il obtint la croix de Saint-Louis et le grade de capitaine, et il s'estima fort heureux. Tant de grace et de sang-froid, de galanterie et d'intrépidité allaient parfaitement à la physionomie ouverte et aux manières *comme il faut* de ce vétéran de l'ancien régime, et je le saluai comme un monument encore debout d'une civilisation disparue.

Qui reconnaîtrait maintenant les jeunes et brillants vainqueurs de l'Amérique, de l'Italie,

de l'Égypte, de l'Allemagne, du Portugal, etc.? Qui reconnaîtrait l'ombre de la grande armée? Comment, avec ces chapeaux déformés, ces larges habits fuyants, aux retroussis mal agrafés; comment, avec tous ces invalides, recomposer, par la pensée, un dragon de la garde impériale, un hussard alerte, un élégant lancier, un carabinier herculéen, portant la pelisse écarlate, les bottines, le casque romain, les plumes polonaises, ou la cuirasse d'or?... Eh bien, il en est, parmi ces invalides, qui ont pu devenir époux de princesses, et qui ont préféré rester les favoris de la victoire, tant elle était belle sous la république et sous l'empire! — Combien en vois-je, sans doute, qui, sortis des *guides de l'empereur*, ont fait, en 1805, retentir, sous leurs sabres recourbés, les pavés de Dresde et de Weimar! Et les jeunes Allemandes, en apercevant passer le bout des plumets rouges et verts au-dessus des petits volets de leurs salles basses, jetaient vite leur ouvrage, et entr'ouvraient toutes leurs fenêtres; et les Français se retournaient en roulant leur moustache dans leurs doigts; et, le soir, c'était la valse, et c'était l'amour jusqu'au départ. Car les Allemandes étaient douces et bonnes, et si elles n'avaient point l'œil ardent, la taille voluptueuse et les pieds adorables des divines Andalouses, elles avaient la fraîcheur, le sourire et la voix des anges, et leur

ceinture ne cachait pas de poignard pour leurs amants français!

Hélas! dis-je; et je passai rapidement auprès de certains groupes, de peur d'entendre les conquérants des Pyramides et du Kremlin se raconter entre eux lequel des cabaretiers du *Gros-Caillou* donne le plus d'eau-de-vie pour dix centimes, ou entamer une grave discussion sur la meilleure qualité de trois détestables espèces de tabac. Car nos idées changent avec nos habitudes; car bien peu de gens ont le langage que supposerait leur destinée; bien peu de gens, rois ou soldats, ont le sentiment de ce qu'ils sont, et la poésie de leur rôle. Le poète sait cela pour eux.

Mais je ne pouvais me lasser d'admirer la cordiale fraternité qui règne entre tous ces hommes, de drapeaux, d'âges et de régimes si opposés. Vieille monarchie, république, Vendée, empire, restauration, tout est la France pour eux. Aigle, coq, fleur de lis, ne sont à leurs yeux que des symboles qu'il a plu à la France d'adopter; tant de cocardes ne sont que des rubans que la folle qu'ils aiment a mis tour à tour à son bonnet quand la mode changeait; et comme ils n'ont jamais vu que la France dans toutes ces métamorphoses, ils ne se partagent point en vainqueurs et en vaincus pour se haïr et s'opprimer, mais chacun d'eux garde et exprime ingénument ses affections, ses pré-

ventions même, ses espérances peut-être, sans dénoncer ni maudire celles de ses frères, et ils se tendent la main, quand ils en ont. — Puissent les héros et les blessés de la politique venir prendre leçon des blessés et des héros de la guerre! Puissions-nous apprendre tous, citoyens ou sujets, que dans ce siècle de bouleversements sans nombre comme sans exemple, les diverses formes de gouvernement qui se succèdent ne sont que les cultes différents d'une même divinité : la patrie! Et sachons surtout que, parmi tant d'opinions, d'intérêts, de sectes et de factions, quelles que soient les dénominations qu'on leur donne, il n'y a réellement que deux partis : les honnêtes gens et les intrigants; les hommes distingués et les esprits vulgaires; en un mot, les bons et les mauvais....

— « Avis aux électeurs et aux ministres pour le choix des fonctionnaires et des députés », reprit Maurice, en parodiant mon geste et ma voix; car, sans m'en apercevoir, j'avais débité fort intelligiblement ce monologue politique. — Je persiste dans mes conclusions, en me réunissant à l'amendement de Maurice.

Cependant le jour tombait, et mon remplaçant me reconduisit cérémonieusement jusqu'à la grande porte. Comme je lui disais adieu, en l'engageant à venir me voir, deux vieilles gens lui sautèrent au cou. C'était sa mère et son

père.... Je regardai autour de moi s'il ne me viendrait pas aussi.... Pauvre insensé!

— « Maurice, lui dis-je, en secouant sa manche sans bras, vous aviez raison, il y a de plus grands malheurs que cela! »

Et je m'éloignai sans retourner la tête.

ÉMILE DESCHAMPS.







LES JEUNES PERSONNES

SANS FORTUNE A PARIS.



Dans le siècle où nous vivons, surtout en France, une portion de la société est condamnée au malheur en naissant; classe de Parias, êtres délaissés, et pourtant intéressants et aimables, dignes d'un meilleur sort, si tout ce qui est bon trouvait sa récompense dans cette vie; je veux parler des jeunes personnes bien nées et sans fortune. Pauvres filles, quel âge mûr

vous attend!... quel avenir vous est réservé!... à quoi vous servent votre douceur, vos vertus, vos talents? que vous revient-il de posséder une charmante figure, d'avoir un noble maintien, et « la grâce plus touchante encor que la beauté? La plupart d'entre vous sont destinées à végéter inutiles sur la terre, à ne jamais porter le titre d'épouse, à ne caresser que l'enfant de l'étrangère.... Est-ce que vous ne vous sentiriez pas la force de remplir de saints devoirs?... Auriez-vous peur de rendre malheureux l'époux dont vous prendriez le nom?... Craindriez-vous les peines, les fatigues attachées à la maternité?... Êtes-vous des êtres froids, égoïstes, qui ne savez, qui ne pouvez aimer?... Oh non, cent fois non... Ne pas remplir vos devoirs d'épouse!... Vous connaissez si bien ceux d'une fille tendre et soumise!... N'est-ce pas vous qui travaillez la nuit pour répandre un peu d'aisance dans votre intérieur gêné?... D'où vient ce teint pâle, ces yeux éteints? — C'est que vous êtes nées délicates, et douze heures passées devant votre chevalet ou à votre piano, dérangent votre santé!... Eh pourquoi tant travailler? — On dit que j'ai des dispositions, et si par mon application à l'étude je pouvais un jour être utile à ma famille!... — Tu ne serais pas bonne épouse... tu n'aimerais pas tes enfants... toi, jeune et touchante fille qui,

seule, soignes ton vieux père paralytique et souffrant; qui le consoles de ses chagrins par ta gaieté et tes saillies; qui lui fais oublier l'injustice des hommes, en lui rappelant sans cesse qu'il existe des anges... qui es près de lui, le jour, la nuit, toujours heureuse, toujours contente; et si quelquefois il t'échappe une larme, elle est si vite essuyée que le vieillard ne l'aperçoit pas.

Comment donc alors restes-tu isolée, solitaire? Comment n'unis-tu pas ton sort à celui d'un honnête homme?... Comment, jeune fleur, frêle et délicate, ne cherches-tu pas un appui pour te protéger contre les autans?... Comment?... Je vais vous le dire, moi; car si vous l'interrogez, elle vous répondra qu'elle est contente de sa position, qu'elle n'a jamais songé qu'elle pourrait en changer; que lui manque-t-il?... elle est si heureuse!... Elle dit tout cela, peut-être même le pense-t-elle, malgré la légère pâleur qui couvre son front, et l'amertume de son sourire quand son amie, nouvellement mère, caresse son enfant; elle le pense, car elle est innocente et pure; mais elle ment à sa pensée; elle sent bien qu'elle n'a pas rempli sa destinée?... Pourquoi donc alors? — Pourquoi, pourquoi, c'est qu'il lui manque, ce qui est aujourd'hui la beauté, la grâce, l'esprit, les vertus; elle n'a pas de for-

tune... Son père, ancien militaire blessé en Espagne, gelé à Moscou, n'a que deux mille francs de pension... Ou bien il a travaillé toute sa jeunesse à éclairer, à instruire, à rendre meilleurs ses concitoyens; il a fait des livres... ils étaient classiques... ils lui ont rapporté quelque peu de gloire, du pain pour sa vieillesse, et puis c'est tout. Avocat intègre et consciencieux, il a toujours protégé l'innocence, il a dédaigné l'or que lui offraient des coupables pour qu'il les fît paraître innocents;... il s'est retiré du barreau riche d'honneur, mais pauvre d'argent; sans opulence pour ses vieux jours, sans dot pour sa fille, il vivrait cependant heureux dans sa frugale médiocrité, si l'idée que cette fille chérie ne trouvera pas un époux digne d'elle, ne venait jeter un voile sombre sur les jours qui lui restent à vivre, et troubler les souvenirs touchants que lui ont laissés les heureux qu'il a faits.

A Dieu ne plaise que j'accuse tous les jeunes gens du siècle d'être insensibles au mérite, de préférer les richesses à l'espoir de posséder une femme bien élevée, sage, et qui remplisse leur maison de bonheur et de paix; non, s'il existe quelques-uns, beaucoup même de ces hommes bas qui ne voient, n'entendent, ne comprennent que les sacs tout ficelés de la banque, il en est encore pour lesquels la beauté est un charme,

les vertus une séduction; ce n'est pas eux que j'accuse, ils ne peuvent pas faire autrement; c'est leur siècle, nos mœurs, la nécessité qui les font ainsi. Eh, le moyen, quand les places s'achètent, que les charges se vendent, que le moindre commis doit donner un cautionnement; que le littérateur est obligé de payer pour faire imprimer son premier ouvrage, s'il veut qu'on sache qu'il en a fait un second; que l'artiste ne peut plus compter sur ses pinceaux pour le faire vivre, tant est grande la concurrence, tant sont nombreux les hommes à même de se tirer d'affaire avec leurs talents; que le médecin n'aura pour clientèle que la classe pauvre et bornée, s'il ne donne pas, trois ou quatre fois par an, des bals, où viendront danser ses clients malades des nerfs et de vapeurs; quand le marchand en détail a une maison de campagne; quand le négociant achète des châteaux, que les banquiers fraient avec les ducs, que les ducs... Le moyen, dis-je, d'épouser une femme sans argent; le peut-on? le doit-on? qu'en faire? comment soutenir un train de maison? comment payer sa charge?... On est le fils d'un magistrat de province; on est venu à Paris sans fortune; on attend une dot pour s'établir; si on ne l'a pas, on reste garçon, on vit en garçon, on se contente de quinze cents francs d'appointements: de là tant de célibataires de trente-six

à quarante ans; de là tant de jeunes personnes obligées de renoncer aux plus doux sentiments de la nature, de faire taire une inclination dont elles pouvaient espérer le bonheur de leur vie.

J'ai connu un jeune légiste, qui était éperdument amoureux de la fille d'un lieutenant-colonel à la demi-solde; il était payé de retour; ces deux êtres aimants, bons, sensibles, n'auraient demandé qu'une honnête aisance pour partager les mêmes peines, les mêmes plaisirs: la prudence leur défendait de s'unir; le jeune homme soutenait sa mère de ses faibles émoluments; le respectable militaire était infirme, il n'avait que cent louis de pension; il n'aurait rien donné à sa fille; l'amant infortuné me disait souvent: Me marierai-je pour faire partager à mon Emma les privations que je m'impose? pour la voir, elle, jeune femme belle et brillante, passer une triste vie dans un petit appartement où elle ne recevra personne; renonçant au monde par nécessité et non par goût, faute de pouvoir subvenir aux frais d'une toilette simple, et même au-dessous de son rang?... Et nos enfants, qu'en ferions-nous? l'éducation privée ne vaut rien pour les garçons; les pensions sont au-dessus de nos moyens... il n'y faut plus penser; la raison m'oblige de renoncer à Emma, et cependant elle seule peut me rendre heureux, je l'aime... Quatre

ans après, la belle figure du légiste, ses talents, sa réputation d'honnête homme attirèrent l'attention de M. Dorval, négociant retiré ; il pensa que sa fille ne pouvait avoir un meilleur mari ; il la lui offrit, avec ses cent mille francs de dot ; elle fut acceptée ; à l'aide de cet argent, le légiste se poussa dans le monde ; il occupe aujourd'hui tout le premier d'une maison de la rue Caumartin ; il a cinq domestiques, une voiture... La pauvre Emma a perdu son père ; elle est en Angleterre, où elle fait l'éducation des enfants de lady...

Et voilà une prévoyance, un calcul inconnu à la classe ouvrière ; l'idée ne leur vient pas qu'un homme qui n'a rien puisse prétendre à une femme qui possède quelque chose, et bien moins se mettent-ils dans l'idée que des moyens exigus, la gêne, la misère même, soient des raisons pour ne pas se marier ; au lieu de souffrir seuls, ils souffrent à deux : au lieu de manger, tristes et ennuyés, le pain qu'ils ont gagné à la sueur de leur front, une gaie compagne partage leur frugal repas ; et ils ne calculent pas que deux ou trois enfants diminuent leurs portions sans augmenter leurs ressources ; ce sont eux qui peuplent les villes ; il n'y a guère de célibataires dans les faubourgs ; pas une vieille fille parmi les gens du peuple ; comme disait une

femme célèbre, chaque chacune trouve son chacun. Ils ont raison. Ceux d'un rang plus élevé ont-ils tort?... non; tous les deux suivent la conséquence de leur position dans le monde; l'un sans soucis, sans inquiétude pour l'avenir, vivant au jour le jour, n'ayant point d'orgueil, point d'amour-propre, enfant de la nature, a l'instinct que tout homme doit avoir une compagne, il en prend une; ils empruntent tous deux une modique somme pour payer les frais de leur noce; ils travaillent pour la rendre; ils font part à leurs amis, à leurs voisins, de leurs aubaines; se réjouissent quand l'ouvrage va bien; mais aussi ils ne cachent ni leurs mécomptes, ni leur détresse; la femme fait voir le paquet de hardes qu'elle porte au Mont-de-Piété pour payer son terme; elle raconte qu'elle n'a que trente sous pour passer la semaine; et si elle va se coucher sans souper, toute la rue en est instruite.

Dans un rang plus élevé, on cache sa pauvreté comme un vice; si l'on gagne mille écus, on dira qu'on a cinq mille francs; les vingt mille francs de son beau-père valent pour les connaissances quarante à quarante-cinq mille francs; si l'on vit par économie loin du monde, on dira bien : «Mes moyens ne me permettent pas de voir le monde»; mais on laisse à entendre qu'on ne l'aime pas beaucoup, qu'on se procure d'autres jouissances

intérieures; on exige que sa femme soit mise comme une autre qui est le double plus riche; et si l'on donne à dîner, on emprunte à droite et à gauche de la porcelaine, de l'argenterie, et on fait croire qu'elle est à nous;.... et qu'on n'imagine pas que ce soit une sotte vanité, un orgueil mal placé qui fasse agir ainsi; non, c'est nécessaire; si vous paraissez malheureux, gênés, si vous faites pitié, ceux qui n'ont avec vous que des rapports de société, vous délaissent, ils ont presque peur que vous ne vous adressiez à eux pour améliorer votre sort; quant à ceux avec qui vous êtes en relation d'affaires, ils cherchent à en finir au plus tôt, et se réjouissent ensuite d'en être échappés; car vous êtes pauvre, ainsi vous ne devez plus inspirer de confiance. Vous désirez un locataire riche; vous voulez que votre fermier ait des terres à lui; si l'instituteur de vos enfants attend après ses appointements pour vivre, vous l'appelez un pauvre diable; la maîtresse au cachet de votre fille doit vous rompre la tête des bonnes maisons où elle donne leçon, sans quoi elle court risque d'être remerciée à la fin du mois; si on vous parle d'une femme de chambre adroite, fidèle et sage, et qu'elle vous dise, en se présentant chez vous, qu'elle a bien besoin de gagner quelque chose, parce qu'il y a six mois qu'elle est sans place, et qu'elle a sa

mère à soutenir, vous lui ferez dire le lendemain par votre cuisinière que vous vous êtes arrangée avec une autre personne. L'honnête artisan, père de famille, qu'une révolution, un hiver rigoureux, les maladies ont réduit à la misère, vient, couvert des lambeaux de sa dernière veste, pour réclamer l'ouvrage que vous avez à faire faire, il ne l'obtiendra pas, et le verra, le lendemain, entre les mains de l'adroit fripon revêtu de la redingote qu'il a peut-être volée.... O civilisation!... ô siècle!...

Mais je m'écarte de mon sujet, revenons-y. Il est donc clair, bien clair, qu'il doit y avoir et qu'il y a un certain nombre de jeunes personnes, vouées au célibat, aux privations et sans avoir ce qu'on appelle à proprement parler un avenir; et cela par trois raisons : parce qu'elles n'ont rien; parce qu'elles ne peuvent pas épouser le premier venu; et parce que, quand elles le voudraient, ce premier venu ne le voudrait pas, car il lui faut aussi de l'argent. Parmi ces jeunes personnes, quelques-unes, oubliant les bons principes qu'elles ont reçus, les exemples d'honneur et de vertu qu'elles ont toujours eus sous les yeux, souillent les cheveux blancs de leurs parents, et déshonorent leur famille par leur mauvaise conduite; qu'elles soient à jamais méprisées; elles connaissaient le bien, et elles ont

fait le mal.... D'autres se moquent du qu'en-dira-t-on, épousent un honnête artisan, et, heureuses sous la cornette et le simple déshabillé, aiment leur mari et élèvent leurs nombreux enfants; les troisièmes, c'est le plus petit nombre, placées favorablement dans la société, mieux partagées peut-être par la nature, rencontrent de ces hommes riches, indépendants, qui ne doivent compte à personne de leurs actions, qui pensent qu'une femme sage est le plus grand trésor d'un époux, ont le bonheur de s'en faire aimer, et d'être choisies pour embellir leur existence; le choix du jeune homme est traité de folie par les vieillards; si la fiancée est jolie, les amis du marié le félicitent, et la jeune femme, une fois mariée, est reçue partout avec les mêmes égards, les mêmes honneurs que la riche héritière. On cite ces mariages-là, on en rencontre trois ou quatre de par le monde, et on dit de l'épouse : Elle est heureuse, celle-là; elle peut se vanter d'être née coiffée; d'autres méchants, envieux, demandent : Est-ce une réparation? En attendant, la nouvelle dame fait le bonheur de sa nouvelle famille. Plusieurs,... mais celles-ci étaient jeunes filles du temps de la première révolution, fières de leur nom, de leurs anciens titres, attendent, ou ont attendu la vieillesse en faisant du filet, végétant, vivotant à l'aide d'une

petite pension que possèdent leurs parents; elles ne songent pas à se tirer d'affaire; leurs parents meurent, et les infortunées paient leur imprévoyance par des années de misère, de douleur et de repentir. Mais le plus grand nombre des demoiselles de notre siècle, nobles ou roturières, élevées à la cour ou dans l'humble maison du bourgeois, laides ou brillantes d'attraits, nées avec de l'esprit ou n'ayant que du simple bon sens, se sentant une inclination prononcée pour une chose, ou n'ayant que de la bonne volonté, toutes cherchent à se donner un talent, à se procurer un état, à conjurer le sort; toutes tentent la fortune, bravent leur mauvaise étoile, désirent, cherchent, trouvent une industrie; courageuses femmes, rien ne les rebute; elles ont bien vite oublié la mollesse de leurs premières années, le luxe de leur enfance; mais, hélas! que leurs ressources sont bornées!... combien peu elles ont à choisir leurs chances de bien-être; si elles se décident à travailler à l'aiguille, à peine gagnent-elles pour leur modeste entretien; la broderie, art charmant, le premier des talents pour une femme, est aujourd'hui prostitué; ce n'est plus un état; après une journée entière passée sur son ouvrage, quand le soir elle peut à peine distinguer les objets, tant ses yeux sont fatigués, la meilleure brodeuse est contente,

si elle peut se dire : J'ai gagné un franc, cinquante centimes.... Ainsi des autres ouvrages de mains.

Les moralistes, les hommes qui écrivent pour la jeunesse, remplissent leurs livres d'histoires de jeunes personnes qui ont commencé à faire des chemises, et qui, deux ans après, ont un atelier pour l'exportation ;... de brodeuses qui deviennent de riches lingères ; de simples ouvrières, tenant aujourd'hui des magasins plus beaux que ceux de mademoiselle Victorine, ou de madame Palmyre. Que Dieu bénisse ces hommes, et les récompense de leurs bonnes intentions; ils ont voulu encourager ces pauvres jeunes filles qui ont de l'ambition aussi bien que leurs frères ; ils les aident à passer sans regret tant de nuits qui, à ce qu'elles croient, les acheminent vers l'heureux moment où elles seront à la tête d'une trentaine d'ouvrières.... Grand bien arrive à leurs écrits et à eux.... Mais ils ont avancé des chimères ; ils ont vu les objets par le verre grossissant. Dans ce siècle-ci, la brodeuse reste brodeuse, tant qu'elle a une bonne vue ; l'ouvrière en chemises fait toujours des chemises ; et, pour avoir les magasins de mademoiselle Minette, il faut plus que de l'intelligence, il faut de l'argent, beaucoup d'argent ; le siècle est comme cela ; qu'y faire ?

Il reste donc deux chances, le commerce et l'instruction. Si j'avais encore dix-huit ans, que j'eusse à choisir, je n'hésiterais pas : le commerce peut seul présenter un avenir d'espérance; il peut seul faire rêver des illusions, tout morcelé, tout abattu, tout mort qu'il est; il a en lui un principe de vie, une animation, qui peut faire tout attendre; et cependant peu de jeunes personnes nées pour ne rien faire, et obligées de travailler, se mettent dans le commerce; il faut y avoir vécu, y être habituée pour l'aimer; et les filles de marchands sont rarement dans la position dont je parle ici; ou leur père a toujours prospéré, alors elles se marient richement; ou il n'a fait que pour élever sa fille, et, dans ce cas, celle-ci s'est toujours habituée à l'idée qu'il fallait d'abord être chez les autres, puis, ensuite, revenir dans la maison paternelle, épouser un des commis, succéder à la boutique de son père, et faire bouillir son pot-au-feu à la cheminée où a cuit, depuis trente ans, celui de la famille. Quant aux bonnes mères qui ont été élevées au coin du feu, elles craignent pour leurs filles les engelures qu'on attrape dans un magasin froid et humide; elles craignent de les savoir couchées seules dans une chambre au quatrième; elles craignent de les voir courir la rue Saint-Denis, un carton sous le bras; elles

craignent l'élégant flâneur qui les regarde le soir aux carreaux; elles craignent le babil de leurs compagnes, les plaisanteries du commis... Tendres mères, que ne craignent-elles pas!... Bref, on met rarement dans le commerce une demoiselle élevée dans la bourgeoisie.

La grande ressource, le point de mire de tous les parents, l'immense abîme où viennent s'engloutir tant de médiocrités, tant de talents, tant de beautés, tant de traits repoussants, la comtesse qui n'a plus que son titre, l'héritière ruinée, c'est l'instruction; il n'y a que cela, on ne pense qu'à cela; et, quand une fois on a obtenu son diplôme de premier, de second, de troisième degré, qu'on est reçue institutrice, tout est accompli; on n'a plus rien à désirer; la vie n'est plus qu'*un jour de fête*, et l'avenir se présente à nous riant et serein comme un beau jour de printemps, comme une page de Pindare ou de Chaulieu (je suis obligée d'aller chercher mes exemples un peu loin, les poésies de nos jours n'offrent que les orages de l'été, les tristes tempêtes des équinoxes); aussi, quand la première enfance est passée, toutes les études sont dirigées vers ce bienheureux diplôme, qui vous met à même de faire une éducation particulière, de donner des leçons, ou d'être sous-maîtresse dans une pension; or, comme bien des gens ignorent ce que

c'est qu'un diplôme (pour une femme), je vais l'expliquer. Il existe à Paris une dame qui n'a d'autre emploi que de visiter les cahiers des jeunes postulantes à l'ordre des institutrices; de les interroger ensuite (les institutrices) sur leur savoir-faire, et de constater à messieurs du jury de l'Instruction publique que mademoiselle une telle est à même de passer ses examens; dans ce cas, elle se présente devant un, deux (de mon temps ils étaient trois) de ces messieurs, écoute les questions qui lui sont faites, et y répond de son mieux. Il y a trois sortes de diplômes; le premier est celui des maîtresses d'étude et des maîtresses d'école; il consiste à avoir fait des extraits d'histoire sainte, de grammaire, d'arithmétique, et d'avoir bien répondu sur ces trois choses; alors vous pouvez vous placer pour tenir une classe d'enfants, une école primaire; mais je vous préviens qu'avec ce diplôme il est permis d'écrire ainsi : « Madame, je vous remercis des « démarches que vous avez faite pour moi, je « n'oublîrai jamais votre bonté. » Ne vous y fiez donc pas. Le second est un peu plus présentable; on ajoute au premier l'histoire de France et la géographie; avec celui-là on peut mettre Pension sur la porte de son établissement, nourrir et coucher les jeunes personnes; mais aussi on est tenue de pouvoir rectifier le billet ci-dessus.....

Mais le *nec plus ultra* des diplômes, c'est celui des institutrices; ne l'obtient pas qui veut; car, pour le posséder, il faut une instruction réelle, de longues et bonnes études; il faut plus que des mots, il faut du fonds; je connais maint jeune homme, qui a fait sa rhétorique, qui étudie la philosophie, et qui serait fort embarrassé s'il s'agissait de répondre comme le doit faire l'institutrice en espérance. L'histoire ancienne, celle du moyen âge, toutes les histoires modernes doivent lui être familières; il faut qu'elle connaisse la littérature française et étrangère; être presque aussi forte, en cosmographie, que M. Azaïs, et pouvoir tenir tête à Condillac, s'il vivait encore, pour la logique et la rhétorique; si une dame, munie d'un pareil diplôme, se présente pour élever vos filles, vous pouvez les lui confier, elle sait beaucoup. Une de mes élèves, mademoiselle A. F., a obtenu, à seize ans, le titre d'institutrice; c'est la plus jeune inscrite sur le registre; ce n'est point une vanité de ma part de la citer ici; c'est un hommage rendu à cette aimable et studieuse enfant. Donc, lorsque vous êtes munie de ce passe-port, il ne reste plus qu'à en faire usage; et nous avons vu qu'on peut en tirer trois partis.

Avec de bonnes jambes, une forte santé, une santé à l'épreuve de la pluie, de la neige, du vent,

de la gelée, des grandes chaleurs, on donne des leçons au cachet, quand on en trouve; de cette façon on reste indépendante; on peut avoir un chez soi et une volonté; recevoir ses amis; aller les voir quand bon vous semble; trouver blanches les choses blanches, et noires les noires; oh! cette faculté d'être libre, quoique pauvre, vaut bien quelques ondées reçues sans se mettre à couvert, quelques coups de vent donnant des fluxions; malheureusement tant de femmes le pensent ainsi, qu'il y a, j'en suis sûre, dans Paris, plus de maîtresses au cachet que d'élèves pour en donner; maîtresses de musique, de chant, de dessin, de peinture, d'instruction, de broderies, etc., etc... et je les ai placées là, suivant l'ordre hiérarchique qu'elles occupent dans la sphère pécuniaire; si l'on donne un franc à la maîtresse de broderie, l'institutrice en aura deux, l'élève de David trois, celle du Conservatoire quatre; cela tient encore au siècle; on dépensera cent francs pour faire apprendre à sa fille à défigurer une sonate de Beethoven, et on ne veut pas que toute la partie scientifique coûte plus de cent écus; cependant l'institutrice ne fait pas qu'orner l'esprit, elle forme le cœur, elle inculque à son élève de bons principes; elle lui apprend qu'on doit chérir ses devoirs; elle la dispose, sans y songer peut-être, à devenir un jour une tendre épouse, une bonne

mère de famille ; elle doit nécessairement influer sur tout l'avenir de celle qui lui est confiée ; et pour cela on paie toujours assez... O civilisation ! la plus lucrative, la plus agréable, la moins fatigante de toutes les branches institutiales, c'est d'être dans une famille, pour élever une ou plusieurs demoiselles ; comme il n'y a guère que les personnes d'un haut rang, les personnes riches qui prennent une gouvernante, cette dernière est ordinairement comme un coq en pâte (qu'on me permette cette expression vulgaire) dans la maison où elle a le bonheur d'être placée ; elle a une femme de chambre, un joli appartement, sa place dans une bonne voiture ; elle reçoit des cadeaux charmants, va aux Italiens, voyage en été, voit le monde et une société choisie ; elle reçoit des appointements qui lui permettent d'être mise avec goût, d'aider sa famille, et de faire encore quelques économies ; c'est assez, c'est même trop si elle n'aime de la vie que les douceurs ; si elle a une âme commune, si elle n'a jamais senti que le régime féodal était laid à faire peur ; c'est moins que rien, si son cœur est placé bien plus haut que sa fortune, si elle a cette fierté, compagne inséparable d'un noble caractère ; ce qui est tout alors, ce sont ces soins, ces attentions, cette délicatesse, ce respect au mal-

heur dont se dispensent trop souvent ceux qui croient remplir plus que leur devoir envers l'infortunée qu'ils ont chez eux, quand ils lui ont donné cinq ou six robes par an, qu'ils l'appellent mademoiselle, en lui faisant la révérence quand elle entre; qu'ils ont recommandé à leurs enfants d'être bien obéissants envers elle: ils ne voient pas que souvent ils l'abreuvent d'amertume et de dégoûts; ce n'est pas leur faute, ils ne se doutent pas qu'elle souffre; car ils sont bons et seraient désespérés que quelqu'un chez eux, près d'eux, fût à plaindre; leurs domestiques, leurs ouvriers les adorent; ce sont de si dignes maîtres! si généreux, si humains! et pourtant la pauvre petite qui dîne à leur table, qui reste au salon quand il y a du monde, pleure presque toujours en se mettant au lit; eh! pourquoi, vont demander la plupart de mes lecteurs, que lui manque-t-il? elle est bien difficile si elle ne se trouve pas heureuse; je n'en demanderais pas tant pour ma fille... Peut-être a-t-on raison de penser ainsi; peut-être moi et ma protégée sommes-nous trop susceptibles; il faut se ployer au malheur; il ne faut pas être si superbes quand on vit chez les autres; j'ai honte moi-même de vous dire ce qui la tourmente, ce qui souvent la réveille la nuit, ce qui, au milieu de son appartement doré, de

sa fraîche toilette suspendue près de son lit, lui fait regretter sa chambre de jeune fille, et sa petite robe de mérinos; c'est si peu de chose à être raconté, et cependant... Ah! mademoiselle, que vous contribuez à nous faire peu regretter la personne qui était ici avant vous! quel mauvais ton!... combien peu elle savait vivre!... Croyez-vous que, quand nous sortions, ma fille et moi, en voiture avec elle, elle se plaçait toujours au fond!... La mère des élèves est malade; l'aimable institutrice, assise au pied de son lit, lui fait la lecture; arrive une parente, elle s'approche de la dame, s'informe de sa santé, puis lui parle bas; la jeune fille, pour ne pas gêner, continue à lire; elle est interrompue par ces mots: Mademoiselle ***, voulez-vous me faire le plaisir d'aller une minute près du feu? j'ai quelque chose à dire à madame... Près du feu!... c'est la seule occasion alors où elle peut prendre la place d'honneur, se mettre dans le fauteuil du coin; dès qu'il arrive quelqu'un elle doit le rendre; et si elle entre une autre fois, et qu'il soit pris, personne ne le lui offre. A table, en famille, madame sert son mari, l'institutrice, les enfants, puis elle; quand il y a du monde, elle envoie le potage à toutes les dames... à toutes... l'institutrice seule est exceptée; elle attend, pour

être servie, que les messieurs aient leur assiette, à moins que son voisin, en pensant que c'est une femme, ne la prie d'accepter celle qui lui était destinée, à lui... Une autre fois, le hasard lui fait entendre ces mots : « Cela n'empêche pas, madame, qu'elle n'est pas plus que moi ici; vous la payez pour élever vos demoiselles, vous me payez pour vous habiller; il n'est pas moins vrai que nous attendons toutes les deux notre mois avec impatience, et que nous n'avons que cela pour vivre... » Et vous croyez qu'une pauvre jeune fille n'a pas quelquefois sujet de pleurer; vous croyez qu'il ne faut pas bien des loges aux Italiens, bien des gracieuses toilettes, de jolis colifichets, pour faire oublier ces blessures à l'amour-propre, ces riens qui ressemblent à des piqûres d'épingle, sans cesse répétées!... Cependant il n'est pas de règles sans exceptions; et je sais plusieurs familles où celle à qui on confie le soin d'élever ses enfants, est elle-même regardée comme une autre enfant; on l'estime, on l'honore; qui donc, alors, oserait lui manquer?... Honneur à cés familles! Quoi qu'il en soit, les éducations particulières, avec leurs désagréments et leurs vexations, sont regardées comme ce qu'il y a de mieux dans le genre; et celles qui sont assez heureuses pour en obtenir, s'en félicitent avec leurs compagnes.

Les sous-maîtresses ont moins d'humiliations de ce genre à craindre : la plupart des maîtresses de pension ont commencé à enseigner chez les autres; elles sont elles-mêmes dépendantes, elles n'ont point de morgue, elles traitent avec affabilité leurs subordonnées. Ne partagent-elles pas les mêmes dégoûts, les mêmes ennuis? N'ont-elles pas aussi à redouter le mécontentement des parents? Ne sentent-elles pas surtout le besoin d'épancher leur âme pleine de tristesse, rassasiée d'injustices, dans le sein de quelqu'un qui les entende? Et nul ne peut comprendre ce qu'on éprouve d'ennui, de désagréments, ce qu'on supporte de caprices et d'absurdités en élevant les enfants des autres, à moins d'y avoir passé, d'avoir vu cela de près : quelle singulière manière d'agir ont les uns; quelle sévérité demandent ceux-là; quelle faiblesse déplacée; quelles prétentions exagérées! On vous remet une enfant souffrante et délicate, sans moyens; on vous supplie de la ménager, de ne pas trop exiger d'elle : elle ira bien toute seule, quand elle le pourra; la pauvre petite, elle ne demande qu'à travailler! surtout point de punitions; rien qui puisse, en blessant sa fierté, humilier son âme.... Vous suivez de point en point ce qui vous est ordonné... Au

bout de trois ans, cette enfant studieuse, ardente, douce et sensible, n'a voulu rien apprendre, ne sait rien, vous a fait tourner la tête par son mauvais caractère, par ses sottises; et un beau jour, la mère arrive, vous accable de reproches, et vous retire sa fille, en vous accusant de lui avoir fait perdre son temps, d'avoir paralysé ses moyens, enfin d'avoir abusé de la confiance qu'on avait eue en vous... Vrai, cela est tuant, cela crispe et irrite..... Eh bien! il n'y a que vos sous-maîtresses qui sentent cela comme vous. Or donc, vous leur en parlez; et rien que cela les dédommage de beaucoup... Elles en ont bien besoin, les pauvres femmes! Ce n'est pas trop d'une heure de contentement par semaine, quelquefois par mois, pour tant de jours de travail, de fatigue et de patience, pour cette jeunesse passée avec de petits êtres, maussades pour la plupart, bruyants, ennuyés, n'ayant que de la mauvaise volonté, et, par-dessus le marché, impertinents et raisonneurs. Qu'on ne me dise pas que ce portrait est chargé, qu'il est fait avec partialité; j'en appelle à toutes les personnes qui se sont occupées d'éducation publique, qui ont été maîtresses d'étude : n'est-ce pas ainsi que sont faites presque toutes les élèves? J'ai passé sept ans dans deux pensions;

j'ai observé bien des petites filles pendant ce temps; et terme moyen, sur vingt, quinze sont gâtées ou d'un mauvais naturel, enfin insupportables; trois ne font ni bien ni mal, et deux vous font aimer l'état : voilà pour le caractère... Sur vingt, six ne sont propres à rien : autant vaudrait instruire l'automate de M. Robertson; six pourraient quelque chose, et ne veulent guère; cinq apprennent tout juste ce qu'il faut qu'elles sachent; et trois vous font honneur. Je défie qu'on me démente dans ce calcul; et voilà pour qui une aimable et spirituelle femme est forcée, par la nécessité et le besoin, de sacrifier ses premières années, ses années d'espérance! Ce n'est plus quatre, cinq, six jours qu'elle donne à cette jeunesse si décourageante, c'est tout; le matin, le soir, à midi, elle les a là, elle en est entourée; elle dîne, elle dort, elle se repose au milieu d'elles; elle est sa récréation, ses études, ses pensées; jamais seule! .... Pour réfléchir, se reconnaître un instant, elle prend sur son sommeil; fort heureuse quand il n'est pas encore troublé par l'insomnie ou l'indisposition d'une des élèves qui dorment dans la même salle qu'elle....

Il est un moment bien triste dans la vie d'une sous-maîtresse, un jour qu'on pourrait mettre au

nombre des jours malheureux ; je ne parle pas de celui où elle quitte pour la première fois une bonne et tendre mère, le père qui l'a instruite, la maison qui l'a vue naître, où elle arrive dans une pension, où elle se voit entourée d'étrangères, où une vie grave, triste et monotone commence pour elle; alors elle est encore étourdie : on l'entoure, on la flatte, on l'instruit doucement de ce qu'elle a à faire; elle peut se croire en visite. . . Ce n'est pas cela; c'est au bout de la semaine, le dimanche suivant, par exemple, après être revenue de la grand'messe : ses compagnes de travaux sont sorties, la maîtresse de la maison a du monde : elle est de garde; c'est l'hiver, il pleut, le jardin est fermé, et les élèves sont confinées dans une classe où elles ne savent que faire et s'ennuient; les petites jouent aux osselets, vont et viennent, crient, sautent, et impatientent à force de remuer ; le moyennes chantent pour tuer le temps, ou bien se chamaillent; les grandes, désolées de ce que ce n'est pas leur jour de sortie, bâillent et causent entre elles, ne parlant pas à leur nouvelle maîtresse qu'elles connaissent à peine. Celle-ci est là, assise au milieu de ce brouhaha auquel elle n'est pas encore accoutumée, de ce mouvement, de cette pluie qui tombe, de ces carreaux blanchis pour qu'on ne puisse

pas voir dans la cour. Elle tient un livre : de temps en temps elle dit à haute voix : « Paix donc, mesdemoiselles ! un peu de silence, on ne s'entend pas ! » puis elle reporte sa vue sur son livre. Demandez-lui ce qu'elle lit ; la pauvre petite ! ses yeux sont bien trop remplis de larmes ; son cœur est bien trop gros pour qu'elle sache ce qu'elle fait. Elle se rappelle que, l'année d'avant, à pareille époque, le dimanche aussi, il y avait une réunion de famille chez une de ses tantes ; elle dansait ; on avait fait des charades, elle était rentrée ayant mal à la tête à force d'avoir ri. . . Et aujourd'hui ! . . . aujourd'hui, c'est encore le jour de réunion chez sa tante ; sa mère y est, sa jeune sœur aussi : on y dansera, on y fera des charades ; et elle ! . . En vérité, si des dimanches comme ce premier-là revenaient souvent, il faudrait en mourir. Eh bien ! pour tant de mal, tant de soins, tant de responsabilité, une sous-maîtresse gagne par an, deux, trois cents francs (quatre cents, si elle tient une grande classe). Elle reste deux, quatre, dix ans, sans espoir d'augmentation ; elle vieillira dans la maison, toujours avec ses cent écus, et on n'aura même pas eu la précaution de lui faire une retenue, pour qu'elle ait la retraite des invalides quand elle aura perdu la jeunesse et la santé. Ceci est

triste, allez-vous dire; il faut que les chefs d'institution soient bien égoïstes pour ne pas récompenser celles qui partagent leurs difficiles travaux. . . . Hélas! ce n'est pas leur faute, elles ne sont guère plus favorisées : la concurrence est si grande !. . . et puis, ce n'est pas la maison la mieux tenue qu'on cherche pour y mettre sa fille ; c'est la moins chère : six cents francs est un prix exorbitant ! Paris fourmille de maisons qui prennent les élèves à cinq et même à quatre cents francs. Comment est-il possible, je le demande, pour ce prix, de pouvoir nourrir, blanchir, chauffer, loger, éclairer et instruire des enfants ? Peut-on leur donner une nourriture saine, des classes et des dortoirs commodes, des maîtres habiles ? Peut-on choisir des sous-maîtresses, quand on se voit forcé de les payer un peu moins que des bonnes d'enfants ? Des parents imaginent-ils sérieusement qu'on soigne leurs filles dans ces pauvres et petites maisons ? La volonté ne manque pas; mais encore faut-il pouvoir ; je laisse de côté celles qui ravalent l'état par faiblesse ou par besoin, et qui acceptent cent écus pour défrayer de tout une petite fille de huit à neuf ans. Je vais prendre mon exemple dans une de ces maisons si communes, où l'on ne demande que cinq cents francs; ce

qui fait vingt-sept sous par jour. Vous supposez bien que votre enfant, qui est au grand air, mange une livre et demie de pain par jour, en quatre repas........................ 6 sous.

Deux sous de vin.................. 2

Du lait ou des fruits, pour dejeuner et goûter.......................... 2

En comptant huit sous pour la viande et les légumes, au dîner et au souper, je mets l'ordinaire un peu moins cher que celui des maçons, dans la rue de la Mortellerie.......................... 8

Dans les écoles, les enfants donnent six francs l'hiver pour se chauffer; moi je mets pour le chauffage et l'éclairage.... 2

En comptant trois sous pour le loyer, et calculant sur quarante élèves, on n'aura qu'un total de 2,160 fr. par an; il est impossible de se procurer, pour ce prix, une maison vaste, un jardin; n'importe.. 3

TOTAL... 23

Il reste donc quatre sous pour les faux frais et l'éducation : en conscience, ce n'est pas trop! Faut-il, pour ce prix, se procurer les premiers maîtres de Paris? avoir un professeur à cinq francs le cachet, un maître d'écriture à trois?

Et les sous-maîtresses, les domestiques, les réparations ? Zénon disait un jour à un sot Athénien, étonné qu'il demandât, pour instruire son fils, la somme suffisante à l'achat d'un esclave : « Eh bien ! achète-le, et tu en auras deux... » Que dirait-il de nos jours ? car ces mêmes parents qui marchandent, qui liardent (qu'on me pardonne cette expression) une institution, ne regardent pas à donner trente francs pour une partie de campagne, plus même pour un chiffon souvent destiné à parer l'enfant orgueilleux qui vient étaler cette parure de luxe dans la maison où il est presque nourri par charité....

Qu'on me pardonne ces détails qui sortent de mon sujet ; mais je n'ai pu résister au désir de faire connaître l'injustice de certains parents : heureuse si j'ai pu venger ainsi mes dignes collaboratrices! Eh bien! que veut-elle que je fasse à tout cela, diront mes lecteurs, après avoir lu ce trop long article ? Est-ce ma faute à moi , si tant de jeunes personnes sont sans fortune?... Mais je suis bien aise de signaler un des malheurs de notre siècle, de notre pays surtout, malheur d'autant plus grand, qu'il est moins plaint : car on déplore le sort des artistes sans occupations ; on console l'homme à talent méconnu ; on encourage le légiste sans cause, le

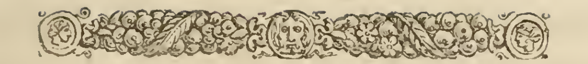
médecin sans clientèle; le littérateur peu fortuné se venge en lançant ses saillies spirituelles contre le financier opulent : mais pas une ligne n'a été écrite, pas un regret n'a été exprimé en faveur de cette nombreuse et intéressante partie de la société, qui mérite tant, sans espérer même les honneurs du triomphe.

Je me résume. N'avoir rien est aujourd'hui un très-grand malheur; ne rien faire pour avoir quelque chose, une sottise; espérer beaucoup quand on a peu, une illusion de jeunesse dont les années détrompent; se jeter à corps perdu dans l'éducation, comme dans un port assuré, une fausse spéculation; c'est entrer dans une impasse; mais, quand on y est, il faut s'en tirer le mieux possible. Si donc vous aimez votre liberté, donnez des leçons au cachet; si vous tenez à vos aises, que vous ne rejetiez pas des chaînes dorées, mettez-vous institutrice dans une riche maison; si une vie régulière et laborieuse ne vous effraie pas, faites-vous sous-maîtresse : il y a quelques roses cachées sous les épines; cette aimable enfant qui économise pour vous offrir un bouquet le jour de votre fête, celle-ci qui pleure de regret en vous quittant, quoiqu'elle rentre dans sa famille, et ces petites causeries avec vos compagnes, ces riens dont

on rit ensemble, cette tranquillité de conscience, cette innocence de mœurs, ah! tout cela a bien son prix! et je me surprends quelquefois regrettant le temps où je recevais, chaque premier du mois, trente-trois francs trente-trois centimes.

V^INE COLLIN.





DE LA BARBARIE DE CE TEMPS.

1832.



Observer, analyser, mépriser, puis enfin laisser tomber en ruines, et même détruire au besoin ce qui est *beau*, sous prétexte d'en employer les débris pour en faire quelque chose d'*utile;* telles sont les dispositions les plus constantes de certains esprits de notre temps et les causes de la *barbarie* qui en résulte.

La barbarie, comme toutes les choses d'ici-bas, a ses vicissitudes régulières. Jeune, elle est im-

pétueuse, fantasque et brutale. Elle se rue à travers les désordres, les cruautés, le mal et le laid, poussée toutefois par un instinct qui l'entraîne à son insu, vers le *bien* et le *beau*. Mais quand la barbarie est vieille, réfléchie, savante, dédaigneuse, ennuyée, quand c'est par dégoût et par lâcheté qu'elle préfère le *mal* au *bien*, le *laid* au *beau*, alors elle est dégoûtante, hideuse. Qu'un jeune homme amoureux, aveuglé par sa passion, commette un crime, on peut encore le plaindre ; mais un vieux qui combine froidement les effets criminels du libertinage, c'est la honte de l'espèce humaine ! Enfin c'est de la *barbarie* de mœurs, comme d'introduire à plaisir le *laid* et le *mal* dans les ouvrages d'imagination, c'est amener volontairement la *barbarie* dans les lettres et dans les arts. Or c'est ce qui arrive en ce moment en France.

D'où ce mal tire-t-il sa source ? Il faut le dire ouvertement : de la vanité d'abord, puis de l'intérêt personnel et de la cupidité déguisée ordinairement sous le faux nom de l'amour de l'*utile*.

Avec les restrictions toutes matérielles que l'on met maintenant au mot *utile*, tout monument d'architecture, par exemple, qui ne rapporte pas, en location ou par son usage, l'intérêt de l'argent que l'on a employé à le construire, est jugé

inutile; en sorte qu'à l'exception des salles de théâtre, des bourses, des marchés, des abattoirs et de quelques édifices de cette espèce, sur lesquels le gouvernement ou les particuliers peuvent faire des spéculations lucratives, on n'élèvera plus, grâce à la perfection toujours croissante des budgets et à la rage de l'*utile*, aucun monument religieux, consécratoire ou triomphal.

Quant aux édifices de luxe tels que les palais, les châteaux, les jardins, non-seulement il ne viendra plus à personne l'idée d'en tracer et d'en construire de nouveaux, mais, sans passer pour un esprit chagrin, on peut s'attendre à ce que, d'ici à quelques années, toutes les grandes propriétés de ce genre qui existent encore, se détruiront faute d'entretien et des réparations indispensables. Au surplus, les barbares d'aujourd'hui qui voudraient à l'instant même porter le marteau et promener la charrue à Versailles et à Fontainebleau, rient dans leur barbe et vont toujours en restreignant davantage les budgets, afin que la destruction naturelle de tous ces édifices soit plus prompte et bien certaine. En vain leur dit-on : « Tous ces châteaux sont des monuments curieux par leur ancienneté et le mérite de leur architecture; leurs murs sont couverts intérieurement de sculptures et de tableaux

qui constatent et prouvent que les arts ont été noblement cultivés et encouragés en France; ces édifices de luxe, ces lieux de plaisance distribués sur différents points de notre pays, procurent des récréations et des sensations agréables aux habitants qui en sont voisins. Les promenades que les propriétaires d'une contrée y font, ont cet avantage de donner souvent l'idée de perfectionner un petit héritage et de multiplier les habitations commodes et élégantes. Que de gens dont le domaine n'eût été constamment qu'un mauvais potager mal tenu, s'ils n'avaient pas eu occasion de se dire en traçant leurs allées, en rectifiant successivement leurs granges et leur maison : « Je fais mon petit Versailles ou mon petit Fontainebleau. » A tout cela les enragés économistes, les préconiseurs de l'*utile,* les barbares de nos jours enfin, secs et inexorables comme une addition, vous répondent qu'en démolissant les châteaux et en défrichant les parcs, on gagnerait, outre le prix des réparations et de l'entretien, celui des matériaux et des terrains, sans préjudice de la valeur nouvelle que la terre cultivée ne manquerait pas d'avoir. Telle est l'opinion des Cincinnatus de nos jours qui pensaient qu'en accordant cinq cent mille francs au roi des Français c'était fort bien faire les choses, puisque le président des États-Unis n'en a que cent

cinquante mille. Quant aux amateurs plus modérés de l'*utile*, ils se contenteraient de faire des crèches pour les bêtes à cornes de toute espèce, à Fontainebleau et à Rambouillet, et d'établir une filature de coton dans la grande galerie de Versailles. En somme, l'idée dominante des uns et des autres est d'anéantir le luxe, et par conséquent les arts, comme chose superflue, pour faire fleurir exclusivement les métiers *utiles*.

Mais où la barbarie de ce temps se montre dans toute son ingénuité, c'est dans une certaine impatience que témoignent beaucoup de gens de voir démolir l'église de Saint-Germain l'Auxerrois entre autres. En vain, encore, fait-on valoir son usage indispensable comme paroisse, son ancienneté, son importance historique et le mérite de son architecture à-la-fois élégante et originale; on veut la détruire, il faut l'abattre! et pourquoi? parce que les sots qui l'ont bâtie il y a six cents ans n'ont pas pensé à faire sa façade parallèle à celle de la colonnade du Louvre; parce que l'alignement des rues adjacentes souffrirait de sa conservation; enfin parce que c'est *utile*, parce que l'on retirerait une somme considérable de la vente des matériaux; argument fondamental tiré des statuts de la bande noire.

Ce mépris, ou plutôt cette indifférence générale pour tous les monuments antiques et an-

ciens, dont le caractère bien arrêté peut servir de point de départ aux jeunes artistes qui veulent étudier sérieusement l'architecture; le mépris que tout le monde en a, disons-nous, réagit jusque dans les écoles. On peut voir, à celle des Beaux-Arts de Paris, lorsque l'on expose les ouvrages des concours mensuels et même annuels, jusqu'à quelle absence de raison et de bon goût peut être amené un élève qui, confiant dans son seul génie, se croit dispensé d'étudier les ouvrages des maîtres qui se sont distingués avant lui. L'outrecuidance de certains jeunes architectes à cet égard serait fort risible, si ce n'était pas un acheminement vers la *barbarie* dédaigneuse et réfléchie qui nous menace et que nous combattons.

Ce mépris des ouvrages anciens, joint aux économies parcimonieuses qui tombent sur tous les établissements regardés comme non *utiles,* nuit singulièrement aussi à l'art de la musique. L'école de M. Choron, le seul endroit en Europe où l'on pût entendre exécuter des chefs-d'œuvre anciens que l'usage et surtout la frivolité humaine ont laissé mettre en oubli, l'école de M. Choron est fermée depuis que l'on a retiré à cet habile professeur les faibles ressources avec lesquelles il soutenait son précieux établissement. Mais on n'y chantait que de la vieille

musique, de la musique d'église! A quoi cela sert-il? Cela n'est pas *utile*, a-t-on dit. Car, du temps qui court, tout ce qui ne se mange pas, tout ce qui ne peut être toisé, pesé, jaugé et vendu, n'est pas réputé *utile.*

En supprimant, en diminuant même certaines subventions théâtrales, peut-être privera-t-on pour toujours les connaisseurs de plusieurs chefs-d'œuvre de musique dramatique, dont l'allure et le style un peu vieilli sans doute, ne peuvent garantir un succès de vogue, mais qu'il est bon de connaître et d'étudier à la représentation; entendrons-nous encore l'*Orphée*, les deux *Iphigénie* et l'*Alceste* de Gluck? C'est une question fort douteuse; or l'oubli complet de ces chefs-d'œuvre est certainement un mal pour l'art et une véritable privation pour les amateurs.

La vue, l'audition et l'étude des ouvrages anciens, même quand on n'est nullement disposé à en imiter le genre et la facture, ont cela de bon qu'elles entretiennent les esprits et le goût d'un siècle à la hauteur au moins où l'on était déjà parvenu avant lui. C'est un temps d'arrêt qui, s'il ne fait pas avancer, empêche que l'on ne recule. C'est encore un dés accidents qui ramènent à la barbarie, que cette confiance en elle-même de toute une génération qui s'imagine que les productions des arts qu'elle voit éclore,

sont les plus fortes et les plus belles, par cela seul qu'elles sont venues les dernières.

La peinture, comme les autres arts, est sujette à l'influence de la barbarie nouvelle; et, sans parler de l'impatience effrénée de faire fortune, noble propension vers l'utile, dont le moindre inconvénient est d'entraîner les artistes à exécuter leurs tableaux avec une facilité désolante, on peut remarquer que la masse flottante des peintres, dont les ouvrages fatiguent et blessent souvent les yeux du public depuis dix ans, sont ceux qui, par défaut de goût, par système ou par envie, sont les moins disposés à goûter le mérite des bons ouvrages de l'antiquité et des artistes des quinzième et seizième siècles.

Mais, de toutes les inventions extraordinaires mises en œuvre pour ramener la *barbarie*, comme on introduirait une mode, l'idée de retremper l'art de la peinture en France dans l'école anglaise, est certainement la plus bouffonne de toutes. On commence à en revenir, car l'on n'aurait pas osé dire ce que nous écrivons il y a trois ans, dans la crainte d'être lapidé. Quoi qu'il en soit, il s'est trouvé des gens d'esprit et de talent même, qui ont cru sérieusement une fois dans leur vie, que Reynolds, Hogarth, Wilson, Lawrence, et M. Wilkie, étaient des guides meilleurs que Michel-Ange, Raphaël, Ti-

tien, Dominiquin, Poussin, Claude Lorrain, Le Sueur, et tous ceux qui ont plus ou moins heureusement marché sur les traces de ces grands hommes.

Mais, à ce premier essai de *barbarie*, en a naturellement succédé un autre. L'école anglo-française a décidé que les ouvrages de l'antiquité, curieux et bons en eux-mêmes, ne pouvaient être d'aucun secours pour l'étude, et, pour être conséquent, on a déclaré que l'Italie était un pays usé et monotone. D'après ces principes, les artistes ont été admirer les galeries, les *routs* et les brouillards de Londres, au lieu d'aller mûrir leur talent sous le ciel pur et dans les murs silencieux de Rome. Aussi les ateliers des peintres de Paris, dont on devrait s'attendre à voir les murailles ornées des chefs-d'œuvre de l'antiquité et des grands maîtres, ne sont-ils, pour la plupart, couverts que de ferrailles chevaleresques, d'écrans chinois, de costumes et d'ustensiles bizarres, accompagnés de quelques vignettes tirées du *Keepsake* de l'année.

A ces causes de *barbarie*, il faut ajouter encore la multiplicité, la divergence des doctrines, puis enfin, l'innombrable quantité d'artistes sans vocation qui se sont rués dans la carrière pour faire fortune. Alors on s'expliquera facilement comment le dégoût de la peinture s'est emparé

du public. Ce mal grave, le dégoût, s'est manifesté l'année dernière pendant l'exposition où se trouvaient plusieurs ouvrages du premier ordre, au milieu d'un déluge de tableaux partant du médiocre pour aller jusqu'au détestable. On a dû y faire attention : la grande masse assez inattentive des curieux s'est obstinée à dire que le Salon de 1831 était faible, tandis que, par des additions comparatives, il est facile de se convaincre qu'à aucune autre exposition, le nombre des ouvrages remarquables n'a été aussi grand qu'à celle de l'année dernière. Mais, parmi les causes qui font naître le dégoût des arts, transition véritable à la barbarie, il faut compter, nous le répétons, le nombre exorbitant des artistes dont la grande masse est d'une faiblesse extrême. Or, rien n'est plus ennuyeux, plus fatigant pour le public que d'avoir à décider du mérite comparatif de plusieurs ouvrages également mais diversement médiocres. Maintenant surtout, que les artistes ont pour prétention singulière d'avoir un talent à eux seuls, bien distinct, bien original, on éprouve parfois des perplexités d'esprit à en gagner la migraine, quand en conscience on se croit absolument obligé de décider quelle est la plus détestable de trois ou quatre productions qui se trouvent sous nos yeux. La variété et la bizarrerie des doctrines

d'où résultent nécessairement l'incohérence et l'extravagance dans l'exécution, sont certainement au nombre des causes immédiates de l'indifférence, de la lassitude et du dégoût pour les arts, qui se sont emparés de presque toutes les classes de la société en France, depuis plusieurs années. Or, il est à remarquer que le dégoût des artistes vivants pour le vrai, le beau et les véritables chefs-d'œuvre, est toujours suivi du dégoût du public pour toutes les productions nouvelles; en sorte que la *barbarie* est tout à coup placée sur son trône, et par ceux qui produisent, et par ceux qui écoutent et regardent. Car, il ne faut pas s'y tromper, cette remarque s'applique aussi bien aux lettres qu'aux arts.

Venons au-devant d'une objection spécieuse qui pourrait être faite. Jamais peut-être il ne s'est trouvé autant de talents forts et variés en France qu'en ce moment. Pourquoi donc, dira-t-on, nous menacez-vous ainsi de la *barbarie?* Ces hommes d'un talent remarquable, poètes, littérateurs, architectes, musiciens, peintres et sculpteurs, ne s'opposent-ils pas naturellement, par le nombre de leurs ouvrages, aux tristes effets du fléau que vous signalez?

Certes, si le public, entièrement préoccupé depuis trois ans d'intérêts politiques et privés, pouvait porter une attention véritable sur les

productions des arts qui lui sont offertes, il n'y a nul doute que nous ne nous plaindrions pas de l'envahissement de la *barbarie*. Mais que l'on n'oublie pas que la *barbarie* de 1832 vient de l'indifférence et du dégoût; c'est là ce qui la caractérise. Ainsi, on le répète, l'exposition des tableaux, en 1831, est, de l'avis de tous les connaisseurs, celle où l'on a vu le plus de bons ouvrages. Cependant, et malgré les efforts de quelques journaux quotidiens pour répandre la vérité de ce fait, la grande majorité du public en France n'y a pas cru, et à Paris même, un grand nombre de ces indifférents, que l'on peut nommer *barbares*, n'ont même pas voulu prendre la peine de le vérifier. L'action qui fait fleurir les arts dans un pays doit se combiner de deux éléments: des bons ouvrages que l'on fait, et de l'intérêt que la nation y porte. Or, en ce moment, le public français est sourd et aveugle pour la musique et les arts d'imitation; il est plongé dans l'apathie pour tout ce qui se rapporte aux lettres. Doit-on s'étonner si les artistes et les écrivains les plus délicatement doués par la nature, frappent durement l'oreille avec le bruit d'un orchestre, exagèrent l'éclat des couleurs les plus vives pour attirer les yeux sur leurs tableaux, ou étalent sur le théâtre et dans leurs romans des scènes lascives, des intrigues

et des sentiments effroyables? Il faut hurler avec les loups! Et quand toute une nation comme la France se fait *barbare* à plaisir, il faut bien que les hommes de talent qu'elle enfante se conforment, malgré eux, à cet état de maladie et chantent, peignent et écrivent des choses *barbares*, pour être compris de ceux qui le sont eux-mêmes. Voilà, au moins, comment on peut expliquer cet étrange phénomène d'une nation qui est en pleine *barbarie*, en ayant au milieu d'elle un groupe de savants, de littérateurs et d'artistes, dont le mérite est incontestable.

Toutes les causes indiquées ci-dessus, qui, relativement aux beaux-arts, mènent à la *barbarie*, produisent le même effet dans les lettres. Cependant l'art d'écrire dont le domaine est plus étendu et la source première plus profonde, a aussi des causes de destruction qui lui appartiennent et dont il faut s'occuper séparément.

De tous les arts, considérés comme une profession pour celui qui les exerce, la littérature est, en général, la profession qui rapporte le moins, à quelques exceptions près; il est vrai de dire que la fortune des écrivains n'est nullement en rapport exact avec leur mérite. Les hommes qui ont une vocation véritable pour les lettres, font trop de sacrifices en méditant

et en perfectionnant leurs ouvrages, pour qu'ils ne renoncent pas promptement aux minces avantages pécuniaires qu'ils en pourraient tirer. Autrefois les cloîtres offraient une ressource à tous les écrivains du second ordre; et du reste on ne voyait guère dans le monde que des littérateurs à pension, formant le gros d'un ensemble, dont le riche Voltaire, par exemple, était l'alpha, et l'infortuné Gilbert l'oméga.

Toute cette république littéraire ne s'occupait guère de l'argent et pensait fort peu à l'*utile*.

Cette disposition s'est maintenue jusqu'à l'époque de la révolution de 1789, où le besoin de journaux et de journalistes se fit impérieusement sentir. Ce fut une ressource nouvelle offerte aux hommes de lettres, et bientôt il se forma des hommes de lettres pour les journaux, parce que cela était devenu une profession, parfois même un état assez lucratif.

Sous l'empire, Napoléon, dans l'idée de donner de l'éclat aux lettres et tout en utilisant pour lui le talent de ceux qui les exerçaient, plaça avantageusement dans ses administrations tout poète, tout écrivain qui s'était distingué par ses ouvrages. Il conféra même la dignité de sénateur à ceux qu'une suite de travaux scientifiques, littéraires ou d'art, avaient rendus célèbres

dans la nation. Depuis ce temps, les lettres et les arts ont été cultivés plus particulièrement, dans l'espoir d'en faire un état, de viser aux places, aux emplois, à la fortune, aux honneurs, à l'*utile* enfin.

Le gouvernement constitutionnel ayant été adopté en France, la polémique des journaux et la tribune élargirent encore la carrière des lettres, qui se trouva bientôt encombrée de mille et mille rivaux. Mais il ne faut jamais confondre les écrivains par vocation, avec ceux qui, n'écrivant que pour l'*utile*, quittent les lettres sitôt qu'ils obtiennent une place, comme une demoiselle de bonne maison abandonne son piano dès qu'elle a trouvé un mari. Les premiers, peu nombreux, sont des hommes à part, qu'il faut respecter ainsi que leurs erreurs mêmes, parce qu'en hurlant parfois comme nous disions, ils obéissent à un noble instinct, et qu'ordinairement les défauts de leurs ouvrages ne sont que des précautions indispensables pour les faire pénétrer dans les oreilles dures et dans l'entendement lourd des *barbares* qui les écoutent.

Mais on peut mettre au nombre des écrivains qui préparent, fomentent et insinuent la *barbarie* en France, tous ceux qui sous prétexte de faire tourner leur talent à l'*utile*, visent avant tout, en écrivant, à gagner de l'argent et à obtenir des emplois;

Les écrivains qui, dans les journaux, dans des brochures ou des livres, ne cherchant qu'à exciter les passions, emploient des images si vives, si bizarres, ou des raisonnements si sophistiques, que le lecteur trop ému et tout ébloui, n'a plus le loisir de s'apercevoir si l'on y a conservé les formes régulières du langage et les lois du bon goût.

Il faut mettre encore dans cette catégorie, un bon nombre de romanciers, de faiseurs de mélodrames et de vaudevilles, dont les compositions atroces et licencieuses ne sont que de tristes calculs pour faire sortir l'argent de la poche d'une foule de ces indifférents *barbares*, dont l'âme usée ne peut plus être ragaillardie que par la peinture du crime ou de la débauche.

Et à ce sujet nous pensons que le théâtre, dans un moment où, comme aujourd'hui, il se trouve offrir la seule occasion d'entretenir des idées et des connaissances littéraires dans l'esprit de la multitude, doit devenir l'objet de l'attention particulière de tous les hommes éclairés et du gouvernement.

Il est à remarquer que la barbarie du goût a précédé celle des mœurs sur notre théâtre. Il y a dix ans que des comédiens anglais vinrent à Paris pour représenter les drames de Shakspeare ; on leur jeta des pommes à la tête. Ce

fut, dans toutes les acceptions possibles du mot, une véritable barbarie.

Cinq ans après, il se déclara une manie toute contraire à Paris. On fut près d'abattre les statues de Corneille, de Racine et de Voltaire, pour en élever une à Shakspeare. Cette barbarie, qui valait bien l'autre, a été cause de la ruine du Théâtre-Français. A peine trouverait-on aujourd'hui deux acteurs en état de représenter passablement une pièce d'un de nos trois grands tragiques. Si les œuvres Shakspeariennes qui nous ont été données, avaient eu au moins, dans leur genre, un mérite analogue à celui des chefs-d'œuvre qu'elles ont instantanément remplacés, le public aurait eu l'occasion de faire des comparaisons littéraires qui eussent tourné à l'avantage de son goût. Mais tout a disparu, et les barbares qui voulaient la ruine du Théâtre-Français ont été plus heureux que ceux qui attendent encore que l'on abatte Saint-Germain-l'Auxerrois.

Qu'il y ait des théâtres où l'on ait pleine liberté de faire des essais dramatiques journaliers, rien de mieux; mais pourquoi ne pas avoir un Théâtre-Français pour représenter les anciens chefs-d'œuvre de nos poètes, ne fût-ce que comme un luxe et par curiosité ? On donne bien des fonds à l'établissement de Rambouillet pour élever des béliers mérinos ; y aurait-il tant de

mal, à ce qu'au moyen d'une subvention, on représentât quelquefois *Nicomède* et *Athalie?*

La barbarie de ceux qui ont fait cesser les représentations de l'ancien théâtre français a été un acte innocent et puéril, on doit le croire; mais enfin c'est une *barbarie* dont nous éprouvons les tristes effets, et tous les hommes qui aiment la gloire littéraire de la France verraient sans doute avec plaisir relever l'ancien théâtre français, cette espèce de galerie, de musée littéraire, dont le mérite tout particulier sans doute, ne nuirait en rien à l'éclat des productions nouvelles quand elles sont bonnes.

Les architectes, les musiciens et les peintres sont moins ombrageux que les écrivains dramatiques; les uns réclament toujours l'ouverture des Musées des ouvrages antiques et modernes; les autres ne veulent même pas que l'on lise les ouvrages de Corneille et de Racine. Dans cette proscription, il y a peut-être quelque arrière-pensée qui se rattache à l'amour de l'*utile,* mais c'est ce que nous ne chercherons pas à approfondir en ce moment. Nous nous bornerons à dire, pour nous résumer : que nous sommes menacés de tomber complètement dans la *barbarie ;* que cette barbarie est introduite et entretenue même avec assez de calcul et de réflexion ; qu'elle est si généralement invétérée dans les

masses, que les hommes de talent sont obligés de la flatter, en sacrifiant à ses goûts; que la préoccupation exclusive excitée par la politique, la favorise singulièrement; qu'enfin, l'amour de l'argent ou de l'*utile* ferme tous les cœurs et tous les esprits aux impressions du vrai, du beau et du grand, et que le dégoût et l'abrutissement qui s'ensuivent, rendent les hommes tous les jours moins délicats dans le choix de leurs plaisirs.

Enfin, on signale la plupart des romans et des ouvrages dramatiques représentés depuis la révolution de 1830 sur nos théâtres, comme des spéculations honteuses faites sur l'esprit de parti et sur ce qu'il y a de plus laid et de plus bas dans le cœur et l'esprit de l'homme; le tout en dépit du bon goût et des bonnes mœurs que l'on outrage avec réflexion, ce qui est une barbarie plus condamnable encore que l'autre

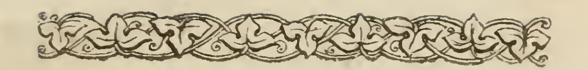
Au surplus, si quelqu'un doutait encore de l'état de barbarie où nous sommes, voici une dernière remarque qui pourra aider à faire découvrir la vérité à ce sujet:

Ce qui caractérise les animaux, c'est que le moment présent et tous les besoins les plus grossiers qui s'y rattachent, les occupent sans cesse et exclusivement. L'homme, au contraire, a cela qui le distingue que du présent où il est

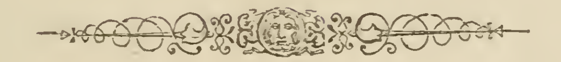
placé comme sur un point élevé, il jette sans cesse ses regards sur le passé et vers l'avenir. La vie véritable de l'intelligence humaine réside dans les souvenirs et dans l'espoir; entre ces deux infinis, le présent n'est qu'un point pour une âme élevée. Tout homme donc qui, dédaigneux de ce qui a été et de ce qui sera, n'est constamment préoccupé que de ce qui est et de ce dont il a besoin, se rapproche de la nature de l'animal. Il devient *barbare*, il n'a d'autres pensées, il n'a d'autres goûts que ceux qui le ramènent à ce qui lui est matériellement *utile*.

DELÉCLUZE.





MONSIEUR DE PARIS.



Le prince de l'Église et l'exécuteur des hautes-œuvres; l'homme du ciel avec sa parole tout évangélique, et l'homme de la terre avec sa mission toute de douleur et de sang;

Celui qui prie pour l'âme, celui qui détruit le corps;

L'un portant ses regards vers ce qu'il y a de plus haut, l'autre forcé de les tourner vers ce qu'il y a de plus bas;

Tous deux, par un étrange abus de mots,

par un renversement de toute idée, de toute logique, tous deux appelés du même nom ;

Bossuet, *Monsieur de Meaux!*

Sanson, *Monsieur de Paris!*

L'évêque et le bourreau ; l'échafaud et l'Église!

L'exécuteur de la justice est, plus qu'aucun autre, du nombre de ces hommes qui ne seront jamais appréciés comme ils doivent l'être, et que leur position condamne à demeurer sous le poids d'éternels préjugés.

A son nom, vous verriez frémir tout un auditoire ; vous verriez les assistants se serrer les uns contre les autres, comme s'ils entendaient une histoire de revenants racontée dans la grande salle d'un château gothique, ou comme ces enfants que leur bonne menace du fameux *Croquemitaine.*

Et cette horreur soudaine s'explique : le nom de l'exécuteur rappelle une mission de mort, il évoque dans l'âme d'affreux souvenirs ; il fait apparaître aux yeux une fantasmagorie sanglante : vous voyez l'échafaud, la planche d'un rouge noir, dont une nouvelle couche de sang va raviver la couleur ; vous voyez le coffre de plomb où vient se précipiter une tête fortement lancée loin du tronc... vous voyez un néant anticipé succéder à une vie pleine de jours.

Doit-on s'étonner, d'après cela, que des hom-

mes forts, d'une organisation supérieure, aient frappé d'anathème l'instrument vivant de la justice terrestre, celui sans lequel à Dieu seul resterait le droit de venger l'innocent en frappant le coupable?

Il y a deux hommes dans cet homme : l'être créé, l'égal de tous devant Dieu et devant la loi; et l'être à part, le terrible intermédiaire entre le crime et le châtiment, n'agissant que dans l'intérêt de la société qui le rejette, et lui rendant en pénibles services ce qu'il en recueille en dédains.

Il est bien difficile de prendre de lui une idée juste et raisonnable; ses fonctions s'adressent trop à ce sentiment intime qui vient de l'âme pour que la raison préside au jugement que l'on en porte. On n'est pas toujours le maître de se faire une opinion entre celle de l'illustre auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* et celle du chantre de *Julie*. S'il ne faut pas, comme M. de Maistre, voir dans la famille de l'exécuteur *une femelle et des petits*, il faut aussi se défier de la sophistique philosophie de Jean-Jacques, et, même sans être roi, rêver pour son fils une autre épouse que la fille du bourreau.

La charge d'exécuteur des hautes-œuvres n'a pas toujours été soumise à l'état d'abaissement où nous la voyons aujourd'hui.

Chez les Israélites, les sentences de mort étaient exécutées par tout le peuple ou par les accusateurs du condamné, ou par les parents de l'homicide, si la condamnation était pour meurtre, ou par d'autres personnes, selon les circonstances.

Le prince donnait souvent à ceux qui étaient auprès de lui, et surtout aux jeunes gens, la commission d'aller mettre quelqu'un à mort; on en trouve beaucoup d'exemples dans l'Écriture; et loin qu'il y eût aucune infamie attachée à ces exécutions, chacun se faisait gloire d'y prendre part.

Chez les Grecs, l'office de bourreau n'était point méprisé. Aristote, dans ses *Politiques*, met l'exécuteur au nombre des magistrats. Il dit même que, par rapport à sa nécessité, on doit le mettre au rang des principaux offices.

A Rome, outre les *licteurs*, on se servait quelquefois du ministère des soldats pour l'exécution des criminels, non-seulement à l'armée, mais à la ville même, sans que cela les déshonorât en aucune manière.

Chez les anciens Germains, la charge d'exécuteur était exercée par les prêtres, par la raison que ces peuples regardaient le sang des coupables et des ennemis comme l'offrande la plus agréable aux dieux de leur pays.

Anciennement les juges exécutaient souvent eux-mêmes les condamnés : l'histoire sacrée et l'histoire profane en fournissent plusieurs exemples.

En Allemagne, avant que cette fonction eût été érigée en titre d'office, le plus jeune de la communauté ou du corps de ville en était chargé ; en Franconie, c'était le nouveau marié ; à Reutlingue, ville impériale de Souabe, c'était le dernier conseiller reçu ; et à Stedien, petite ville de Thuringe, l'habitant qui était le plus nouvellement établi dans la ville.

En Russie, la charge d'exécuteur n'existe pas. Les exécutions sont confiées chaque fois à un prisonnier. Cette mission d'un instant lui mérite grâce pleine et entière.

En France, l'exécuteur de la haute justice avait autrefois droit de prise, comme le roi et les seigneurs, c'est-à-dire de prendre chez les uns et chez les autres, dans les lieux où il se trouvait, les provisions qui lui étaient nécessaires, en payant néanmoins dans le temps du crédit qui avait lieu pour ces emprunts forcés.

Les lettres de Charles VI, du 5 mars 1398, qui exemptent les habitants de Chailly et de Lay près Paris du droit de prise, défendent à tous les maîtres de l'hôtel du roi, à tous les fourriers, chevaucheurs (écuyers), *à l'exécuteur de la haute justice et à toũs nos autres officiers,*

et à ceux de la reine, aux princes du sang et autres, qui avaient accoutumé d'user de prise, d'en faire aucune sur lesdits habitants.

L'exécuteur se trouve là, comme on voit; en assez bonne compagnie.

Plus tard le métier de bourreau tomba dans le plus complet avilissement. Il ne fut un peu relevé qu'en 1790, époque où l'Assemblée nationale, sur la proposition de Maton de la Varenne, appuyée par Mirabeau, décréta qu'elle avait entendu comprendre les exécuteurs dans le nombre des citoyens.

Depuis long-temps j'étais curieux de connaître cette puissance occulte qui est comme le premier anneau de la chaîne sociale; je voulais voir dans son intérieur, entouré de sa famille, celui dont le monde se fait une si prodigieuse idée; je voulais l'entendre parler de ses terribles fonctions, recueillir de sa bouche des paroles humaines.

Ne connaissant personne qui pût me présenter à lui, je me décidai à me servir d'introducteur à moi-même, et, un matin, je me dirigeai, non sans quelque émotion, du côté de la rue des Marais du Temple.

Arrivé devant le n° 31 *bis*, j'aperçus une petite maison protégée par une grille de fer, dont les interstices en bois ne permettent pas à l'œil

de pénétrer dans l'intérieur. Cette grille ne s'ouvre pas; on entre dans le sanctuaire par une petite porte qui s'y trouve attenante, et à droite de laquelle est une sonnette. Au milieu de cette porte est une bouche de fer, entièrement semblable à une poste aux lettres; c'est là que l'on dépose les missives que le procureur-général envoie à l'exécuteur, pour le prévenir que l'on va recourir à l'appui de son bras.

Je pressai doucement le bouton de la sonnette, la porte s'ouvrit, et un homme d'une trentaine d'années, grand et vigoureux, me demanda fort poliment ce que je désirais. « M. Henry Sanson, » répondis-je d'une voix tremblante. — « Entrez, monsieur, » me dit mon guide.

C'était un des aides de l'exécuteur.

Je pus, dès ce moment même, me convaincre combien le monde a une idée fausse de ce qu'il ne connaît pas, et du peu de fondement de certains proverbes populaires. Je ne sais si le moutardier du pape est fier, mais je puis répondre que les valets du bourreau ne sont pas insolents.

Parmi les croyances superstitieuses qui règnent sur les devoirs de l'exécuteur, il en est une qui est généralement accréditée : je parle de l'obligation où serait le fils de succéder à son père, de la perpétuité de la charge dans la famille.

Rien de plus faux. On ne peut forcer un homme qui n'a encouru aucune condamnation à une époque où le dernier des citoyens a la conscience de ses droits civils et politiques, à embrasser une profession contre son gré. Il faut chercher autre part la cause de l'acceptation que fait toujours le fils du bourreau du sanglant héritage de son père.

L'exécuteur vit en dehors du monde : sa seule société, après sa famille, ce sont des bourreaux; ses alliances, il va les chercher parmi des bourreaux. Est-ce sa faute, à lui, si vous en avez fait un homme à part ? Lui donneriez-vous votre fille ? Rechercheriez-vous la main de son fils ? Le recevriez-vous dans votre salon ? Son arrivée dans un lieu où vous seriez, ferait courir un long frissonnement dans toutes vos veines, comme si l'on vous disait que le lion du Jardin des plantes vient de briser ses barreaux. Cependant c'est un homme comme vous ; il a besoin d'amitié, d'amour, il ne peut en demander qu'à des âmes faites comme la sienne. C'est une famille de chandalas au milieu d'une caste de bramines.

Et puis que l'on ne croie pas que la charge de bourreau puisse jamais venir à faillir. Il y a quelques années, quand *Monsieur de Versailles* vint à mourir sans laisser de successeur naturel, cent quatre-vingt-sept pétitions demandèrent sa

place. Les postulants étaient, pour la plupart, d'anciens militaires, et surtout des bouchers. Cette idée est affreuse. Serait-il possible que tous les hommes fussent propres à faire des bourreaux, et que la seule habitude du sang leur manquât?

Je reviens à ma visite.

On m'introduisit dans une petite salle basse, où je vis, occupé à tirer d'un piano des sons qui n'étaient pas sans mélodie, un homme paraissant avoir soixante ans, d'une figure pleine de franchise et de douceur.

C'était lui.

Dans la même pièce était son fils, jeune homme d'environ trente-quatre ans, blond, l'air timide et doux; il tenait sur ses genoux une petite fille de dix à douze ans, jolie comme un ange, de la physionomie la plus vive et la plus distinguée.

C'était la sienne.

Ce tableau de famille me frappa; M. Sanson parut s'en apercevoir. Le fait est que, sans partager l'opinion irréfléchie de la multitude, je m'étais fait une tout autre idée du spectacle qui frappait mes yeux.

Cette petite fille surtout !... elle bouleversait toutes mes idées : je n'aurais pas voulu que quelque chose de si frais se rencontrât là; c'était le soleil traversant un orage, une rose élevant sa tige entre les pierres d'un tombeau.

Depuis déjà plusieurs années, c'est le fils de M. Sanson qui remplit la charge de son père. Appelé à lui succéder, par ces raisons que je disais tout à l'heure, il fait sous les yeux du titulaire l'apprentissage du sang. Ce dernier assiste en effet à toutes les exécutions : la justice ne connaît que lui, il est seul responsable devant elle des infractions qui pourraient avoir lieu.

M. Sanson me reçut en homme qui sait son monde, sans embarras comme sans affectation, et s'informa du motif de ma visite.

Ma fable était faite : je lui dis que, m'occupant d'un ouvrage sur les supplices aux différentes époques de notre législation, j'avais assez compté sur sa complaisance pour venir lui demander quelques renseignements.

Le ton aimable avec lequel il me répondit qu'il était tout à ma disposition, me mit tout de suite à mon aise; je ne m'en tins pas aux questions que devait comporter le motif que j'avais donné à ma visite; et, dans une conversation de près de deux heures, je pus remarquer la justesse d'esprit et la pureté de vues de *Monsieur de Paris*.

M. Sanson ne se dissimule pas la gêne de la position dans laquelle le sort l'a placé; il la supporte, non pas en homme qui en méprise les conséquences, mais en sage qui sent ce qu'il

vaut; qui comprend que nous pouvons toujours, avec une volonté, nous élever au-dessus de l'état que la naissance nous a fait, et que les sentiments du cœur, les conseils de la raison, nous classent dans le monde en dépit de la direction imprimée à nos mouvements.

Cette conscience, qui le relève à ses propres yeux, ne lui fait jamais oublier la distance que la société a mise entre elle et lui. Si on pouvait un instant la perdre de vue, M. Sanson prendrait soin lui-même de vous la rappeler.

Une chose me frappa : il avait souvent ouvert sa tabatière devant moi sans me la présenter. Cette dérogation aux usages reçus parmi les priseurs, à cette politesse qui n'en est plus une depuis qu'elle est devenue une habitude, m'avait surpris sans que je pusse me l'expliquer. Tout à coup, sans but aucun, machinalement, au milieu d'une conversation qui ôtait l'âme à mes mouvements, je lui offre du tabac. Il élève sa main en signe de refus avec une expression de physionomie qu'il est impossible de rendre, et qui me fit froid. Le malheureux!... un souvenir d'hier venait de lui mettre du sang aux doigts!

M. Sanson aime à causer; peut-être parce qu'il a lu beaucoup et avec fruit. Il possède en effet une bibliothèque nombreuse et choisie, qui n'est pas chez lui un objet de luxe. Ses livres sont

toute sa société : par leur secours, il peut, échappant à la gêne et à l'humiliation, s'entretenir avec les hommes qui la composent, leur demander des distractions à ses horribles devoirs, des consolations contre les mépris de son siècle, des arguments pour ceux qu'il aime, du repos pour ses jours, du sommeil pour ses nuits.

Paria de la civilisation, exclu de la société des vivants, il en retrouve une dans la compagnie morte de nos grands hommes; et ceux-là il peut les regarder sans frémir: ils ne sont pas morts de sa main!...

Parmi les ouvrages qui composent la bibliothèque de l'exécuteur, il en est deux que je ne serais pas venu chercher là : *les OEuvres de M. de Maistre*, et *Le dernier jour d'un Condamné.*

L'examen des livres de M. Sanson me fournit un sujet de causerie que je fus bien aise d'avoir trouvé. Jusqu'à ce moment la conversation avait langui : je n'avais pas osé le presser de questions, et lui-même, avec ce tact qui le caractérise, avait évité de parler de tout ce qui pouvait se rattacher à sa mission.

Dès que je l'eus mis sur le chapitre de la littérature, il s'abandonna entièrement; la contrainte qu'il s'était imposée jusque-là disparut tout à coup; il émit des principes, discuta mes opinions en homme qui s'est rendu compte; et à travers

quelques hérésies qui tiennent au manque d'instruction première, il avança des jugements dont se ferait honneur un membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

Ce petit cours littéraire fit promptement disparaître ce que, jusqu'alors, notre tête-à-tête avait eu de gênant et de guindé; on aurait dit que nous nous connaissions depuis dix ans. M. Sanson se montra à découvert; je pus l'examiner à mon aise.

Il semblerait que la nature de ses fonctions, les gens avec lesquels elles le mettent incessamment en rapport, ont dû détruire chez lui tout sentiment d'humanité; bien loin de là : ils ont développé dans son âme une sensibilité extrême.

Ce même homme qui va froidement surveiller tous les apprêts d'un supplice, monter, pièce à pièce, l'affreuse machine de destruction, graisser les cordes, consulter du doigt le tranchant de la hache, faire partir, d'une main assurée, la détente qui va rendre à la terre l'ouvrage du ciel, ce même homme ne pourra retenir ses larmes quand vous lui rappellerez le souvenir de quelque exécution. Vous l'entendrez s'élever avec une jeune énergie contre la peine de mort ; développer avec vivacité les moyens qui pourraient la remplacer le plus efficacement : vous le verrez,

un jour de Grève, pâle et défait, refusant toute nourriture, mort comme s'il avait changé de rôle, comme si *l'autre* était le bourreau!

Voilà ce qu'on ne sait pas; voilà ce que je n'aurais pas cru moi-même si je ne l'avais pas vu; et c'est ce qu'auraient dû voir ceux qui, de toute l'autorité de leur talent, ont pesé sur l'instrument de la justice, en se prosternant de respect devant la main qui le fait agir!

Il me raconta une foule de particularités sur les derniers moments de quelques condamnés célèbres; je ne les rapporterai pas ici. Parmi des détails quelquefois touchants, quelquefois burlesques, toutes ces histoires offrent quelque chose de pénible et de forcé: c'est comme le rire d'un pendu...

Ce que je dirai seulement, c'est à quelle circonstance il est dû que, maintenant, l'échafaud soit démonté et remis en place tout de suite après l'exécution.

Autrefois, il restait là pendant plusieurs heures; c'était une attention fort délicate pour les assistants: la tragédie est courte, il fallait bien les laisser jouir du spectacle des décors.

Seulement, un cadenas comprimait la détente qui laisse partir l'instrument oblique.

En 1797, après une exécution, le bourreau

et ses aides s'étaient retirés au premier étage du cabaret situé à l'angle de la place de Grève et du quai Pelletier.

Ils causaient, ils buvaient, ils riaient peut-être.

On frappe à la porte du cabinet. C'est un homme, une espèce d'ouvrier, qui vient prier M. Sanson de lui confier la clef qui retient le couperet de l'échafaud. Un garçon perruquier vient d'être arrêté au moment où il volait une montre au milieu de la foule qui s'écoulait après l'exécution : le peuple, dans sa justice expéditive, avait pris le coupable, l'avait hissé sur l'échafaud, couché sur la planche, roulé sous le couteau, et sa tête allait tomber sans la précaution qu'on prenait toujours, sans doute par instinct. L'exécuteur, qui était venu ouvrir lui-même, répondit, à cette demande atrocement singulière, que M. Sanson était sorti, que lui seul avait la clef, et qu'il reviendrait dans deux ou trois heures. Il fallut se résigner : la foule s'écoula peu à peu, mais le patient, promis à la mort, était toujours dans son affreuse position. Enfin, après un temps dont on ne peut calculer la longueur si l'on veut se mettre à la place du pauvre diable, on vint le délivrer. Rien ne peut redire son état, et ce qu'il avait dû souffrir dans cette lente agonie.

Et quand on pense que ce fait s'est passé peu

d'années après la révolution! Le sang avait coulé pendant deux ans, les supplices avaient été organisés d'une façon régulière, et le peuple n'était rassasié encore ni de sang ni de supplices!...

Moins par curiosité que pour rappeler à M. Sanson le but de ma visite, je le priai de me faire voir la chambre où il tient renfermés les instruments destinés aux différents genres de supplices usités autrefois.

La vue de ce *musée* me glaça d'horreur.

Une seule chose, dans ce sanglant conservatoire, mérite qu'on en parle : c'est le sabre avec lequel M. le marquis de Lally fut décapité. On le fit faire exprès, et il en fut fondu trois avant qu'on pût en trouver un convenable.

A cette époque, lorsqu'une exécution remarquable avait lieu, les jeunes seigneurs montaient sur la plate-forme de l'échafaud, comme ils allaient le soir, à la Comédie-Française, s'étaler sur les banquettes qui garnissaient la scène. Le jour où M. de Lally subit son jugement, la foule était plus considérable que de coutume : un des plus empressés à l'horrible fête froissa le bras de l'exécuteur au moment où l'arme homicide se balançait au-dessus de la tête du patient; la secousse fit dévier l'arme, qui, au lieu de frapper la nuque, rencontra le cervelet, et vint s'arrêter sur la mâchoire de la victime sans trancher en-

tièrement sa tête. La lame du sabre fut ébréchée par le contact d'une dent contre laquelle elle frappa, et un des aides du bourreau fut obligé, à l'aide d'un coutelas, d'achever l'exécution!...

J'ai tenu dans mes mains l'arme fatale; une dent s'adapterait fort bien au vide laissé par l'éclat qui en a jailli...

Ici une anecdote parfaitement à sa place.

Vers l'année 1750, au milieu de la nuit, trois jeunes gens, appartenant à cette haute noblesse qui avait le monopole des vitres cassées, des passants insultés, du guet battu; trois jeunes gens, de ceux qui faisaient revivre, après un trop long intervalle, les mœurs si gaies, si en dehors, si insolemment aristocratiques de la Régence; trois jeunes gens descendaient le faubourg Saint-Martin, après un délicieux souper dans une petite maison. Car on soupait alors; une civilisation rétroactive n'avait pas encore gâté ce bon naturel du vieux temps, où l'on mettait le couvert à l'heure où l'on se couche pour ne l'ôter qu'à l'heure où l'on se lève.

Ils avaient soupé, les trois jeunes gens. Et avec gaieté, je vous le jure: un souper qui vous serait conté d'une manière délicieuse par un de nos amis; à vous enivrer comme avec du champagne.

Moi, qui ne sais pas conter, je dirai tout sim-

plement qu'après souper, entre deux et trois heures de la nuit, ces messieurs descendaient le faubourg Saint-Martin, riant, délirant, et surtout causant de cette causerie si amusante quand on ne sait pas ce qu'on va dire et quand on ne sait plus ce qu'on a dit.

Ils voulaient ne pas rentrer chez eux avant le jour, et aucune maison n'était ouverte.

Arrivés devant la rue Saint-Nicolas, ils entendent un son d'instruments, une musique joyeuse, spéciale, qui dit que l'on danse d'une danse folle, instinctive, affreusement bourgeoise.

Quelle trouvaille! ils vont pouvoir finir la nuit.

L'un d'eux frappe; un homme vient ouvrir: poli, simple, bien vêtu.

Le jeune seigneur qui avait frappé s'empresse d'expliquer le motif de cette brusque visite. « Nous sommes montés à la joie, dit-il; la nuit a commencé pour nous, délicieuse et folle; nous allions sans savoir où quand votre joyeuse fête nous a brusquement arrêtés. Nous serons bien venus partout où l'on rira; permettez que nous nous joignions à vos convives.

— « Je ne le puis, messieurs, répond avec une froide politesse le maître du lieu; ceci est une fête de famille, aucun étranger n'y peut être admis.

— « Vous avez tort, jamais, peut-être, meilleure société n'aura fait honneur à votre salon.

— « Je vous répète, messieurs, que je ne puis vous recevoir.

— « Bah! vraiment!... Vous ne savez pas qui vous refusez.

— « C'est bien à regret, je vous l'assure.

— « Faites attention, bon homme.... Nous appartenons à la cour, nous venons de souper à notre petite maison, et c'est un grand honneur que nous vous faisons de vouloir bien achever la nuit chez vous.

« — Encore une fois, messieurs, je suis forcé de vous refuser... et si vous saviez qui je suis, vous n'insisteriez pas : vous mettriez autant d'empressement à vous retirer que vous apportez d'insistance à vous faire admettre.

— « Charmant, d'honneur! dit le plus empressé, le plus fou. Vous pensez donc qu'il soit si facile de nous intimider?

— « Messieurs, messieurs, n'insistez pas, de grâce.

— « Et qui donc êtes-vous, bon Dieu?

— « Je suis le bourreau de Paris.....

— « Délicieux! ah! ah! ah! Comment c'est vous qui coupez des têtes, qui écartelez des membres, qui faites crier des os entre deux

7.

chevalets, qui torturez si agréablement de pauvres diables....

— « Là! là! monsieur, ce sont bien, en effet, les devoirs de ma charge;... mais je laisse tous ces détails à mes valets... Seulement, lorsqu'un homme de qualité, un seigneur comme vous, messieurs, a eu le malheur d'encourir la sévérité de la justice, je ne laisse pas à d'autres le soin de l'en punir, et je me fais un honneur de l'exécuter de ma main. »

L'interlocuteur du bourreau était M. le marquis de Lally.

Vingt ans après, M. le marquis de Lally mourait de la main de ce même homme dont les fonctions lui inspiraient alors tant de folles railleries.

Quand je sortis de chez le bourreau, ma poitrine était affreusement oppressée.

Petit à petit l'air vint dilater mes poumons.

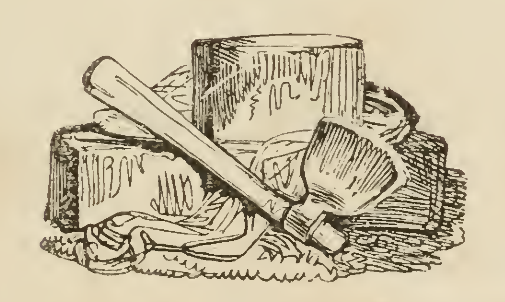
Il ne me resta plus, de toutes les impressions qui, en si peu de temps, s'étaient succédé dans mon âme, qu'un profond mépris pour notre civilisation, et de toutes mes pensées qu'un seul vœu : la révision de notre Code pénal.

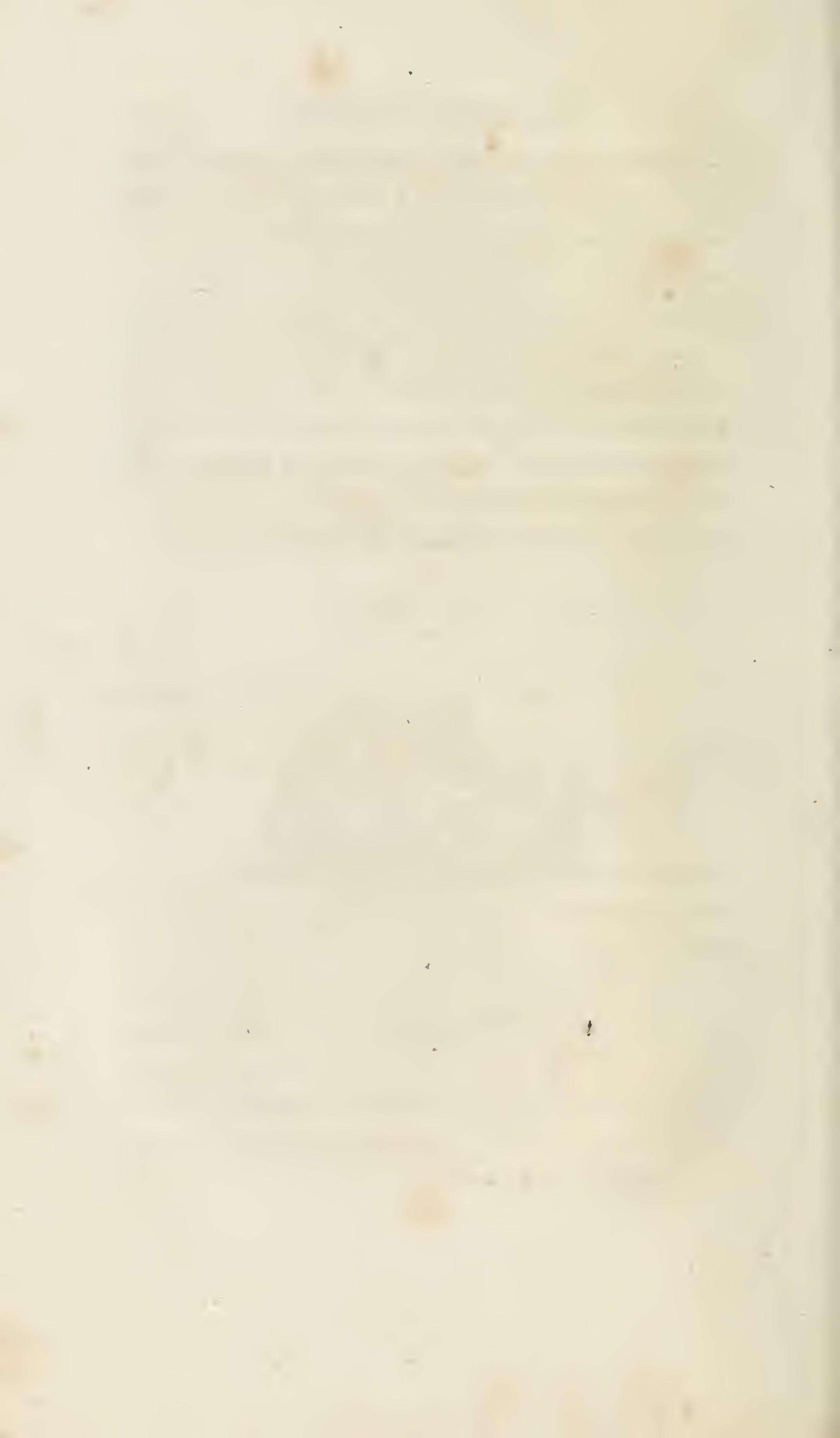
Une dernière observation qui achèvera de peindre cet homme.

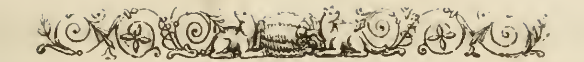
Quand je le quittai, après une longue visite qui avait fait disparaître à mes yeux celui chez lequel je me trouvais, et poussé par cet élan naturel qui nous porte au-devant des gens qui nous plaisent, je lui tendis la main; il recula d'un pas et me regarda d'un air étonné et presque confus.

La tabatière me revint à l'esprit, et je compris toute sa pensée : la main qui subit chaque jour le contact du crime n'osait pas presser celle d'un honnète homme.

James ROUSSEAU.







LES AMITIÉS LITTÉRAIRES

EN 1831.



J'étais seul, assis à ma table ; je taillais mes plumes, ce qui veut dire que je n'avais guère d'envie d'écrire, quoique le loisir ne me manquât pas !..... Mais bientôt les souvenirs ranimèrent ma pensée : je me reportai vers les lieux que j'ai parcourus il y a peu de temps, et les noms fameux, et les sites extraordinaires de l'Andalousie, de l'Afrique, me rendirent toutes les inspirations de la poésie !

La tragédie dont j'ai tracé le plan, et que j'ai commencée pendant ce voyage, m'apparut dans toute sa simplicité!... Ce drame sans amour, animé seulement par la double peinture de la chevalerie mauresque et chrétienne, et par les combats de la tendresse maternelle, me semblait susceptible des beautés les plus neuves et les plus sublimes. Une foule d'idées accessoires se présentaient à mon imagination pour fortifier les couleurs du sujet et pour faire ressortir les scènes les plus pathétiques. Je me sentais transformé en un esprit créateur; une force supérieure s'emparait de mon âme; une fontaine de vie coulait dans mon cœur : tous mes desirs étaient nouveaux, toutes mes impressions inconnues!.. Sentir vivement, c'est toujours faire une découverte!... Quelles larmes délicieuses m'arrachait l'amour du devoir et de la patrie!!!.. Comme je souffrais, avec mon héros, des peines de l'ambition, même lorsqu'elle est noble et légitime!!.. Et l'amour maternel!... que de secrets il me révélait!... J'écrivais des vers, je dessinais des scènes avec la rapidité de la pensée; dans mon ivresse poétique il me semblait impossible de ne pas faire partager au monde entier mes émotions, mon enthousiasme; je me sentais le maître des cœurs : j'étais heureux!!...

Quelle fut ma joie en me voyant interrompu

par deux amis, à qui j'allais pouvoir communiquer une partie de mon bonheur, que j'allais entraîner dans mes songes, enchanter de mes illusions!... J'essayerais mes conceptions sur leur esprit!... ils me confirmeraient dans mes espérances, ils m'encourageraient dans mes efforts!... Oserai-je l'avouer, plus tard ils me causèrent en s'en allant un second plaisir, presque aussi vif que le premier!

Pour expliquer cette contradiction, il est nécessaire de raconter notre conversation. Mais avant de commencer ce récit, je veux tracer le portrait des deux personnes qui vont y jouer les principaux rôles, et dont j'avais un peu oublié le caractère, au moment où je me réjouis de leur arrivée!.....

Le plus âgé, que j'appellerai *l'impartial*, est un homme qui n'est ni jeune ni vieux, ni beau ni laid, ni riche ni pauvre, ni bon ni mauvais, et cependant il n'était rien moins que tiède ou médiocre par nature. C'est un de ces caractères défaits par la société, rendus inactifs, tout en nuances, et comme il s'en trouve tant aujourd'hui! Les contrastes, dans ces esprits-là, s'expliquent par la paresse, et se fondent dans une teinte générale de douceur, qui atteste, dit-on, les progrès du genre humain : on appelle cette mansuétude de la tolérance, pour lui donner le

relief de la vertu! Je voudrais la nommer découragement! Mon impartial joint à cette indulgence presque physique, un sens très-délié qu'il applique à découvrir la force des arguments les plus divers! Il fait consister le bon goût à n'être de son opinion que tout juste autant qu'il faut pour bien prouver qu'il comprend, je dirais même qu'il justifie l'avis contraire.

En politique, il est carliste, mais il se tue à répéter qu'il *ne remuerait pas le bout du doigt* pour ramener la dynastie déchue.

En littérature, il est classique; mais il ne parle que d'innovations littéraires; le mot création revient à chaque instant dans sa conversation. Pourtant, Dieu lui a donné le goût antique jusqu'à l'exclusion.

Sans être hypocrite, il s'est refait lui-même; ses faussetés ne sont pas des trahisons, ce ne sont que des prétentions!!! Mon ami est un homme d'esprit timide; et en fait d'idées, la timidité équivaut quelquefois à l'absence.

Dans les arts, la tactique de ce faux impartial consiste à affecter une extrême indulgence pour les essais de la nouvelle école. Sa grande prétention est d'être de son temps, de comprendre son temps; cependant il n'a pas ce qu'il faut pour jouir du mérite particulier des écrivains modernes! On croit voir une beauté surannée

qui se pare des habits de sa fille et se traîne au bal, où pourtant elle ne dansera pas!

Singulier résultat des influences d'une société arrangée comme la nôtre!!!! Un homme de ce *non-caractère* à Paris, aujourd'hui, peut avoir reçu de la nature beaucoup d'âme, d'esprit, et il n'en est pas moins dans la dépendance de gens en tous points fort inférieurs à lui.

Rien ne m'a paru caractériser notre époque comme le fanatisme avec lequel cet *impartial* ami défend un parti qui n'est pas le sien! Le naturel seul plaide sa cause avec modération: on exagère toujours les sentiments qu'on adopte, parce qu'on n'en a pas la mesure, et qu'on se jette dans la passion pour voiler l'affectation.

Je n'oublierai jamais l'embarras de mon ami dans les discussions provoquées par la sotte querelle des classiques et des romantiques. Heureusement pour notre réputation en Europe, cette oiseuse dispute a duré peu, même à Paris, où il est si rare de voir une cause de dissension quelconque cesser entièrement! Enfin, pour terminer le portrait de ce personnage, je dirai qu'il est né bon critique, et que s'il ne vivait dans un temps où l'on est convenu de n'attacher de prix qu'aux effets dramatiques, il serait singulièrement sensible à toutes les manières d'analyser les affections de l'âme, à toutes les déli-

catesses, à toutes les nuances du langage; mais comme la peinture du cœur et le charme de l'expression sont le mérite distinctif de l'élégant Racine, il ne se permet jamais de prononcer le mot suranné de style, même lorsqu'il juge un poète, ni de reprocher aux auteurs modernes leur affectation de simplicité, aux acteurs leur trivialité qu'ils nous donnent pour un retour vers l'imitation du vrai!.. Aussi, mon pauvre homme de goût en est-il réduit, malgré tout son esprit, à dire, en écoutant tel drame que je ne nommerai pas, et tel acteur que tout le monde nommera: « Je n'aime pas le théâtre moderne, mais *je ne remuerais pas le bout du doigt* pour ramener Corneille, Racine et Voltaire joués par Lekain et Mlle Dumesnil. »

Si l'hypocrisie par intérêt est bien odieuse, il faut avouer que l'hypocrisie par amour-propre est bien ridicule! Celle-ci n'a pas encore trouvé son Molière!

La personne qui se rencontra chez moi avec le faux impartial, était un novateur honteux, caractère du même genre que l'autre, mais qui agit en sens contraire! C'est un de ces jeunes écrivains plus politiques que littéraires, et qui voudraient diriger l'empire de l'imagination avec la même ardeur qu'on met à conduire ou à troubler les états. Mais ce petit tyran libéral a déjà

une assez forte dose d'expérience précoce, pour savoir que le calme est nécessaire lorsqu'on veut atteindre au but des passions, et il renie ses amis, ses opinions, afin de les mieux servir!

Cette espèce d'ambitieux affecte surtout l'insouciance; de tels hommes se taisent par vanité comme on parle. Depuis que la parole est usée, l'effet ne se produit que par le silence; pas sur moi cependant, car je préfère toujours l'abandon à ce calcul; et la profondeur des gens qui ne disent rien, m'échappe ou m'éloigne!... J'aime mieux une chaise qu'un pareil ami.

Celui-ci, connaissant mon aversion pour le silence devant témoins, parle quand il vient chez moi; mais dans le monde, rien ne peut l'engager à renoncer à la réputation de penseur, qu'il perdrait sans doute, si jamais il devenait assez bon homme pour dire ce qu'il pense!

Le monde se croit, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien, obligé de se déclarer le grand rémunérateur de toutes les sottises qu'on fait pour lui! Il ressemble à ces personnes qui prennent les minauderies d'une coquette pour une marque de préférence; il est flatté de tout, excepté de ce qui lui paraît vrai; car il sait bien que la vérité ne vient pas de lui!

Aujourd'hui, un novateur prudent craint surtout d'être classé. Le mien a remarqué que l'es-

prit, pour s'arranger à la dernière mode, doit se déclarer libre, libre au point de ne pas même s'unir aux amis de la liberté! Un homme indépendant, comme il fallait l'être cet hiver, trouve en soi-même ses prôneurs, ses disciples, ses maîtres, son école, et je crois jusqu'à son public! Mon jeune sage est donc un des types les plus agréables de ces esprits habillés de neuf à chaque saison, et qui adoptent tous les trois mois une doctrine assez féconde pour fournir à la conversation, même à celle de la presse, jusqu'au jour où quelqu'un de ces grands événements, qui se font rarement attendre chez nous, leur permettra de changer de thème sans qu'on s'en aperçoive.

Mais il est temps de retourner à ma place, et de me mettre en scène avec mes deux interlocuteurs!

DIALOGUE

ENTRE L'IMPARTIAL, LE NOVATEUR, ET LE POÈTE.

Le Poète. Jamais vous n'êtes arrivés plus à propos!

Le Novateur (s'asseyant près de l'impartial.) Nous venons vous apporter une bonne nouvelle : enfin, vous pouvez faire paraître votre petit poème de *Saint François de Paule et Louis XI*.

Le Poète. Je fais autre chose... Vous me trouvez occupé de...

L'Impartial. Casimir Delavigne va faire donner à la Comédie-Française la tragédie de *Louis XI*.

Le Poète. Ah!... J'en suis bien aise! Mais, qu'est-ce que cela fait à ma légende en vers?

L'Impartial. Comme il est simple!... Vous devinez notre pensée.

Le Poète. Non, réellement, je ne devine pas!

L'Impartial. Vous ne devinez pas ce que peut faire à votre poème la représentation de cette tragédie?... Vraiment?

Le Poète. Vraiment!

Le Novateur. Elle le fera lire, mon ami!

Le Poète. Merci de la leçon! Si les amis d'aujourd'hui ménagent peu notre amour-propre, il est juste de dire qu'ils soignent extrêmement notre modestie!

L'Impartial. Il est bien question de modestie!!!

Le Novateur. C'est vrai, pensons à votre réputation, et laissons là votre mérite!!! On ne lit rien chez nous qu'à propos d'autre chose; nul ouvrage n'est apprécié d'après ce qu'il vaut, mais d'après ses rapports avec ce que nous aimons ou haïssons; le public a perdu les sentiments simples, l'intérêt direct ne lui suffit plus,

et la littérature moderne ne vit que d'allusions, ne marche que par ricochets!...

Le Poète. Combien vous me découragez! Si je vous croyais, je ne ferais plus un vers!...

L'Impartial. A quoi sert de médire de l'esprit d'un siècle? Une nation, une génération ont toujours de bonnes raisons pour être comme elles sont!...

Le Novateur. Vous, l'Impartial, vous vous faites le défenseur de la mode; mais moi qui hais l'arbitraire...

L'Impartial. Je conçois très-bien qu'on méprise la mode lorsqu'on veut rester ignoré; mais quêter les suffrages du public sans respecter son goût, c'est une inconséquence.

Le Poète. Pourriez-vous m'expliquer ce que vous entendez aujourd'hui par le goût du public?

L'Impartial. Cela se sent mieux qu'on ne l'explique; d'ailleurs, les explications ne servent à rien. Les livres qui ont du succès sont les meilleurs indicateurs du goût d'une nation.

Le Poète. Il y a tant de petits publics en France, que tout livre a son succès.

L'Impartial. Oui, mais le vrai succès n'est que pour les livres qui se vendent. Un bon ouvrage ignoré n'en vaut pas un mauvais en vogue. Eussiez-vous la facilité de Voltaire, eussiez-vous

du génie, il faudrait encore la vogue pour les faire valoir! Ne connaîtrez-vous jamais l'esprit du monde où vous vivez? Les livres ne font plus la réputation de leurs auteurs, ce sont les-auteurs qui font celle de leurs livres! aussi faut-il que tout libraire soit homme de lettres, et tout littérateur libraire!... Telle est la loi du jour!... On doit s'y soumettre, ou bien on est perdu!

Le Poète. J'aime à vous voir justifier la despotique anarchie de notre siècle, vous qui êtes né cinquante ans après le vôtre!... Qu'en dit le Novateur? Il est de son temps, lui!

Le Novateur. Mon temps?... Ne m'en parlez pas! Ce siècle est vain, froid et paresseux, il ne lit que sur parole, n'admire que des noms!.... Depuis que la liberté gouverne, c'est la routine qui pense!

L'Impartial. Je n'aime pas cette génération-ci; mais je la comprends, et je sais comment elle veut être menée.

Le Novateur. Je vous en félicite; vous êtes plus avancé que moi? Mais, messieurs, revenons au fait: c'est le moment de publier *Saint François de Paule!*...

Le Poète. Non, car je fais une tragédie.

Le Novateur. Tant pis!... Sur quel sujet?...

Le Poète. Sur un sujet espagnol, chevaleresque, sans amour!...

L'Impartial. Sans amour!... C'est bien froid!

Le Poète. Pas du tout. L'amour est usé... C'est l'amour maternel que je veux peindre.

L'Impartial. Rien n'est usé pour le talent.

Le Novateur. L'amour maternel a été peint aussi bien que l'autre, et il est moins fécond. Laissez là votre tragédie, croyez-moi, et pensez à votre poème.

Le Poète. La vie d'un saint!... Quelle idée!...

L'Impartial. Gardez-vous de le donner sous cet humble titre... On l'appellera fragment du dixième chant d'un poème sur la vie des saints!

Le Poète. C'est une charlatanerie.

L'Impartial. Tant mieux!...

Le Poète. Un mensonge.

L'Impartial. Encore mieux!

Le Poète. On se moquera de moi plus tard!...

L'Impartial. On aura bien autre chose à faire!... Publiez des riens, en annonçant un grand ouvrage, pourvu qu'il ne paraisse jamais, vous irez de pair avec les premiers hommes du siècle. De nos jours, les réputations littéraires se font surtout avec les livres qu'on promet.

Le Novateur. L'Impartial a raison, depuis que les auteurs n'ont plus d'imagination, ils exploitent celle des lecteurs!

Le Poète. Quoi! mon cher Novateur, vous vous moquez du système des réticences en littéra-

ture ! vous qui n'en avez pas d'autre en conversation ?...

Le Novateur. Parlons de vous et de votre ouvrage !

Le Poète. Je vois bien que je n'aurai jamais le moindre succès !

L'Impartial. Parce que vous n'en voulez pas avoir !... Vous travaillez consciencieusement, vous publiez simplement ; c'est ne pas connaître le terrain où vous voulez semer !

Le Poète. Je vous arrête à ce mot... L'ouvrage que vous me conseillez de faire paraître est trop religieux pour le temps et le pays !...

Le Novateur. Raison de plus pour réussir ! La religion a perdu son pouvoir en France, donc elle est à la mode.

L'Impartial. Peut-être dit-il vrai ! dans un temps aussi extraordinaire que le nôtre, le paradoxe frappe plus juste que le lieu commun !...

Le Poète. Mais, mon cher ami, même en adoptant votre idée sur la force de l'esprit de contradiction en France, elle ne me paraîtrait point applicable ! Je ne crois pas la religion aussi ruinée que vous le prétendez, et, pour parler dans votre sens, je pense qu'un auteur qui n'a pas sa réputation faite, risquerait d'autant plus s'il annonçait l'intention de défendre la cause du ciel, que

le pouvoir est plus près de rendre au culte ses honneurs... Que m'importe, à moi auteur, d'avoir en ma faveur la majorité muette, si je me mets à dos la minorité bavarde?

Le Novateur. Ou la religion est forte, ou elle ne l'est pas! Si elle est faible, vous aurez l'opposition : c'est un succès! Si elle est forte, vous aurez la France, c'est un dédommagement.

Le Poète. Vous connaissez madame***, c'est une personne qui ne perd point ses pas, et qui possède une girouette si fine, qu'elle sait non-seulement d'où vient le vent, mais d'où il va venir!...

Le Novateur. Eh bien?...

Le Poète. Voyez comme elle jeûne!...

Le Novateur. Quel pays!

Le Poète. Le pouvoir est toujours entouré de ses dévots : il faut suivre les masques pour savoir où est la force; chaque révolution accomplie opère un déplacement d'hypocrisie, qui est, pour ainsi dire, le complément de celui des fortunes et des places! et ce qui me prouve que la nôtre est loin d'être terminée, c'est que je vois encore des tartufes de religion!

L'Impartial. On pourrait vous opposer les faux philanthropes; la tourbe ambitieuse flatte aujourd'hui le peuple, comme elle flattait les grands,

et la France, dégoûtée de toutes les menteries, fera justice de la tendresse jacobine, comme elle l'a fait de l'ambition jésuitique.

Le Novateur. Vous croyez?... Mais revenons à son ouvrage!

Le Poète. A ma tragédie?... C'est un sujet...

Le Novateur. Non, à votre poème!

Le Poète. Mon poème est fort peu de chose!

L'Impartial. Encore de la modestie d'auteur; quelle vieillerie!

Le Poète. Vous ne me permettez pas de paraître modeste. Quelle mine voulez-vous donc que fasse un pauvre auteur, si on traite sa modestie comme son amour-propre?...

Le Novateur. Quelle mine?... Aucune! pourquoi parler de ses ouvrages?

Le Poète. Mais entre nous!...

Le Novateur. N'avons-nous pas déjà dit que le mérite de ce qu'on publie est la chose du monde la plus indifférente? Il faut frapper les esprits, et non leur plaire ou les instruire. Parlez avant tout d'accomplir une révolution littéraire; cela suffira pour votre début!!

Le Poète. Une révolution?... Elle est faite.

Le Novateur. Oui, dans le drame... surtout dans celui qui ne peut pas se jouer.

Le Poète. Elle est faite aussi dans la tragédie...

Le Novateur. Qui rit!

Le Poète. Dans la comédie!...

Le Novateur. Qui pleure! Je sais tout cela. Elle est faite dans les romans qui sont de l'histoire; dans l'histoire qui ne parle qu'à l'imagination; dans les vers qui sont de la prose; dans la prose qui est poétique.

Le Poète. Cette révolution-là n'est-ce pas la confusion?...

Le Novateur. Elle est faite dans l'ode et l'élégie, qui nous semblent nouvellement découvertes, tant elles sont perfectionnées!

Le Poète, impatienté. Que me reste-t-il donc à dire?

Le Novateur. Ne le voyez-vous pas?... Vous avez un rôle superbe à jouer!... Il vous reste l'honneur de renouveler le poème épique. Annoncez donc votre poème épique.

Le Poète. Mon poème épique?

Le Novateur. Que risquez-vous?... Vous êtes bien sûr... qu'il ne sera jamais lu.

Le Poète. Ni même écrit!

Le Novateur. Qu'importe?

Le Poète. Je perdrai ma tragédie si je ne m'en occupe pas tout de suite; j'étais en verve! D'ailleurs, vous avez beau dire, je crains la publication de ce petit poème, c'est tenter de faire du bruit sans y réussir!...

Le Novateur. La préface en fera! Vous direz

que Dieu vous appelle à donner une épopée à la France, et l'on vous saura gré de l'entreprise!

Le Poète. Mais je n'ai pas seulement arrêté le plan de ce poème qui doit assurer ma réputation!

Le Novateur. Le plan!... En voulez-vous un?... C'est si vite fait un plan!

Le Poète. Oui, depuis les romans à la vapeur, le patron est tout taillé!... Mais un poème est un peu différent!...

L'Impartial. Pas pour le plan; demandez à Walter-Scott?

Le Novateur, se grattant le front. Tenez! Voici votre poème!... D'abord... il faut innover. (Se tournant vers l'Impartial.) Comment débute le Dante?

L'Impartial. Par une vision!

Le Novateur. C'est cela!... une vision!... Encadrez donc votre vie des saints dans une vision!... Cela fera pendant à la Divine Comédie!... Pensez-y au moins.

Le Poète. Pensez-y vous-même!

Le Novateur, inspiré. Figurez-vous un homme qui se perd à la moitié de sa vie dans une forêt obscure : ses pas sont difficiles; ses regards inquiets ne peuvent découvrir aucune issue, et, tout en cherchant son chemin au loin, il ne voit pas le précipice ouvert sous ses pieds!... Il

tombe... il tombe long-temps sans savoir où il arrivera. C'est un voyage à la manière des héros de Byron ! Quand il touche le fond, il se sent mourir!...

L'Impartial. Déjà !

Le Poète. Moi, j'aimerais mieux faire ma tragédie !

Le Novateur. Il ignore le temps qu'il a passé dans l'oubli de lui-même ; en rouvrant les yeux, il se voit pris dans une fente de rochers qui forme caverne, et dont l'issue lointaine se révèle par une faible lueur! Après bien des peines et des dangers, il parvient, en suivant une route bordée de ronces et ornée de bêtes féroces, à la porte d'une ville magnifique : c'est la Jérusalem céleste. N'êtes-vous pas content de cette esquisse?

Le Poète. Que ferai-je dans la Jérusalem céleste?

Le Novateur. Quelle demande? Vous n'avez donc pas d'imagination ?

Le Poète, à part. Les amis tiennent à leurs conseils bien plus que nous ne tenons à nos ouvrages!... Où l'amour-propre va-t-il se nicher?

Le Novateur. Ce que vous ferez dans la Jérusalem céleste? C'est un poète qui se permet une pareille question?... un poète!... Mais, mon cher ami, vous y verrez les saints et les

saintes dont il vous plaira de nous raconter la vie! Ces grandes âmes règnent là-haut comme elles souffraient dans ce monde-ci... Par des récits divers, vous varierez les couleurs sans rompre l'unité de votre plan ! Vous reviendrez sur la terre, ou vous vous enfoncerez dans les profondeurs du ciel ! Vous ferez de l'amour, de la piété, du mysticisme, de la philosophie, du sublime si vous pouvez, du gracieux si vous l'osez, de la poésie si vous voulez, du moins je l'espère, et vous reviendrez au point d'où vous êtes parti, sous l'escorte de votre saint favori, ainsi que le Dante est guidé par Virgile : c'est un plan merveilleux ; il faut que vous le suiviez au moins, ou nous nous brouillons avec vous, n'est-ce pas, l'Impartial?

Le Poète. Quelle tyrannie!... J'aime mieux ne rien faire du tout !

L'Impartial. Que ce dessein d'ouvrage lui agrée ou non, il est essentiel de l'annoncer; il faut le publier avant sa petite pièce de vers. La promesse vague me paraît un moyen qui vieillit. L'avenir est usé : il faut du positif, même pour éveiller l'espérance!

Le Novateur. Vous avez raison ; imprimer son plan, ce sera neuf! Car ce sera braver le plagiat dont nos auteurs se défient tellement que la taciturnité est devenue la première condition

des amitiés littéraires. Entre poètes, le cœur seul s'épanche et le génie s'économise! Que je hais ces accapareurs de talent, ces avares d'esprit,... ces...

Le Poète, éclatant de rire. Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

Le Novateur. Qu'avez-vous donc?

Le Poète. Vous allez vous fâcher; mais je ne puis m'empêcher de remarquer que nous avons l'air de parodier la jolie scène de la *Reine d'Espagne*, où le médecin conseille au roi le jeûne et la prière, tandis que le confesseur lui ordonne la bonne chère et la société de sa femme.

L'Impartial. Je ne vous comprends pas!

Le Poète. Lisez la pièce! Elle en vaut la peine! N'a-t-elle pas eu les honneurs d'un chute éclatante, dans un temps où le drame ne fait que se traîner?

Le Novateur. Elle était peut-être trop amusante pour nous!...

L'Impartial. Quel rapport peut-elle avoir avec ce que nous disons?

Le Poète. Le voici : vous, mon ami, tout impartial que vous voulez paraître, vous êtes essentiellement classique. (L'Impartial recule d'horreur.) Et vous, mon cher Novateur, malgré vos réticences, votre éclectisme et vos efforts pour atteindre à l'indépendance, vous êtes romantique.

LE NOVATEUR. Point de classifications! Elles sont devenues insuffisantes, et par conséquent, injustes.

LE POÈTE. Il faut bien classer pour définir : d'ailleurs le monde ne marche que sous des bannières.

LE NOVATEUR. Je n'en veux pas, elles sont toutes menteuses!

LE POÈTE. Menteuses ou non, il en faut!

LE NOVATEUR. Pourquoi?... Je ne reconnais que la mienne.

LE POÈTE. Si chacun dit comme vous, voilà le monde partagé en autant de partis qu'il y a d'individus : dès-lors plus de société!...

L'IMPARTIAL. Vous êtes fort amusants tous les deux, mais vos digressions nous empêchent de savoir quel rapport il prétend établir entre notre conversation et la scène du médecin et du confesseur de Charles II.

LE POÈTE. Le voici : vous, classique, vous défendez le goût de notre siècle; et vous, romantique, (le Novateur hausse les épaules) vous faites la critique la plus amère de la nouvelle école. Vous m'avouerez que c'est aussi plaisant qu'un confesseur qui prêcherait la vie du monde!

LE NOVATEUR. Plaisant! je ne sais! Rien ne l'est aujourd'hui! Le monde a peur du rire comme un mourant de la dernière convulsion!...

Cela prouve seulement qu'après s'être moqué de tout, l'habitude et le besoin du sarcasme font qu'on n'a plus d'autre ressource que de se moquer de soi-même !

L'Impartial. Triste gaîté !... Mais il se fait tard !... Adieu !

Le Poète. Vous partez ?

Le Novateur. Il faut bien nous retirer ; vous nous maltraitez !!

Le Poète. A Dieu ne plaise ; mais il suffit d'appeler les gens par leur nom pour les faire fuir. Je voulais vous lire une scène de ma tragédie.

Le Novateur. Songez à mon conseil ! Publiez votre poème, mais précédé de mon plan !

Le Poète. Je ferai mieux, je raconterai notre conversation en guise de préface.

Le Novateur. Il vaudrait mieux inventer.

Le Poète. Je ne puis !... Les esprits créateurs ont si souvent trompé mon attente que je ne relis que les imitateurs, et cela m'a rouillé l'imagination. En fait d'ouvrages de l'art, je n'aime que ceux où il y a de l'art.

L'Impartial. C'est vrai ! Vous avez le goût vieux !...

Le Poète. J'aime vos épigrammes involontaires contre la mode ; la mode est l'idole dont le culte a gâté le goût français ; elle dégrade jus-

qu'au génie en le rendant dépendant de circonstances, qu'il devrait dominer! L'art est de tous les temps, c'est une religion; les esprits initiés à ses dogmes doivent les respecter avant tout, sous peine de sacrilége. Le poète qui méprise son pays et désespère de son siècle au point de viser à la vogue, à la fortune, abuse des dons du ciel; les grands talents n'appartiennent pas aux hommes qui les exercent, ce sont des charges qui font partie du patrimoine du genre humain, et l'artiste qui, loin de travailler dans le pur intérêt de l'art, fonde sa réputation sur des concessions [1], est un dépositaire infidèle, un empoisonneur, un faux frère, qu'il faudrait étouffer au lieu de l'applaudir; car la prostitution de la pensée me paraît la pire de toutes! La probité dans l'exercice des facultés de l'esprit est la condition exigée par la postérité pour distinguer un écrivain d'un manœuvre.

Le Novateur. Vous vous mettez en frais d'éloquence, il eût été plus court de nous dire que l'art perfectionne plus qu'il n'invente et que...

Le Poète. Aussi n'inventerai-je rien pour ma préface; je vous ferai parler tous les deux.

[1] Chez nous aujourd'hui la politique préoccupe tellement les meilleurs esprits qu'il n'est peut-être pas inutile de demander au lecteur la permission de faire parler un poète autrement qu'un homme d'état!...

L'Impartial. Nous mettre en scène ! Fi donc!

Le Poète. Dans ce siècle de publicité, l'indiscrétion est permise et même commandée. Un secret serait un privilége : plus de priviléges! C'est le mot d'ordre... je veux dire de désordre!... (Ils rient.) Adieu donc!... Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas? (Ils sortent.) Enfin me voilà seul!!! Combien ils m'ont fatigué!... Mais revenons à mon idée! (Il veut écrire.) Laissons là leur poème et reprenons la scène de ma tragédie où je l'ai laissée... Je n'ai pas seulement pu leur en dire le sujet... Où en étais-je? Je ne sais; je ne vois plus que Paris!... Toujours Paris!... Je n'entends que la conversation française; je ne pense qu'à l'esprit du temps!... L'esprit du temps! ils n'ont que cela à la bouche!... A quoi me sert à moi l'esprit de mon siècle pour peindre celui d'un autre?... Ils m'ont fait mal!... Voilà donc le fruit des avis de deux personnes des plus spirituelles que je connaisse!... J'ai perdu mes idées sans pouvoir adopter les leurs! On veut faire de nous des journalistes. Quelle est la poésie capable de résister à cette fureur d'à-propos qui possède les écrivains du jour?... Que me font des circonstances indépendantes du mérite de mes vers? Je ne veux pas m'en servir : un tel oubli de toute fierté, ce serait la prostitution du talent!... Fuyons Paris!... Il

faut quitter la société, si l'on veut retrouver la force de travailler pour elle! On la connaît toujours assez quand on n'est pas entrepreneur de scandale!! Un sujet, c'est un monde, et, pour y bien entrer, on doit fuir celui dont on est entouré!

Telles sont les amères réflexions auxquelles je me livrais en essayant vainement de continuer une scène commencée avec une facilité, avec un enthousiasme que je ne retrouverai plus.

Il y a trois jours que cette conversation m'a troublé dans mes espérances, et depuis trois jours, je ne puis penser à autre chose. Les amis sont devenus si sincères qu'ils rendent toute illusion impossible; comment conserver la faculté de l'inspiration sans illusion?

La morale que j'ai tirée de mon mécompte, c'est qu'il ne faut demander des conseils qu'aux esprits capables de nous fournir des modèles! Les hommes qui travaillent eux-mêmes sont les seuls bons critiques. Celui qui n'emploie son intelligence qu'à juger les productions des autres, sera sévère sans résultat : son souffle est malfaisant; la paresse est toujours envieuse, et l'envie est le seul hommage décourageant pour l'artiste!... La jalousie excite l'émulation, on peut espérer de la désarmer; mais l'envie, toute

sèche, nous paralyse parce qu'on sait qu'elle est implacable comme la bassesse!... Il est une hauteur où les rivaux abandonnent le génie; mais il n'y a pas de mérite trop élevé pour les envieux désintéressés! Ces hommes haïssent le succès pour eux-mêmes, et quand on veut écrire, il faut les fuir comme le désespoir!...

Adieu donc, mes deux amis!...[1]

A. DE CUSTINE.

[1] L'auteur de ce dialogue se croit en droit d'avertir qu'il n'a prétendu peindre la littérature parisienne qu'en 1831. Elle est déjà remplacée avantageusement par celle de 1832.





LES CONVOIS.



Le Voltaire de l'antiquité, le plus spirituel et le plus original peut-être des écrivains grecs, l'ennemi déclaré des superstitions avec lesquelles les charlatans de toute espèce, sacrés ou autres, emmaillottent la raison humaine, se moque assez malignement des croyances et des usages qui présidaient aux funérailles chez les différents peuples. Il s'attaque surtout à ces exagérations de la douleur, qui font que les vivants ont un

air *plus triste et plus misérable que le mort.* Plusieurs des assistants, dit-il, se roulent à terre, se frappent la tête contre les murs, s'arrachent les cheveux, s'ensanglantent les joues, tandis que le mort parfumé, couvert de vêtements magnifiques, la tête environnée de fleurs, repose en pompe sur un lit de parade. Lucien nous répète ensuite les lamentations d'un père au convoi de son fils, lamentations qui ne feraient pas tant de bruit, n'était la présence du public; *car personne ne crie pour soi.* Mais voici bien une autre affaire : grâces au privilége de la fiction, le mort ressuscite, et réprime, avec la pressante logique du bon sens, les vaines déclamations du vieillard, qui aurait grand besoin de quelques grains d'ellébore. Sauf son esprit que je n'ai pas, je pourrais imiter les exemples de Lucien; je pourrais, comme lui, lancer les traits de la satire contre le faste des douleurs de notre âge au moment de la perte d'un époux, d'un ami, d'un frère; il me serait surtout facile d'égayer mes lecteurs aux dépens de cette manie d'épitaphes qui surchargent les tombeaux d'éloges hyperboliques. En effet, au dire du vulgaire des flatteurs de la tombe, le défunt aurait possédé toutes les qualités, toutes les vertus; de lui dépendait le bonheur d'une famille entière, qui ne cessera jamais de le pleurer. Mais souvent cette famille

regrette fort peu ce mort tant vanté; souvent même elle ne lui a donné que quelques larmes de commande ou de bienséance, que le grand air avait séchées avant la sortie du cimetière. Mais déjà je préfère aux jouissances un peu cruelles de la médisance satirique, le plaisir de rapporter un heureux changement que j'ai vu s'opérer dans nos mœurs.

Depuis les dernières et déplorables années de Louis XIV, sous les bacchanales de la régence, pendant la longue orgie du règne de cet insouciant Louis XV, qui était parvenu à oser prendre pour devise : « Après moi le déluge, » un inconcevable relâchement s'était introduit partout en France. Hommes publics, hommes privés, presque personne ne faisait son devoir. Le prince ne gouvernait ni l'État ni sa famille, tandis qu'une jalousie, de tradition royale, refusait d'initier l'héritier de la couronne à la science du gouvernement. Le maître absolu laissait s'élever au hasard, et sans principes communs, les successeurs des héros d'autrefois. Adieu les mœurs fortes, les lumières politiques, la connaissance de l'administration et le génie de la guerre dans une caste qui avait conservé ses prétentions à toutes les supériorités sociales. Dans le palais et presque sur le trône, une courtisane du plus bas étage; autour d'elle, des grands seigneurs hu-

miliés et des favoris rayonnant d'impudence. Les ministres et les généraux étaient ses créatures ou aspiraient à ce titre d'honneur. Le chef d'une magistrature avilie mettait les parlements aux pieds de la favorite, et s'abaissait jusqu'à jouer devant elle le rôle de Crispin pour la désennuyer de son royal amant, parfois inamusable comme Louis XIV sur le déclin de l'âge. Cette femme perdue puisait à pleines mains dans le trésor public, véritable tonneau des Danaïdes. Je n'entrerai point dans le détail des mœurs enfantées par de tels exemples; je ne peindrai pas le luxe effronté de ces Laïs appelées femmes entretenues, qui tenaient école de scandale et de corruption dans Paris; j'omettrai l'abâtardissement des races et la ruine des fils de famille dans le commerce de ces impures idoles; les banqueroutes de l'état, les princes banqueroutiers comme le maître; un des grands dignitaires de l'église se trouvant à l'étroit dans un revenu de dix-sept cent mille francs, et engagé en de sales intrigues, qui aboutirent à un éclat funeste pour la couronne elle-même. Il me suffira de dire que la contagion gagnait chaque jour en descendant de classe en classe; que les passions individuelles, enhardies par ceux qui, en tout pays, donnent le branle au monde, ne reconnaissaient plus de frein; et que la société, dont tous les

liens se brisaient, tendait évidemment à une dissolution.

Entre les symptômes de cette décadence, qu'une révolution seule pouvait arrêter, il faut mettre au premier rang l'indifférence des vivants pour les morts et l'oubli presque général du culte des tombeaux. A la vérité, si le défunt était un privilégié du sang ou de la fortune, l'église du moins lui prodiguait toutes les pompes de la terre, sans doute pour que sa mort ressemblât un moment à sa vie. Venait ensuite une sépulture particulière, soit dans un temple soit dans un lieu spécial, réservé aux membres d'une famille qui voulaient reposer à jamais en morts de qualité; puis à cette seconde distinction succédaient les honneurs du mausolée. Mais quand on avait accordé satisfaction à l'orgueil, à la bienséance, ou à la vanité, trop souvent le mort restait oublié dans sa magnifique demeure. Rarement les siens venaient-ils au rendez-vous que son mausolée donnait à la douleur. On devrait, disait Mercier, louer, comme les anciens, des pleureuses aux enterrements, puisque nous ne versons plus une seule larme à la mort de nos parents et de nos amis. En effet le culte des morts avait péri avec les anciennes mœurs. Le fils, n'étant plus uniquement occupé de continuer les vertus de ses aïeux, n'allait plus aiguiser ni son glaive ni son âme sur le marbre de leurs tom-

beaux. Que si le défunt était pauvre, ses dépouilles mortelles, renfermées dans trois planches de sapin assez mal jointes et à peine recouvertes d'un sale drap noir, ne faisaient qu'apparaître sur le seuil de la paroisse, et comme si on eût été pressé de les jeter dehors, on expédiait son âme pour le ciel avec une parcimonie de prières, avec une lésinerie de préparatifs vraiment insultantes sous l'empire de la religion du Christ, le restaurateur de l'égalité dans le monde. Alors deux hommes revêtus des livrées de la misère s'emparaient du corps, qui souvent faisait seul avec eux le triste et dernier voyage, pour aller se perdre dans la fosse commune, où chacun voyait s'engloutir ce qu'il avait de plus cher [1].

[1] On lit dans le *Tableau de Paris* de Mercier, témoin oculaire de ces scandales journaliers:

« Pour le pauvre, on le congédie avec quelques versets des *Laudes* ou des *Matines*, à la pâle lueur de quatre cierges entamés, qui portent sur des chandeliers de cuivre; on galope l'indispensable *de profundis;* et ceux qui portent le cercueil et la croix de bois, courent d'un pas impatient et précipité le jeter dans la fosse. Un petit goupillon, dont les barbes sont rares et usées, trempe dans un sale bénitier où l'on a versé l'eau bénite d'une main encore avare; le plus souvent il est à sec, et la main du fils ou de l'ami, s'il en reste un au mort, ne peut arroser que de ses pleurs l'endroit où sont déposées des cendres chéries. Le prêtre est déjà loin quand le fils ôte de ses yeux le mouchoir humide; il se trouve seul sur la tombe de son père; et jusqu'au bedeau boiteux, tout a déserté le cimetière en murmurant contre la pauvreté du défunt et de celui qui l'enterre. »

Sauf quelques rares monuments, les cimetières étaient une solitude délaissée, infertile, aride et muette ; là, après bien peu d'heures, nul moyen de retrouver un père, un ami, une mère dans la foule des morts entassés les uns sur les autres [1]. Là, nul asile particulier pour des entretiens du cœur avec un objet chéri; nulle place pour ces prières que la religion et l'amitié adressent à celui qui n'est plus, et au Dieu qu'elles invoquent pour lui. Aussi presque tout commerce avait cessé entre les morts et les vivants; aussi, rien de plus rare que les visites rendues au champ de l'éternel repos. Pascal semble avoir caractérisé cette interruption des rapports de la vie avec la mort, par ces mots terribles : « On jette un peu de terre, et en voilà « pour jamais. »

Notre grande révolution de 1789, que l'on calomnie sans cesse en jouissant chaque jour de ses présents, a fait cesser cette indifférence, ces mépris et ces profanations. Voici l'origine d'une si favorable mutation dans les esprits. Grâce à

[1] « Le lendemain, dit encore Mercier, on ne distinguera plus son cercueil; quatre ou cinq nouveaux pèseront sur le sien; c'est ce qu'on peut voir, puisqu'ils sont le plus souvent à découvert; et l'œil, s'il en a le courage, a la permission de les compter. Le fossoyeur ne jettera de la terre dessus que quand cette pyramide de tombeaux aura la proportion acquise. L. »

l'incroyable relâchement des mœurs, la famille n'existait presque plus parmi nous ; elle s'est reformée depuis quarante années. Maintenant, les mères dociles aux ordres de l'éloquence de Rousseau, allaitent avec joie les tendres créatures que la nature rattache à leur sein, aussitôt après les avoir séparées de leurs entrailles. Maintenant, ce que personne n'eût osé au temps de la puissance souveraine du ridicule, qui gouvernait même les penchants de la nature, le père porte publiquement sa fille ou son fils, pour délasser la jeune mère de ce doux et pesant fardeau. Maintenant les deux époux de concert, président à l'éducation de leurs enfants, et entretiennent avec eux des rapports d'amitié si rares autrefois, et qui sont aujourd'hui un besoin, un plaisir, que l'habitude rend plus vifs encore au lieu de les émousser; maintenant, les enfants chérissent la maison paternelle. De là des attachements plus forts et plus sincères; de là, des regrets plus profonds. Le jeune homme de notre temps qui pleure un bon père, pleure un ami qui n'a pas cessé de veiller sur lui depuis le berceau. Comment ne pas honorer les restes d'un tel ami? comment ne pas lui payer le tribut de l'affection et de la douleur? comment abandonner sa tombe? Une telle ingratitude ne pourrait se concevoir. C'est donc par la renais-

sance de la famille que devait se relever le culte des morts. Mais il faut en convenir, une autre cause a influé sur cette amélioration sociale. Pendant une époque de redoutable mémoire, les victimes immolées par le glaive des lois et punies pour ainsi dire jusque dans la mort, étaient frustrées des honneurs dus aux dépouilles de l'homme. Cet oubli, ou plutôt cette violation d'un droit sacré pour tous les peuples, déposa de graves ressentiments au fond des cœurs. Il s'ensuivit une réaction inévitable; chacun s'empara, comme d'une conquête, d'un devoir que les mauvaises mœurs ou la rigueur du temps avaient fait tomber en désuétude. On eût dit que tout le monde avait été privé du droit de saluer avec respect les restes des siens, et de leur adresser l'adieu suprême. L'autorité s'empressa de seconder et de régulariser ce mouvement salutaire. De cette époque (celle de l'empire), date le grand établissement des pompes funèbres; les corps ne sont plus portés à bras, exposés à tomber dans la boue par un faux pas, ou à supporter toutes les intempéries des saisons. Le pauvre a son char comme le riche. Les convois sont remarquables par la décence, par la bonne tenue du cortége obligé, par l'affluence des parents et des amis, par leur attitude affligée, ou tout au moins grave et sérieuse. Mer-

cier disait de Paris, en 1783 : « Il n'y a point de ville ou le spectacle du trépas fasse moins d'impression. » Mercier disait vrai : un convoi, à moins qu'il ne fût remarquable par la magnificence, passait inaperçu, à peine se dérangeait-on pour faire place au mort. De nos jours, presque tout le monde se découvre devant un convoi stationnaire ou en marche. On se dit en regardant le mort inconnu : « C'est un homme qui va où nous irons tous », et on le salue comme un membre de la grande famille qui ne cesse de mourir et de renaître.

Un peintre distingué, Monsieur Vigneron, nous semble avoir conçu, à la manière du Poussin, le tableau du convoi du pauvre, n'ayant pour cortége que son chien. Cette composition rappelle le mot célèbre d'un mendiant : « Si je perds mon chien, qui est-ce qui m'aimera ? » Elle honore le cœur et l'esprit de l'artiste, mais on ne saurait plus y voir la peinture ou la satire de nos mœurs. Béranger, dans une de ces plaisanteries sérieuses, qui sont parfois des dits de Plutarque ou de Montaigne, célèbre l'amitié des gueux. Béranger a raison : les gueux aiment pendant leur vie leurs compagnons de travail et de souffrance; ils ne les désertent pas aussitôt après le dernier soupir. Les convois des ouvriers surtout offrent presque toujours une grande af-

fluence; ou, quand un petit nombre de personnes accompagne le char funéraire, on voit dans ce petit nombre tous les signes d'un véritable deuil; témoin l'enterrement d'une pauvre femme de nos jours : elle avait pour cortége deux vieillards et un petit garçon que chacun tenait par la main. Ces vieillards, en costume d'ouvriers, paraissaient être les grands-pères de l'enfant. L'un d'eux portait sur sa figure encore mâle l'expression sévère d'une tristesse contenue et poignante. L'autre laissait aller sa douleur; de larges pleurs arrosaient les cheveux blancs qui tombaient le long de ses joues sillonnées par les rides. Il regardait l'enfant avec une pitié de femme. Mais ce qui me frappa davantage, l'enfant, doué sans doute d'un de ces cœurs précoces qui devancent le sentiment et la raison, l'enfant semblait comprendre la mort, et pleurer sur sa mère et sur lui-même, pauvre petit orphelin! Je n'ai jamais vu tant de vérité, tant d'intelligence dans la douleur à un âge si tendre : tout le monde s'arrêtait devant ce touchant spectacle.

Après le convoi du pauvre, qui reçoit de ses associés d'infortune sa fête de mort, rien ne donne de plus vives et de plus douloureuses émotions que le convoi de la jeune vierge que ses compagnes, vêtues de blanc, le front paré d'innocence, les joues colorées par de brûlantes lar-

mes, conduisent au lieu fatal où tout vient aboutir. Des rubans blancs qu'elles tiennent dans leurs mains, et que l'on prendrait pour leurs ceintures virginales attachées au char funéraire, semblent le tirer sans effort. Mais le cercueil et la couronne de fleurs de la victime fixent bientôt tous les regards. « Quel âge avait-elle ? — Dix-sept ans et deux mois, et belle comme un ange ! — Ah ! la pauvre enfant ! mourir sitôt ! Et la mère ? — Désespérée ; elle n'en reviendra pas. » Voilà ce qu'on entend parmi la foule qui grossit à chaque instant. Que si par malheur vous venez à découvrir au milieu du cortége virginal quelqu'une de ces figures pâles, mélancoliques et souffrantes, dont le caractère de beauté est le signe d'une mort qui commence, vous restez attristé jusqu'au fond de l'âme ; car déjà votre imagination voit s'ouvrir un nouveau cercueil.

D'autres convois réveillent d'autres pensées et d'autres sentiments. Après la victoire du 10 août 1792, j'avais vu rendre des honneurs aux victimes de ce grand événement, qui justifia sitôt les prédictions de Mirabeau sur la ruine de la monarchie ; mais peut-être y avait-il dans les manifestations de la douleur publique quelque chose de théâtral et d'imité qui ne convient pas au plus naturel et au plus sincère des sentiments de l'homme. Le triomphe populaire de juillet

n'a fait éclater que des regrets profondément sentis, et des spectacles où pas un seul mensonge, pas une seule trace d'imitation, pas un seul faux semblant ne sont venus altérer la simple et touchante expression de la vérité, exempte de toute espèce de faste. Après les pertes du champ de bataille, d'autres pertes se succédaient l'une à l'autre. Chaque jour, dans les différents quartiers de Paris, la garde nationale, suivie d'une partie du peuple, escortait plusieurs convois à travers la ville en deuil. Comme c'était le peuple surtout qui avait prodigué son sang avec cette témérité de courage, avec cette insouciance du danger qui lui sont propres quand le démon de la liberté s'empare de lui, le grand nombre des morts appartenait à la classe pauvre. Mais je ne puis assez dire, pour l'honneur de notre révolution de juillet, dans quelle attitude calme et ferme, dans quel religieux silence, avec quelle sympathie civique, avec quelle douleur pleine d'admiration, la garde nationale conduisait à leur dernier asile ces héros populaires. Les prodiges de leur résistance, l'inconcevable audace d'hommes presque désarmés devant une troupe pourvue de tous les moyens de défense, leur humanité pour les vaincus même au milieu des périls du champ de bataille, leur respect inviolable pour toutes les propriétés, leur modération après la victoire,

enfin et avant tout, la conquête de la liberté due à leur dévouement, toutes ces choses présentes à la pensée de chacun donnaient aux tributs de la reconnaissance et de la douleur un caractère particulier qui ne m'avait pas frappé depuis quarante ans. Ces souvenirs ramènent la pensée à l'imposante et magique commémoration des journées et des morts de juillet, qui eut lieu, en 1831, au Panthéon; commémoration que n'oublieront jamais ceux qui ont senti battre leur cœur d'admiration, d'enthousiasme, de tristesse et d'espérance à cette cérémonie civique et religieuse. Je me plais encore à retracer, comme les plus touchants exemples de reconnaissance, que j'aie jamais vu éclater, ces honneurs anniversaires rendus à chacune des victimes de juillet sur la place même où elle était tombée en combattant. Il n'y a qu'un grand et bon peuple où les cœurs trouvent en eux de pareilles inspirations.

Au reste, toutes ces choses viennent de loin. L'une des premières leçons de la liberté naissante avait été de ressusciter parmi nous le culte de ces hommes célèbres que Lucain appelle *lustrales animas*, de ces âmes expiatoires qui se dévouent pour le salut de tous. Le géant de la révolution, le prince de la tribune moderne, Mirabeau, enseveli au milieu de son dernier triomphe, obtint ce qu'aucun homme, roi,

prince, ou sujet, n'avait obtenu chez nous avant lui, le tribut des regrets de vingt-cinq millions d'hommes réunis dans une même pensée. La mort de ce grand rénovateur de peuples laissait un vide immense que personne ne pouvait remplir. Il sembla dans ce moment à tout le monde que le bras puissant qui soutenait le nouvel édifice social s'était retiré de nous. La France entière éprouva ce sentiment avec une espèce d'effroi, et pleura sur elle-même en pleurant sur son défenseur. Ce fait attesté par les contemporains dit assez que nos annales anciennes, comme nos annales récentes, ne peuvent offrir de funérailles semblables à celles de Mirabeau. Mirabeau est unique dans son triomphe de mort, comme dans la vie politique qui seule en a fait un homme des siècles.

Sans établir aucune comparaison, soit entre les deux personnages, soit entre les deux époques, je ne saurais passer sous silence les funérailles du célèbre membre de la Convention, Le Pelletier de Saint-Fargeau; en effet, célébrées dans Paris à la manière dramatique des anciens, qui s'emparaient des cœurs par les yeux, et bientôt répétées dans les quarante-quatre mille communes de la France, elles sonnèrent le tocsin contre les ennemis de la république envi-

ronnée de périls, et donnèrent une impulsion nouvelle au char de la révolution.

Le libérateur de l'Alsace, le pacificateur de l'Ouest, Lazare Hoche, doué du double génie de la guerre et de la politique; Hoche, le seul de nos généraux capable de lever l'étendard de la liberté contre Bonaparte couvert des palmes d'Italie et d'Orient, fut honoré d'une pompe funèbre sur les bords du Rhin. Dans cette cérémonie de deuil et de gloire, l'armée française, pleurant un autre Turenne, eut la consolation de voir les généraux autrichiens s'associer à ses regrets, et rendre les plus grands honneurs à leur brillant et généreux ennemi. A Paris, le Directoire se fit un devoir de décerner de magnifiques obsèques à celui qu'il craignait peut-être, comme le pouvoir craint presque toujours l'homme sur la tête duquel on ne saurait poser le niveau commun. Ces obsèques, remarquables par une heureuse imitation des formes antiques, trouvèrent de la sympathie dans les cœurs et dans les esprits. Chénier fit couler de véritables larmes en prononçant d'une voix forte et pénétrée l'éloge de l'illustre mort. Le Champ-de-Mars retentit des expressions de la douleur du peuple de Paris, et ces expressions trouvèrent de l'écho en France: la perte de Hoche parut à tous une perte publique.

Depuis la mort de Hoche jusqu'à l'année 1826,

on ne voit plus chez nous d'obsèques nationales; car on ne saurait donner ce nom même aux touchants tributs de regrets que Bonaparte voulut payer au premier grenadier de la république, à Latour-d'Auvergne, à cet homme antique et moderne qui trouva le secret d'ajouter un nouveau lustre à la famille de Turenne. Pendant la campagne de Wagram, Lannes, dont la perte plongea l'armée française dans le deuil, et parut faire pâlir l'étoile de Napoléon, frappé d'un triste présage par la mort de son Roland ou de son Bayard, n'eut qu'un convoi magnifique, dont presque toute la pompe se renferma dans le temple des Invalides, dépositaire du cercueil de Turenne, mort aussi pour la France sur le champ de bataille.

Le maréchal Lefèvre, le maréchal Davoust, le maréchal Suchet, et tant d'autres illustres membres de cette grande famille de héros créés par la liberté, n'obtinrent en mourant qu'un convoi plus ou moins considérable, avec les honneurs militaires, et quelques paroles prononcées sur leur tombe par un vieux compagnon d'armes prêt à les suivre. Masséna lui-même, Masséna le second capitaine du siècle, Masséna qui avait sauvé la France à Zurich et l'armée à Esling, Masséna disparut presque en silence, tant ses funérailles eurent peu de retentissement, même dans la cité qui

n'aurait pas vu les étrangers dans ses murs, si ce grand caractère eût présidé à la défense de Paris en 1814. Ici nous semblerions coupables d'une affreuse ingratitude; mais je suis heureux de trouver à mon pays une noble et légitime excuse. La France, alarmée sur le salut de la liberté conquise autrefois par nos soldats, était distraite de leurs immortels services par le plus grand des intérêts. La tribune alors était un champ de bataille où quelques Décius se dévouaient chaque jour pour la patrie sous les yeux de la nation tout entière, qui ne pouvait lasser ses regards du spectacle de leurs efforts, de leurs travaux, de leurs périls sans cesse renaissants, de leurs glorieuses défaites et de leurs rares triomphes, qui la remplissaient de joie et d'espérance.

Tout à coup, au milieu de cette lutte que l'Europe elle-même contemplait avec une admiration mêlée d'une cruelle anxiété, l'un des plus nobles athlètes de la cause sainte, le général Foy, dès long-temps blessé à mort au service de la liberté, tombe à l'entrée du champ de bataille, où il se préparait à reparaître armé d'un nouveau courage par les applaudissements du peuple accouru sur sa route depuis Bordeaux jusqu'à Paris. Il meurt, et ses funérailles viennent nous laver d'un injuste reproche.

La nation écoutait le général Foy comme son orateur de prédilection; le député du peuple et de l'armée, je lui donne ce nom pour mieux caractériser sa double mission, possédait en effet ce qui répond à notre manière de sentir et aux habitudes de notre esprit; il réunissait à l'éloquence du cœur, secondée par une imagination vive et mobile, ces formes toutes françaises, qui se composent d'urbanité, de goût et d'élégance; accordons-lui encore, pour surcroît de prestige, la loyauté militaire et quelque chose de chevaleresque qui rappelait Cazalès. Le général Foy avait un dernier moyen de séduction: grâce à une mémoire infaillible, à une magie de débit qui produisaient une illusion complète, ce brillant orateur semblait improviser à la tribune les heureuses inspirations qu'il avait confiées à la plume attentive et fidèle d'une épouse ou d'un neveu. Tout entier à ses devoirs de mandataire de la France, uniquement occupé d'amasser des armes pour la tribune, chaque jour était pour lui un jour de combat: sa vie politique ressemblait à sa vie guerrière. Un tel homme enlevé au bataillon sacré des défenseurs du peuple réduits alors à un si petit nombre, ne pouvait manquer à la cause nationale sans exciter des regrets universels. Aussi jamais la douleur publique n'éclata plus spontanément, et ne se montra plus vraie, plus

tendre, plus affectueuse; elle seule fit l'ornement des funérailles du général Foy, encore attristées par l'aspect du ciel lui-même qui, obscurci par la pluie et les nuages, semblait en deuil comme la terre. Une circonstance particulière, la présence de trois fils si jeunes autour du cercueil de leur père, redoublait l'attendrissement général. Il y eut là de ces paroles qui ne peuvent être dites que par des mères. L'épouse absente apparaissait aussi à côté de ses enfants orphelins, et chacun prenait sa part du deuil de cette âme profondément blessée. Il me semble voir encore cet océan de peuple inondant le cimetière éclairé par des flambeaux; cette tombe, sur les bords de laquelle étaient rangés les principaux amis du général et ses fils consternés de douleur; l'attitude religieuse de la foule avide d'entendre l'éloge du guerrier citoyen dans la bouche de M. Casimir Périer son ami. Et quel souvenir ineffaçable que celui du moment où, à la voix de l'orateur si profondément ému, cent mille bouches proclamèrent l'adoption des enfants du martyr bientôt confirmée par la France entière! Encore une autre espèce de privilége s'attache à la mémoire du général Foy. C'est à ses funérailles que la nation, frappée d'une espèce de stupeur muette devant les insolents triomphes d'une faction enhardie par l'appui toujours im-

minent de l'étranger, reprit la parole pour la première fois. La douleur du peuple fut en même temps une preuve de reconnaissance pour de grands services, et une levée de boucliers contre l'autorité qu'il avait résolu de faire reculer dans la route de l'usurpation. Ainsi les funérailles du général Foy sont une époque dans les fastes de notre liberté.

Quoique Manuel fût doué du talent de la parole et de l'improvisation, quoiqu'il ait marqué son rang à la tribune par plusieurs de ces éclatants succès qui terrassent les vaincus, son ascendant venait surtout de la force du caractère, et comme cette force est la première des puissances en révolution, il s'agrandissait chaque jour de toutes les espérances qui reposaient sur sa tête. Les deux partis, que séparait une antipathie si profonde, s'accordaient pour voir en Manuel un chef qui savait attendre, et qui ne se révélerait tout entier que dans une occasion décisive. Quand une faction en délire, sans respect pour la Charte qu'elle invoquait sans cesse en la foulant aux pieds, arracha tout-à-coup Manuel du sein de l'assemblée, la fermeté de sa conduite sembla mettre en action ces belles paroles de Mirabeau : « Allez dire à votre maître « que nous sommes ici par la volonté du peuple « et qu'on ne nous en arrachera que par la puis-

« sance des baïonnettes. » Manuel dut céder à la violence; mais l'opinion ressentit vivement cette injure aux droits de la nation, et environna de son égide le mandataire sans peur. C'est dans cette position d'attente et d'avenir que la mort vint le surprendre; sa constance à lutter contre les horribles douleurs d'une longue agonie rendit encore plus douloureux le sentiment de sa perte. Ses funérailles, dans lesquelles M. Jacques Laffitte trouva l'occasion de déployer le zèle religieux d'un ami, et le courage d'un citoyen soutenu par le sentiment de sa puissance morale, eurent un caractère touchant et sévère. La jeunesse montra la même ardeur généreuse qu'aux funérailles du général Foy; elle voulut porter le cercueil. Contrariée dans ce pieux dessein par l'autorité, elle détela les chevaux, et se mit en devoir de traîner elle-même le char funèbre, aux applaudissements du peuple; une nouvelle et imprudente opposition faillit ensanglanter la cérémonie par une grave collision entre la force militaire et la foule immense des citoyens empressés d'honorer d'un tribut particulier la mémoire et les restes de l'intrépide député. Le pouvoir, qui avait d'abord capitulé, voulut prendre sa revanche en faisant transférer le cercueil sur un autre char attelé de chevaux, et le mort continua son triomphe jusqu'à la tombe provisoire qui attend encore un monument.

Peut-être une assez haute destinée fut-elle interrompue en Manuel ; cette réflexion, pressentie par quelques personnes au moment de sa chute, s'empara de tous les esprits dans les journées de juillet.

Manuel n'a pu voir que des yeux de la pensée le triomphe du peuple ; mais il l'a vu comme un événement infaillible. Benjamin Constant existait encore à l'époque des trois grandes journées : elles marquent un des plus beaux moments de sa vie. Sortant d'une opération cruelle, ne pouvant ni trouver de voiture ni se soutenir seul, il eut la force de s'arracher à son lit de douleur, aux prières de sa femme et de ses amis, pour venir à pied de la campagne à Paris, où force lui fut de franchir les barricades. « Je mourrais de dés-« espoir, disait-il, si une seule voix pouvait « m'accuser d'avoir manqué à l'appel des amis « de la liberté, qui m'attendent. »

Écrivain d'une haute distinction, nourri de longues études politiques, dialecticien habile, improvisateur plein de ressources, athlète exercé à toutes les luttes parlementaires, n'ayant plus, en quelque sorte, d'autre vie que celle de la tribune, avide de popularité comme d'une jouissance qui surpassait toutes celles que sa réputation lui avait données dans la société où régnait madame de Staël, Benjamin Constant était devenu par ses services un homme nécessaire, indispen-

sable; ses ennemis mêmes n'auraient pas conçu que, vivant, il ne siégeât point dans une chambre de députés. Sans pouvoir être comparé à Mirabeau, l'un de ces hommes irréparables dont le poète Le Brun parle dans son Ode à Buffon, Benjamin Constant laissa aussi en mourant, dans l'assemblée, une place que personne ne pouvait remplir. C'est là son plus grand éloge et le sentiment qui domina tous les esprits pendant ses funérailles.

Une partie de la garde nationale, la chambre des Députés, un assez grand nombre de Pairs, tous les écrivains politiques, des aides-de-camp du roi, le conseil des ministres, les vainqueurs de juillet, tous les hommes qui ont ou qui attendent un nom dans les lettres, une foule de ces jeunes gens des écoles, pour lesquels il avait montré tant de sympathie, qu'il avait courtisés peut-être à la tribune, la présence de la foule répandue sur la route depuis le faubourg Saint-Honoré jusques à l'entrée du cimetière du Mont-Louis, donnèrent un air imposant à cette cérémonie, où le gouvernement et le peuple concouraient à honorer un talent supérieur. Entre beaucoup de mots qui me frappèrent par leur caractère de naïve originalité, je me rappelle ceux-ci que j'entendis sortir de la bouche d'un artisan qui marchait à côté de moi dans le cortége : « Eh bien, « monsieur, qu'on veuille avoir de pareilles fu-

« nérailles pour un roi, on ne pourra pas les « obtenir; cela ne se commande ni ne s'achète. « Que voulez-vous? Benjamin Constant était no- « tre député, il nous a bien servis, nous le « récompensons de même; c'est juste. Allez, « monsieur, le pareil de cet homme-là manquera « long-temps. » Il s'éleva quelque tumulte aux funérailles de Benjamin Constant; les étudiants de nos grandes écoles, pleins de cet enthousiasme qui est une qualité comme un défaut de leur âge, voulaient décerner d'eux-mêmes les honneurs du Panthéon à l'orateur qu'ils s'étaient accoutumés à regarder comme le représentant de la jeunesse; ils cédèrent à la voix et aux conseils d'un magistrat éloquent qui commandait au nom de la loi.

Je ne parlerai des funérailles du vénérable La Rochefoucault-Liancourt, l'ami de Louis XVI et le père des pauvres, que pour rappeler un admirable exemple de piété reconnaissante dans la jeunesse, et une profanation du cercueil qui ne peut s'expliquer que par cet *esprit d'imprudence et d'erreur*....

Dieu veuille long-temps encore nous épargner la douleur d'avoir à conduire au terme fatal les dépouilles de quelqu'un des grands citoyens qui nous restent après tant de coups frappés dans nos rangs par la mort! Mais il est des funérailles que nous devons souhaiter de célébrer, parce qu'elles

n'annonceront aucune nouvelle perte pour la patrie; je veux parler des funérailles de Napoléon. Les cendres du grand homme du siècle ne doivent pas rester en exil au fond des mers de l'Asie. Un jour, quand nos discords seront apaisés, quand la France ne sera plus distraite d'une grande pensée religieuse par le puissant intérêt de son salut, un jour les cendres de Napoléon reviendront sur les bords de la Seine, comme il l'avait demandé avant de mourir. Puissé-je voir l'aurore de ce jour expiatoire, et obtenir l'honneur de prononcer quelques paroles sur le cercueil dépositaire des restes sacrés qui viendront s'emparer à jamais d'un asyle dans la terre natale.

P.-F. TISSOT.





UNE VISITE A CHARENTON.



Sur les bords de la Marne, à égale distance des jolis villages de Saint-Maur et de Saint-Mandé, au milieu de vastes jardins bornés au nord par le parc de Vincennes et qui dominent les plaines fertiles de Maisons et d'Ivry, s'élève une masse de bâtiments irrégulièrement groupés, dont l'aspect rappelle le souvenir de ces grands édifices élevés autrefois à la religion par le génie de la solitude. Une longue avenue plantée d'ar-

bres dont les branches convergent en arceaux, et que suit le courant d'un des bras de la Marne, y conduit le promeneur qui s'égare de ces côtés. Veut-il en explorer les entours? un pont léger lui ouvre l'accès d'une île formée par la rivière, et dont les contours gracieux offrent les perspectives les plus pittoresques. Un épais gazon, des bosquets de bouleaux et de peupliers en décorent les longues sinuosités. Quel est donc ce séjour riant? C'est le *Bedlam* de la France; c'est ce qu'on appelle la Maison royale de Charenton; c'est l'asile de la plus déplorable des infirmités humaines. C'est là que, sous l'influence de tous les genres de délire que peut enfanter l'altération des facultés intellectuelles, parlent, agissent, se meuvent, d'une manière plus ou moins désordonnée, près de cinq cents malheureux des deux séxes devenus étrangers aux sentiments de la nature, aux douces affections de l'âme, aux bienséances sociales; isolés de leurs proches, de leurs amis, de leurs intérêts les plus chers; qu'une guérison incertaine peut rendre à la société, mais que l'inefficacité des moyens de l'art peut condamner à une séquestration sans fin.

Gens du monde, qui, au milieu des soucis des affaires, des préoccupations de la politique, de l'enivrement des plaisirs, donnez quelquefois une pensée au malheur de vos semblables; qui

vous êtes dit par hasard qu'il existe dans le monde des êtres privés du plus noble attribut de l'humanité : de la raison ; réduits à l'état d'automates, si ce n'est pis encore ; vous avez cherché peut-être à vous faire une idée de l'aspect que devait présenter la maison de Charenton ; et comme la folie ne se peint ordinairement à l'imagination qu'accompagnée de tous les symptômes de la violence ou de l'abrutissement, vous vous êtes représenté les malheureux aliénés, gémissant dans des cachots, traînant des chaînes peut-être, et maudissant l'existence, ou bien encore abandonnés à la brutalité d'un instinct perverti. Rassurez-vous : rien ne ressemble moins à ce tableau que l'intérieur de la maison de Charenton. Vous entrez, et dès les premiers pas que vous faites dans son enceinte, vous êtes frappé de l'ordre, de la tranquillité, des soins de propreté qui président à tous les services ; rien ne blesse vos regards, n'affecte d'une manière pénible votre sensibilité ; aucun bruit étrange, aucun mouvement insolite ne vous avertit de la maladie des habitants de ce séjour ; ce sont, à la vérité, des prisonniers, mais leur prison est si douce ! Là, point de ces gardiens à mine rébarbative, à la parole saccadée, au geste brusque, à l'œil terne. Tous les gens de service, à commencer par le concierge, sont polis, complaisants, empressés à se

rendre agréables. A peine avez-vous franchi la cour, que vous avez déjà fait connaissance avec une partie des pensionnaires ; car, chemin faisant, vous en avez rencontré au moins une douzaine circulant dans les corridors d'un pas grave et monotone. Ce sont des aliénés tranquilles, qui vont partout, jusque dans l'appartement du directeur ; passant de la chapelle au billard, du billard dans les jardins ; fumant, prisant, lisant le journal comme vous et moi, espèces de privilégiés de la maison ; mais ce privilége n'est point une préférence, ils ne le doivent qu'à leur douceur habituelle, et au sentiment d'humanité qui porte les chefs de l'établissement à accorder aux malheureux aliénés toute la liberté compatible avec leur sûreté personnelle et celle d'autrui. Ceux-ci sont assez généralement taciturnes, sans être pourtant mélancoliques. Quelques-uns toutefois se montrent empressés d'aborder les étrangers. L'un d'eux demandait dernièrement à quelqu'un s'il revenait de Paris, s'il y avait toujours des émeutes, et il a ajouté : Vos Parisiens sont donc *fous*. Un autre allait demandant partout le journal, pour lire, disait-il, le discours de M. le duc de Fitz-James sur la pairie : en vérité j'ai vu dans le monde des gens qui m'ont paru plus fous que ceux-là. Il y a du vrai dans ce mot de Walter-Scott : Les fous sont ceux qui n'ont

qu'un genre de folie. Ce sont ceux-ci qu'on enferme ; les autres vont au spectacle, à la bourse, dans les maisons de jeu; ils fréquentent les salons, les promenades publiques, et entretiennent des actrices.

Les aliénés moins tranquilles que ceux que je viens de vous dépeindre, et qui exigent conséquemment une plus grande surveillance, ne sont pas absolument enfermés; ils se promènent dans les jardins, mais seulement à certaines heures du jour, et sous la conduite d'infirmiers qui ne doivent pas les perdre de vue. Quelques-uns, pour lesquels les familles font la dépense d'un domestique particulier, vont même, ainsi accompagnés, faire des promenades au dehors de l'établissement.

La folie offre ici une foule de variétés : l'un se croit roi, empereur; il se promène gravement, parle de sa puissance, dispose de millions, et vous demande deux sous pour acheter du tabac. Celui-ci est propriétaire de vastes domaines ; la maison lui appartient ; elle ne se soutient que par ses largesses. C'est sur les sens de quelques autres qu'agit la folie : l'un a dans sa chambre un amas de petits cailloux qui sont à ses yeux autant de diamants et de pierres précieuses. Il a déjà payé avec cette monnaie , sous le règne de Louis XV, quinze cents millions de

dettes de l'État; il a des conférences avec le capitaine Cook, et se vante des conseils qu'il a donnés à l'empereur Auguste. Tout s'embellit aux yeux d'un autre, à la faveur du prisme d'une imagination exaltée : la couleur jaunâtre des murs de sa chambre lui paraît une dorure précieuse; il voit dans une tache de graisse qu'un accident a imprimée sur la muraille d'un corridor, une peinture antique du plus grand prix; il serre précieusement dans sa poche, sous une demi-douzaine d'enveloppes de papier de soie, un tesson de faïence, qu'il prend pour un lapis-lazuli; il a daigné me faire cadeau d'une coquille d'escargot, en me vantant pendant un quart d'heure le fini de cette pierre antique. Celui-ci est en conversation suivie avec la roue d'un moulin voisin dont il traduit les cris aigus en paroles humaines. Pour celui-là, sa montre est un oracle: elle lui parle, lui fait des confidences, l'avertit des complots de ses ennemis; c'est d'après les conseils malveillants de cet interprète de la vérité qu'il battait sa femme avant qu'on l'amenât à Charenton. Quelques-uns sont poursuivis par des voix qui les menacent, qui les forcent de leur obéir. Ces illusions affectent quelquefois tous les sens: la vue, l'ouïe, le goût, le tact. On se sent frappé; on ne respire que de mauvaises odeurs; les aliments donnent au pa-

lais une sensation désagréable, inconnue; les objets revêtent mille formes fantastiques. Il est un pensionnaire de la maison qui voit dans les nuages toute la représentation de la révolution française. Un autre soutiendra qu'on sature ses aliments de substances malfaisantes et désagréables au goût. Celui-là affirme qu'il est toutes les nuits frappé de coups de bâton sur la tête et sur les reins. Un troisième écrit sous la dictée de l'archange saint Michel, et se qualifie quatorzième apôtre. Beaucoup se croient poursuivis par la police, victimes de ses complots, ou s'imaginent qu'on en veut à leurs jours. Eh bien! tous ces aliénés circulent, avec la simple attitude de gens désœuvrés, passant les uns à côté des autres, sans s'occuper de leurs voisins, préoccupés qu'ils sont de l'idée qui les domine; les uns taciturnes, les autres gais, quelques-uns polis, obséquieux, chacun voyant la folie des autres et restant aveugle sur la sienne.

La monomanie bien caractérisée est rare chez les aliénés. Il n'y en a, à bien dire, qu'un seul dans la maison de Charenton qui offre, d'une manière bien marquée, les caractères de ce genre de folie; mais c'est dans l'espèce un type. Parvenez à le distraire du sujet de son délire, vous verrez un homme posé, causant bien, enchaînant à merveille ses idées, tirant de

tous les principes des conséquences logiques; du reste, homme du monde, de bonnes manières, au courant de tout. Eh bien! cet homme, depuis dix ans, n'a pas pu s'ôter de l'esprit une maudite histoire de vol de fourrages sur laquelle il divague sans relâche. Il a fait à la main plus de deux mille exemplaires de cette histoire; il l'a envoyée à sa blanchisseuse écrite sur ses caleçons, sur le dos de ses gilets; il distribue aux dames des éventails sur lesquels il la résume en distiques. Il l'écrira sur vos gants, dans la coiffe de votre chapeau, s'il les trouve à sa portée; tant il sent le besoin de faire pénétrer ce qu'il appelle la vérité sur cette épouvantable histoire, dans laquelle il se croit victime de la cupidité d'administrateurs et de juges criminels. Convenons-en, voilà des fous qui ne sont pas bien malheureux, et c'est le plus grand nombre: mais il en est que la fatalité de leur maladie a placés sous l'influence d'un plus sombre délire; je veux parler des mélancoliques, et, parmi ces derniers, de ceux qui sont portés au suicide. C'est un affligeant spectacle que celui qu'offrent des êtres continuellement plongés dans une sorte de stupeur qui les rend insensibles à tout ce qui se passe autour d'eux; concentrés, n'exécutant que des mouvements en quelque sorte automatiques, ou bien ne prêtant à ceux qui les entourent que

des intentions malveillantes, sinistres; ne recevant leurs soins les plus affectueux qu'avec méfiance et terreur, et leur imputant à crime les œuvres les plus charitables. Ces aliénés sont les objets d'une surveillance des plus attentives. Ceux chez lesquels la manie du suicide s'est développée sous l'influence des idées religieuses, ou de la fausse conscience de crimes imaginaires, ne doivent pas être perdus de vue un seul instant. Il semble que leur intelligence, sur tout autre point pervertie, se soit concentrée dans la recherche des moyens de se détruire; tant ils montrent quelquefois d'astuce à tromper la vigilance de leurs gardiens, ou d'imagination à se procurer des instruments de destruction. Faut-il conclure de ce besoin de s'ôter la vie qu'elle leur soit devenue insupportable? Les personnes qui ont observé les aliénés ne le pensent pas. Dans cette impulsion qui les précipite irrésistiblement vers ce dénoûment tragique, elles ne voient qu'un mouvement instinctif de la même nature que celui qui, dans l'état de raison, nous fait choisir les moyens de nous conserver; et cette opinion n'est-elle pas confirmée par les raisons que quelquefois accusent les aliénés revenus à eux-mêmes, pour justifier leurs intentions? C'était, chez une religieuse que j'ai vue à Charenton, sainte et irréprochable fille, la conviction qu'elle était

vouée à la damnation; ainsi la crainte de l'enfer la déterminait à s'y précipiter, car elle avait la conscience que c'était un crime de se donner la mort. Chez d'autres, c'est l'idée de concourir à l'accomplissement d'un ordre de choses qu'ils ont rêvé; de procurer à quelqu'un envers qui ils se croient obligés, un bien imaginaire. Chez quelques-uns, ce sont des motifs encore plus frivoles. Manquent-ils leur coup, ils n'aspirent qu'à recommencer. Je le crois fermement, la manie du suicide, chez les aliénés, ne prend point sa source dans cette agonie morale qui porte quelquefois à se détruire des hommes en jouissance de la plénitude de leur raison; elle est le résultat d'un instinct délirant, d'une aberration des sens; c'est l'effet, quoique moins spontané, de cette impulsion à laquelle obéit un malade dans un accès de fièvre chaude en s'arrachant de son lit pour se précipiter par la fenêtre. Autre remarque : la sensibilité physique diminuant en raison de l'excitation cérébrale, au paroxisme de cette excitation, la douleur peut devenir nulle, se transformer même en une sorte de bien-être, et ne plus opposer à l'instinct qu'un frein inutile. On a vu en effet des aliénés se faire d'horribles mutilations; se scier la gorge avec des instruments à peine tranchants, avec un morceau de fer-blanc par exemple, et ne donner non-seule-

ment aucun signe de souffrance, mais manifester comme une sensation de plaisir. Les cris, ces cris qui semblent exprimer la terreur, ne sont pas plus un indice de ce sentiment, chez les aliénés qui les profèrent, que les tentatives de suicide ne sont, chez d'autres, une présomption de souffrances morales ou physiques. C'est encore une impulsion toute machinale; et ce qui porte à le croire, c'est leur retour à-peu-près réglé; c'est leur incohérence avec l'action ou la parole qui les suit. Si cette théorie est trompeuse, laissez-moi mon erreur; il m'est doux de croire que, si les aliénés sont privés des douceurs de la vie intellectuelle, ils n'ont pas du moins le sentiment de leur malheur. Ne me détournez pas de l'idée que leurs proches, leurs amis, et ceux qui leur donnent les soins dont ils ont besoin dans leur déplorable infirmité, sont plus à plaindre qu'eux; car au moins je puis me dire que le sentiment pénible que doivent éprouver ceux-ci est adouci par la réflexion qu'eux aussi pourraient être privés de ce nôble attribut de la raison, et qu'ils ont encore des actions de grâce à rendre au ciel de le leur avoir conservé.

La *monomanie*, la *lypémanie* (idée fixe triste), la *manie*, qui ont fait jusqu'ici l'objet de mes observations, ne sont que des caractères distinctifs de la folie, dont la *démence* est le type. On

peut guérir de la *monomanie*, de la *lypémanie*, de la *manie;* on ne guérit pas de la démence, qui est ordinairement le signe d'une folie invétérée. Dans toutes les autres variétés de l'aliénation mentale, on conserve une portion de discernement; on raisonne à tort et à travers; on peut même conserver la faculté d'enchaîner ses idées, tout en partant de bases fausses. Dans l'état de démence, l'incohérence des paroles, des actions, est complète; les sens sont pervertis comme l'intelligence : on n'a plus que des mouvements instinctifs; l'homme est réduit à l'état de machine. Il y a encore un état pire, s'il est possible : c'est celui où la folie se complique de paralysie. Cette paralysie des aliénés, qui atteint rarement les femmes, est commune chez les hommes; elle détermine un affaiblissement général des organes, et amène infailliblement la mort. Les progrès en sont plus ou moins prompts. Il est rare qu'on vive en cet état plus de deux ou trois ans. Laissons ces tristes et affligeantes définitions. Revenons au train de vie des aliénés. On pense bien que, dans un établissement comme la maison de Charenton, le premier établissement de l'Europe dans sa spécialité, tous les malades dont j'ai parlé ne sont pas confondus. Quoique les bâtiments, la plupart fort anciens, ne se prêtent pas, autant qu'on pourrait le désirer, au classement rationnel

des malades, on a grand soin, si l'on ne peut y établir autant de divisions qu'il y a de genres de folie, de ne réunir que des analogues. Ainsi les malades tranquilles sont soigneusement séparés des malades agités; les convalescents, des malades en traitement. Les bâtiments destinés aux hommes sont disposés en dortoirs, en infirmeries et en chambres particulières. Cette disposition est indispensable; car la plupart des aliénés ne pourraient pas être abandonnés à eux-mêmes dans une chambre, à moins qu'ils n'y fussent surveillés par un domestique particulier dont peu de familles peuvent payer la dépense. Il y en a quelques-uns dans cette catégorie : ce sont en général des personnes riches, titrées même, qui, après cinq ou six mois de traitement, peuvent être rendues à la société, ou des incurables destinés à en rester séparés; mais que les soins, les égards dont ils sont l'objet, les distractions qu'ils trouvent dans l'établissement ont attachés à ce séjour. Il en est qui, depuis quinze ou vingt ans accoutumés au train de la maison, regarderaient comme un malheur de la quitter.

Les hommes sont beaucoup plus nombreux que les femmes dans la maison de Charenton. Il n'en faut pas conclure que la folie soit moins commune chez les personnes du sexe; les nombreuses observations recueillies par M. Esquirol, qui

a consacré sa vie à l'étude de l'aliénation mentale, qui a visité presque tous les établissements de l'Europe destinés au traitement de cette maladie, accusent au contraire une supériorité dans le nombre des femmes aliénées comparativement à celui des hommes. Ici la proportion inverse s'explique par cette circonstance, que les militaires, les marins et les invalides, officiers et soldats, atteints d'aliénation mentale, sont envoyés par M. le ministre de la guerre et de la marine dans la maison de Charenton, pour y être traités aux frais de leurs départements respectifs. En déduisant ces pensionnaires de la population mâle de l'établissement, on serait, à la vérité, encore au-dessus de la population des femmes; mais cette différence n'infirme point le résultat des observations de M. Esquirol; elle provient de ce que les femmes aliénées étant en général moins difficiles à contenir que les hommes, bien des familles peu aisées s'obstinent à leur donner, dans leur propre maison, des soins nécessairement inefficaces. Cette disproportion, qui n'a pas été prévue, fait que les femmes sont mieux logées à Charenton que les hommes; elles sont aussi plus délicates, plus occupées des détails de la vie, et sous ce rapport un peu de préférence leur est peut-être due. La maison de Charenton en contient environ cent quatre-vingts; elles oc-

cupent des bâtiments entièrement séparés; elles ont leurs jardins, leurs promenoirs particuliers. L'un de ces bâtiments, construit il y a cinq ans, nous a semblé réaliser tout ce que la philantropie la plus exigeante pourrait attendre des chefs d'un pareil établissement en faveur des infortunées que le sort a réduites à y être enfermées : belle exposition, perspective agréable, architecture riante, décoration simple, mais élégante, propreté minutieuse; tout concourt à donner à ce bâtiment un aspect propre à rassainir les sens de celles qui l'habitent. Les chambres sont telles qu'on pourrait les désirer dans une maison de campagne dont l'aisance aurait fait les dispositions; les dortoirs, ne contenant pas au-delà de douze lits, sont vastes et soigneusement cirés; le poli jaunâtre des meubles de noyer s'harmonise merveilleusement avec la blancheur éblouissante du calicot qui garnit les couchers. Les réfectoires, le salon de travail, la salle de bains, les vastes portiques, ne laissent rien à désirer. Les habitudes de propreté, une certaine tranquillité sont les conditions nécessaires pour être admises dans ce bâtiment, où sont ordinairement logées les convalescentes. Une agitation extraordinaire se manifeste-t-elle chez une malade, et fait-elle prévoir un accès, elle est à l'instant retirée de ce quartier, pres-

que toujours à son grand regret; l'accès passé, elle y revient; et comme les aliénés peuvent, jusqu'à un certain point, réprimer leurs mouvements, la crainte de quitter ce que ces dames appellent le château, ou le désir d'y revenir, a prévenu ou abrégé plus d'un accès.

Chose remarquable, la population des femmes quoique beaucoup moindre que celle des hommes, offre pourtant beaucoup plus de malades violents, furieux même, qu'il n'y en a parmi ces derniers. Une douzaine de femmes sont dans le cas d'être habituellement contenues, à cause de leurs violences, tandis que, parmi les hommes, on en compte à peine trois ou quatre à l'égard desquels on soit obligé de prendre cette précaution. Il en résulte, en somme, que, sur près de cinq cents malades que renferme l'établissement, il n'y en a pas plus de quinze à seize dont la violence exige des moyens de répression. Ce résultat est le prix des soins, des égards dont ils sont l'objet, de la douceur inaltérable avec laquelle ils sont traités, de la sage liberté qu'on leur accorde: car rien ne serait plus aisé que de faire de tous les pensionnaires de la maison autant de furieux: il ne faudrait pour cela que se départir des principes d'humanité qui président à l'administration de l'établissement. Au reste, les moyens de répression dont j'ai parlé,

consistent à les vêtir de ce qu'on appelle la camisole, espèce de blouse en grosse toile, dont les manches plus longues que les bras se croisent par devant et s'attachent par derrière, et, si ce moyen ne suffit pas, à les fixer ainsi vêtus dans un grand fauteuil de malade bien rembourré et pourvu de courroies qui les retiennent par les bras. Nous avons vu ainsi retenues dans des fauteuils, des femmes élégantes qui ont fait le charme des salons; de jeunes et jolies personnes qu'on a pu admirer, qu'on admirera peut-être encore dans les cercles dont elles ont fait l'ornement; des mères qui idolâtraient leurs enfants et qu'il a fallu séparer d'eux, pour qu'elles n'en fissent pas les victimes de la manie du meurtre qui s'était emparée d'elles. On suffoquerait de pitié en voyant en cet état des femmes qui ont vécu dans des habitudes d'élégance et de délicatesse, si l'on pouvait les croire condamnées à y passer le reste de leurs jours; mais l'excès de l'agitation, l'acuité du délire n'excluent pas les chances de guérison, bien au contraire; et ces sortes de malades sont, sauf quelques exceptions, rendues à la société, après un traitement plus ou moins long.

Le chiffre des guérisons a toujours été comparativement très-élevé dans la Maison de Charenton; mais il a dépassé, en 1830, toutes les propor-

tions constatées jusque-là. D'après les relevés officiels recueillis dans l'établissement, il y est entré, dans le cours de cette année, cent quatre-vingt-six malades, parmi lesquels cent et un reconnus incurables au moment de leur entrée, d'après les renseignements fournis par les familles elles-mêmes et consignés dans les registres de la maison, incurabilité résultante, soit de leur âge, soit de l'ancienneté de leur maladie, soit encore de ce qu'ils offraient les symptômes d'une paralysie plus ou moins avancée; ce qui réduit à quatre-vingt-cinq le nombre des malades mis en traitement. Soixante sont sortis guéris, c'est-à-dire un peu moins des trois quarts. On n'avait pas encore obtenu des résultats si satisfaisants. Affreuse maladie! Que l'on en guérisse au moins, que nous le sachions, que nous en soyons bien persuadés, pour ne pas devenir fous à la terrible pensée qu'un saisissement violent, une terreur profonde, un chagrin trop vivement senti, un revers subit de fortune, une commotion sociale, ou seulement une congestion au cerveau, peut nous priver de cette raison dont nous sommes si justement fiers. J'ai oublié l'amour, cette passion fougueuse, dans l'énumération des causes de la folie! Et pourtant combien de victimes n'a-t-elle pas précipitées dans les maisons de fous?

Quelle est cette jeune et ravissante fille à la

démarche à-la-fois hardie et voluptueuse, dont la belle voix jette aux vents des préludes brillants; qui croit s'être parée pour le bal en mêlant à ses blonds cheveux une vile paille que les pieds ont foulée, et en ajustant sur ses blanches épaules un chiffon souillé d'ordure; qui prend des attitudes théâtrales, déclame avec un accent passionné, s'interrompt pour figurer les pas de la danse du châle, puis s'échappe en poussant un cri douloureux qui vous glace? Il y a peu de temps qu'elle brillait dans le monde, qu'on enviait un de ses regards; beauté, talents, fortune, tout ce que les hommes estiment, elle pouvait le donner. Elle aima; elle se crut aimée; elle fut trahie. Le chagrin n'a pu altérer ses charmes; il a tué sa raison.

Il y a dans la maison de Charenton deux choses curieuses à observer : le salon où se réunissent le soir les pensionnaires des deux sexes, et la table de l'administration. A cette table, qui est de soixante-dix couverts et qui est présidée par le directeur, sont admis les employés du service administratif, les médecins, les élèves en médecine, quelques dames attachées à l'établissement par leurs fonctions, et environ une quarantaine d'aliénés des deux sexes; ceux-ci, quand ils sont de première classe, ont le droit d'y venir tous les jours, et deux

fois par semaine quand ils sont de la deuxième classe, autant toutefois que leur état mental le permet. L'institution de cette table, est utile en ce que les aliénés convalescents et ceux qui sont tranquilles, y trouvent une diversion aux habitudes un peu monotones de la maison, un ordre qui leur impose l'obligation de s'observer, de se contraindre au besoin, et aussi une communication récréative avec les employés de la maison. L'admission à cette table est considérée par les malades comme une faveur, et le désir de l'obtenir, la crainte d'en être privé, sont pour eux un frein qui les retient dans ceux de leurs mouvements qui ne sont pas par trop impératifs; car il faut bien reconnaître que dans beaucoup de cas, les aliénés peuvent réprimer jusqu'à un certain point leurs volontés. Le logement au château pour les dames, l'admission à la table du directeur pour tous, sont deux puissants auxiliaires des médecins. Les gens du monde auront peine à concevoir qu'à une table de soixante-dix personnes, au nombre desquelles sont quarante aliénés, il soit possible de s'entendre, qu'un certain ordre puisse y être maintenu. C'est pourtant plus que de l'ordre qui y règne; c'est du silence, de la décence, de la tenue. Il n'appartient qu'aux gens qu'on appelle raisonnables, de faire à table un bruit étour-

dissant, de s'y livrer à des disputes à propos d'opinions politiques ou littéraires, et de casser les verres, quand ils se sont échauffés par le vin ou par de vaines querelles.

Quant au salon, c'est encore une faveur d'y être admis, et cette faveur est le prix d'habitudes calmes, d'une certaine soumission aux règles de la maison, d'un certain respect pour les convenances. Il s'ouvre immédiatement après le dîner; c'est-à-dire à sept heures; il ferme à neuf heures et demie. Les deux sexes y sont admis sous la surveillance de préposés de l'établissement. Un piano y est à la disposition des pensionnaires, et il est rare qu'il ne se trouve pas parmi eux quelque musicien ou musicienne, qui en parcoure les touches avec plus ou moins de talent, ou qui unisse à ses accords les modulations d'une voix exercée. Tandis qu'une partie de la société est groupée autour de l'instrument, et prête l'oreille à la romance ou à la sonate qui la captive; une partie de boston ou de whist s'arrange dans un autre coin du salon; plus loin, deux champions s'attaquent aux échecs ou se défient au trictrac; des conversations particulières s'engagent d'un autre côté. La politique s'y mêle quelquefois; il y a à Charenton, comme à la Chambre des Députés, une majorité et une opposition. Dans celle-ci figurent

deux ou trois carlistes; l'un d'eux, pensionnaire de troisième classe, et qui n'a pas le droit de venir à la table de l'administration, présenta le jour de la Saint-Charles une requête au directeur, à l'effet d'y être admis en l'honneur de la fête du *roi*. Le directeur écrivit en marge de la demande: Accordé pour la Saint-Philippe. Ici un vieux militaire qui a fait toutes les campagnes de la révolution et de l'empire, et qui se croit sans cesse attaqué par une douzaine de soldats anglais, raconte ses exploits, en assaisonnant son récit de mainte apostrophe contre la Grande-Bretagne. Là un ecclésiastique, dans le costume de son ordre qu'on n'a pas pu parvenir à lui faire quitter, récite un sermon sur l'assoupissement de l'âme, et s'interrompt pour régaler ses auditeurs d'épigrammes contre Napoléon, qu'il appelle des chefs-d'œuvre de sarcasme et d'ironie. Plus loin, un ancien auteur de vaudevilles développe le plan d'une tragédie; un petit homme à redingote boutonnée jusqu'au menton, le chef couvert d'une petite perruque qui en dessine les contours comme une calotte de prêtre, s'informe des besoins de ceux qui l'entourent ou des malheureux qu'ils pourraient connaître, et il leur distribue gravement des dessins de sa façon, dont il a toujours ample provision, et qu'il croit d'un prix

inestimable. Ces dessins qui représentent invariablement une procession de capucins dessinés dans le style des statues de pierre qui décoraient l'architecture du douzième siècle, sont, entre ses mains, une source de richesses inépuisables. Il a la conscience que c'est avec le produit de leur vente que se soutient la maison de Charenton, et il travaille alternativement, avec un zèle que rien ne peut refroidir, pour les besoins de la cuisine, du mobilier, de la pharmacie, etc., etc. Cet homme, avant d'avoir perdu la raison, était un estimable littérateur. Cet autre, qui n'a que quatre pieds et demi de haut, qu'une gibbosité des plus marquées n'empêche pas de se croire un Apollon, et prince du sang par-dessus le marché, se pavane dans l'amour qu'il a conçu pour une belle et auguste princesse. Les employés de la maison reçoivent régulièrement, une ou deux fois par semaine, des lettres de faire part de son prochain mariage avec cette princesse [1]. Il adresse au Direc-

[1] Il faut lire les lettres de quelques aliénés pour concevoir jusqu'à quel point leurs idées sont perverties par la maladie. J'en copie quelques-unes dans le but de fournir un sujet d'observations de plus aux personnes qui étudient, sous le rapport philosophique, l'aliénation mentale.

Ire. « Depuis vingt ans je demeure à Charenton qui est de fait « près de s'écrouler. Au milieu de ce péril, nous n'avons pas le « sou, et je ne puis compter, pour toute ressource, que sur le

teur l'injonction de faire les dispositions nécessaires dans le parloir de la maison, qu'elle a

« lapis de cette citadelle. Je ne reçois point de nouvelles de ma « chère épouse, Louise de Bourbon, ni de mesdames ses six « sœurs de Bourbon Aleazaris, ni de ses sept sœurs de Saint- « Albain. Jusqu'ici j'ai sauvé Charenton.... Mais quel péril, « grand Dieu! Je suis ici sans l'ombre même d'autorité, et pour- « tant on veut s'emparer de cette clé du monde, afin de se rendre « maître du monde même. Ma mère de Montmorency, mon père « de Barte, fils de la reine, sont morts. Mon frère le jeune est « mort. Les ordres du congrès de Rastadt sont méprisés. Daignez « me donner vos ordres suprêmes, etc., etc. »

Cette lettre est adressée à sa hautesse le grand seigneur souverain à la cour ottomane.

IIe. « Les proclamations continuelles de la troupe française, « ainsi que de l'intérieur de la France, qui m'a reconnu son em- « pereur légitime, ainsi que l'ont fait les puissances étrangères, « m'étonnent du peu de soumission de ceux qui en sont les « chefs. Déjà le général Compan a passé à la Russie..... Dites- « moi pourquoi? Les napoléonistes, dont les années 1811, 1812 « et 1813 nous ont fourni matière à réflexion, ont encore osé « reparaître en France. Je le sais, monsieur le ministre. La con- « duite du fils de l'ex Charles X, malheureux depuis trente ans, « ne lui plaît pas. Veillez à ce que vous avez à faire; je vous « donne un avis positif. La France est malheureuse. Quoique re- « connu roi d'Angleterre, j'aime la France.

Signé, CHARLES, fils de Charles X.

IIIe. « Bonne princesse et adorable amie,

« Aujourd'hui j'ai l'honneur de vous supplier d'agréer qu'il « me soit permis de vous entretenir respectueusement de mes « hommages, de ma fidélité, de mon amour. Vous m'êtes tou- « jours bien chère; vous m'êtes toujours bien précieuse. Votre « empire, c'est l'empire des charmes et de la beauté; c'est l'em- « pire des grâces et de la douceur; c'est aussi le règne de la can-

choisi pour sa résidence. Ainsi l'ordonne *le prince de Bourbon croix de Saint-Louis*, du reste

« deur, de la constance, de l'aménité, de la franchise, de l'inno-
« cence, de la vérité, de la vertu. Notre mariage arrêtera pour
« toujours notre bonheur, et la France et nos amis, qui nous
« contemplent, proclameront nos louanges, notre allégresse.
« LL. MM. Alexandre-le-Grand, empereur de toutes les Russies,
« Frédéric-le-Grand, roi de Prusse, et LL. MM. Léopold, em-
« pereur d'Allemagne, Georges et Wellington, rois d'Angleterre,
« m'ont donné leur parole d'honneur que notre dynastie jouira
« à perpétuité de la gloire, de la splendeur, de l'opulence qui lui
« appartiennent éminemment d'après tous les droits de la no-
« blesse et de la naissance, etc., etc. »

IVe. « Mesdemoiselles Virginie et Caroline sont priées de se
« rappeler le soussigné d'autre part pour des raisons sociales
« antiques et nouvelles.

« Tel qu'un oiseau mouche
« Lui-même se couche;
« Mais il ne dort pas
« Chez Maupas.
« Autrefois l'haleine des plus légers zéphyrs
« Se mêlait à ses soupirs;
« Mais aujourd'hui Mélanie et Athalie
« Sont, je crois, retournées en Italie.
« Puisse le fleuve du Rubicon
« Ne pas submerger ce pauvre garçon !
« Car, auprès de jeune et gente demoiselle,
« L'Amour, ce tendre enfant, revient avec l'hirondelle
« Dans le jardin de Charenton,
« Au salon, sur l'Hellespont.
« Heureuse poésie, toi qui vivifie tout ce qui a vie,
« Ravifie aussi toutes les Sophies et les philosophies,
« Jusques dans le temple de Charenton,
« Et sur le tabernacle de Caton. »

V^e^. « Contre eux des *scélérats* titrés font des lois...! mettant

le meilleur prince de toute la chrétienté, affable, poli, obséquieux même, et déposant volontiers sa dignité pour n'être plus qu'un simple citoyen.

L'énumération de tous les genres de délire qui se manifestent dans cette réunion, qui pourtant n'offre qu'une faible fraction de la population de la maison, serait trop longue et finirait par devenir fastidieuse. Qu'il suffise de dire que l'on y retrouve, sous l'influence des idées les plus baroques, des hommes qui ont commandé les

« tout le monde à leur poursuite et à celle des électeurs *butors*.
« Le roi aurait une force majeure invincible !!!!

« Je joins ici un manuscrit pour nous assurer des députés de « la *noire* intrigue ; il porte ce titre :

« *La Taxe correctionnelle ou l'Impôt tranchant et économique imaginé « pour disposer le peuple paisible aux amusements publics.*

« Cette *cote* doit entrer au sac du grand procès des *conjurés !* « Les imposés rempliront le rôle efficace de la *Dynastie* nouvelle... « bagatelle non coûteuse pourtant de *Brutus !* vous m'entendez « bien. »

VIe « Hier sur les sept heures un quart du soir, entendant un « certain bruit dans les nues, j'y jette les yeux et j'y vois Dieu, « vêtu d'un camelot gris avec des sandales grises, d'un rosé léger.

« Je suis enlevé et j'ai l'honneur d'entretenir Dieu sur mon lit. « Je lui ai parlé environ jusqu'à minuit. Il m'a dit de vous, mon- « sieur le directeur, que vous étiez de sa famille et son proche pa- « rent. Il vous recommande que nous en terminions en ce qui « concerne le raccommodage de la citadelle de Charenton, où tout « périrait sans ressource si l'on n'y mettait promptement la main.»

Il y en a qui expriment des idées encore plus bizarres s'il est possible.

armées, dirigé les affaires publiques ou de grandes entreprises commerciales. Quel sujet de réflexion pour le philosophe! Connaît-on du moins les causes de la folie? L'art a-t-il des règles certaines pour la guérir? Existe-t-il des moyens de s'en préserver? Nous avons déjà dans le cours de cet article, assigné des causes à la folie, des causes occasionelles s'entend, telles qu'un profond chagrin, un saisissement, une révolution de fortune, etc. Nous ajouterons, que toutes les passions portées à un degré extraordinaire, peuvent, en influant sur les organes, devenir des causes d'aliénation mentale, et que les folies ne sont alors que les passions mêmes dans leurs excès. On pourrait donc jusqu'à un certain point se préserver de la folie, en sachant contenir ses passions dans de justes bornes. On pourrait, par le même principe, se prémunir en partie contre les causes physiques de la maladie, telles que les congestions sanguines, en évitant les écarts de régime de toute nature, qui ne les déterminent que trop souvent. Quant à l'altération même que subit le cerveau des aliénés, elle n'a pas été, que nous sachions, reconnue jusqu'à présent d'une manière positive. Les nombreuses autopsies qui ont été faites depuis vingt-cinq ans, ont pourtant à-peu-près établi que l'inflammation des méninges (enveloppes du cerveau) est, chez les

aliénés, le signe le plus caractéristique de cette altération. L'incertitude qui règne encore, qui régnera probablement toujours à ce sujet, ne répond que trop à cette question : l'art a-t-il des moyens certains de guérir la folie ? La science de la médecine est sur ce point comme sur tant d'autres toute conjecturale; mais ses conjectures prennent une grande force de probabilité quand elle agit d'après cette opinion généralement adoptée, nous le croyons, qu'une altération quelconque du cerveau existe dans l'état d'aliénation mentale, et que les moyens physiques, les révulsifs par exemple, aident bien plus la nature que les moyens moraux dans le traitement de cette maladie. Nous considérons comme un très-puissant auxiliaire de la médecine en pareil cas la séquestration des malades. Dans leur propre maison, au sein de leurs familles, entourés de parents affectueux, de domestiques empressés, leurs volontés deviennent despotiques; dans la crainte de les irriter, un sentiment de déférence ou d'affection commande à ceux qui les approchent une obéissance mal entendue; on va même jusqu'à flatter leur manie; l'exaltation devient alors de plus en plus intense, nourrie qu'elle est souvent par la présence des objets de leur aversion ou de leur sympathie. Faut-il leur administrer des remèdes prescrits? qui osera violenter

leur répugnance à s'y soumettre? Dans un établissement spécial, au contraire, environné d'étrangers sur lesquels ils ont bientôt reconnu qu'ils ne peuvent exercer leur empire, et qui ne craignent pas de résister à leurs caprices, une crainte salutaire soumet leur volonté qui s'use en efforts superflus. Soumis, ils deviennent tranquilles, surtout en s'apercevant que cette soumission est payée de bons procédés, d'attentions délicates, et la tranquillité est ce qui leur est le plus nécessaire dans cet état.

J'ai tracé une esquisse bien imparfaite, bien superficielle de la maison de Charenton; mais j'en ai dit assez pour remplir mon but, qui est de donner aux gens du monde une idée juste et positive de ce qu'est cet établissement très-peu connu. Que si l'on y cherche une dissertation scientifique sur la folie, on ne l'y trouvera pas. Je n'ai parlé, je ne pouvais parler qu'en observateur, qu'en philosophe, de cette triste et déplorable infirmité. Ceux qui voudront en savoir davantage sur ce sujet, pourront puiser à des sources abondantes. Les savants ouvrages du docteur Pinel, du docteur Esquirol surtout, qui a fait de l'étude de la folie l'occupation de toute sa vie et auquel l'humanité doit une réforme radicale dans le traitement de cette maladie, leur offriront une ample moisson d'observations dignes à la

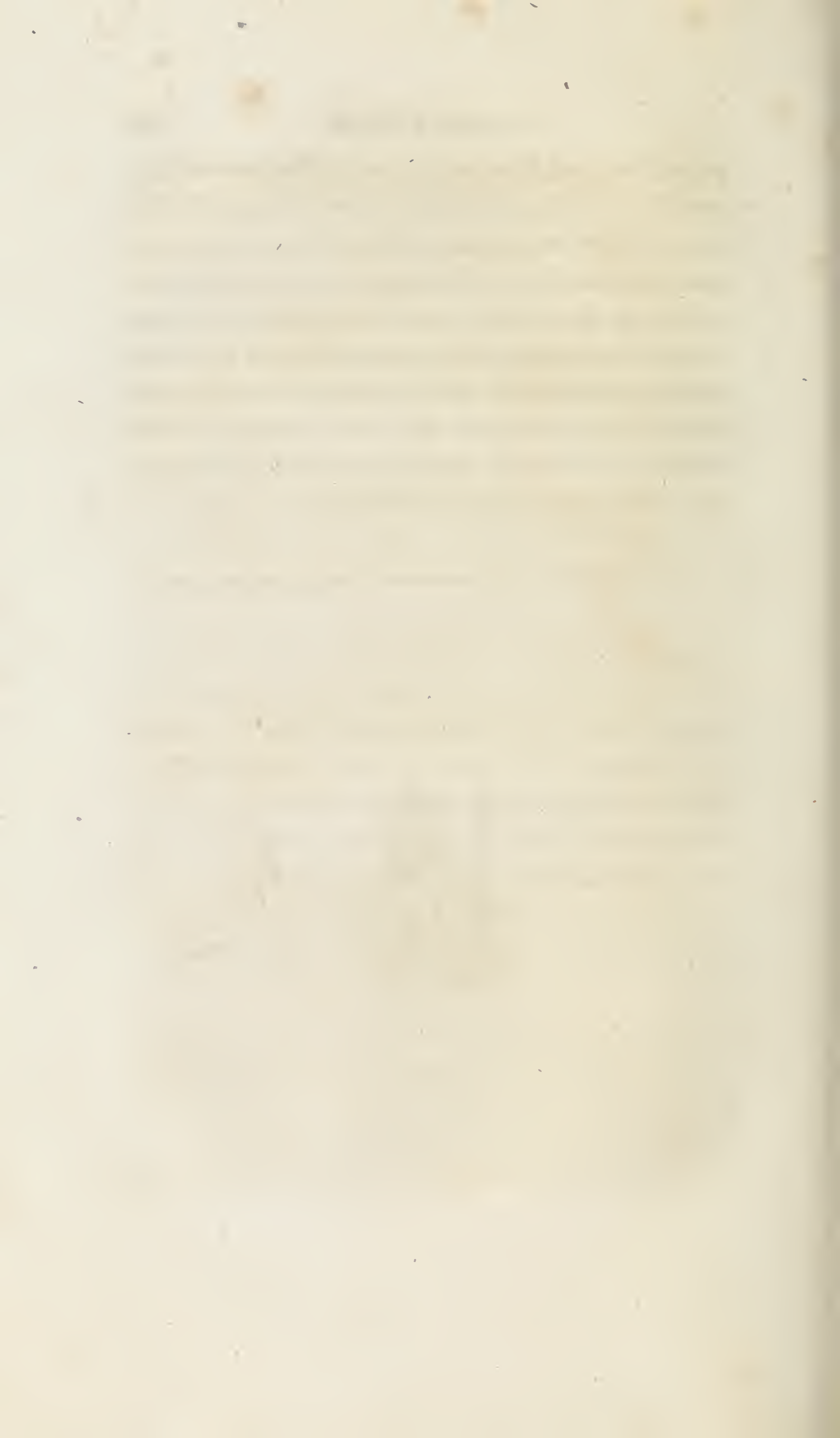
fois de l'intérêt du savant et du philosophe. M. le baron Cuvier, dans l'éloge du docteur Pinel, raconte que, grâces aux améliorations introduites par les soins de ce célèbre médecin dans le régime des aliénés, améliorations qui portèrent le calme dans les loges où s'agitait auparavant la fureur, il est arrivé souvent que des étrangers avaient parcouru presque toute la partie de la Salpêtrière consacrée aux aliénés, et demandaient encore si on ne les y conduirait pas bientôt; tant, dit-il, les malades y sont tranquilles, tant leur existence ressemble à celle des personnes raisonnables. C'est surtout au milieu des malades confiés aux soins de M. le docteur Esquirol [1] qui a poussé bien plus loin que son devancier ces améliorations, que des étrangers pourraient demander où sont les fous. Et pourtant combien ne laissent pas encore à desirer sous le rapport des constructions, des divisions et subdivisions les établissements consacrés au traitement de l'aliénation mentale? Mais le défaut d'argent est un obstacle à tout le bien

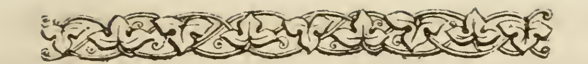
[1] M. le docteur Ferrus, M. le docteur Pariset, ont aussi considérablement perfectionné le régime des aliénés à Bicêtre et à la Salpêtrière. Le premier de ces établissements surtout a reçu, dans ces derniers temps, par les soins de M. le docteur Ferrus, utilement secondés par l'administration des hospices, de notables améliorations.

qu'on voudrait faire en ce genre. Ne pourrait-on pas dire à ceux qui en disposent, ce que M. Esquirol disait un jour au célèbre duc de Liancourt qui repoussait une demande qui lui était faite en faveur des aliénés par la nécessité de venir d'abord au secours des prisonniers. « A la bonne heure, monsieur le Duc ; mais il ne va dans les prisons que des gens qui l'ont plus ou moins mérité, et nous ne sommes pas sûrs, vous et moi, de ne pas aller à Charenton. »

Maurice PALLUY,
DIRECTEUR DE LA MAISON ROYALE.







LES MIGRATIONS

DU PORT SAINT-NICOLAS.



Tout Paris a pu voir, l'année dernière, les malheureux Alsaciens stationnés sur le port Saint-Nicolas. Chacun s'étonnait à l'aspect de ce singulier campement composé de femmes, d'enfants, de vieillards, de familles entières, habitant les charrettes qui avaient servi à les transporter. C'est au Havre que j'ai retrouvé, prêts à s'embarquer pour l'Amérique du nord, ces milliers de malheureux émigrants, qui vont demander à une terre étrangère un pain que le sol natal leur refuse. Le cœur se serre à

la vue de cette population des bords du Rhin, encombrant les rues et les quais du Havre [1]. La plupart campent en plein air, autour d'une espèce de bivouac où cuit la nourriture commune, due le plus souvent à la charité des Havrais; d'autres, déjà embarqués, attendent sur les navires le complément de la cargaison. Parmi ces émigrés, on remarque avec peine un nombre considérable d'enfants en bas âge; beaucoup de jeunes filles surtout; çà et là des mères, leur nourrisson au sein; des vieillards des deux sexes, quelques-uns même si âgés, qu'on s'étonne de les voir transporter au loin ce peu de jours qui leur reste à passer sur la terre. Ce spectacle est triste, cependant ces grandes migrations, qui à certaines époques se propagent parmi les peuples comme une maladie contagieuse, sont encore le plus doux de ces remèdes terribles que la Providence semble tenir en réserve pour les opposer à l'accroissement rapide de la population.

[1] Je dois à l'extrême obligeance de M. Édouard Corbière les détails que mon court séjour au Havre ne m'aurait pas permis de recueillir. J'aime à reconnaître cette obligation contractée à l'égard d'un homme aussi distingué dans les lettres qu'il l'a été dans la carrière maritime. Le *Négrier*, dernier ouvrage de M. Éd. Corbière, qui mérite tout le succès qu'il obtient, justifie la réputation qu'avait value à son auteur le talent avec lequel est rédigé l'un de nos meilleurs journaux de province.

Les premiers émigrants que le Havre ait vus s'embarquer à bord des bâtiments américains, étaient des Suisses.

En 1818, les agents de compagnies pour les émigrations allèrent, dans le canton de Fribourg, enrôler pour les États-Unis les malheureux catholiques que la terre de la patrie ne nourrissait plus. Les émigrants devaient s'engager à louer deux ou trois années de leur travail aux habitants américains, qui s'engageraient, de leur côté, à leur donner, au bout de ce temps, une portion de terre et les instruments nécessaires à la culture. A l'expiration du traité convenu avec leur maître, les Suisses quitteraient la glèbe pour vivre de leur travail et élever leurs familles.

Avec la sobriété ordinaire à ces cultivateurs, quelques-uns d'entre eux se créèrent une existence aisée, et appelèrent à eux plusieurs de leurs compatriotes; aussi existe-t-il aux États-Unis de petits villages construits et habités seulement par des laboureurs helvétiens, toujours portés à se réunir et à perpétuer, dans les établissements qu'ils forment, les usages de la mère-patrie.

Quelques années plus tard, les propriétaires américains, à qui d'abord les bras avaient manqué pour la culture, cessèrent de demander des cultivateurs à l'Europe. Mais l'impulsion

ayant été donnée, on vit arriver au Havre des Badois, des Wurtembergeois, enfin des Alsaciens, encouragés et même séduits par la prospérité des premiers émigrants.

Les courtiers des compagnies d'enrôlement, qui se chargeaient, moyennant une forte commission, de préparer les moyens de passage à ces pauvres gens, ne manquaient pas de leur vanter les avantages qu'ils devaient trouver en s'expatriant. On vit alors de pauvres cultivateurs vendre les petites propriétés qu'ils avaient chez eux, pour se procurer l'argent nécessaire à leur voyage au Havre, et à leur passage aux États-Unis. Traînés avec toute leur famille sur de légères voitures qu'ils construisaient eux-mêmes, ils traversaient la France, couchant dans leurs chariots, et vivant des aumônes qu'ils recueillaient sur leur route. A leur arrivée au Havre, des gens avides leur achetaient à vil prix les chevaux et le bagage avec lesquels ils avaient fait le voyage. Ils étaient mis à bord d'un navire américain avec les vivres nécessaires à leur traversée, et ils allaient à New-York, à Philadelphie, ou à Boston, chercher la fortune douteuse qu'on leur avait promise, en les dépouillant provisoirement du peu qu'ils possédaient encore.

Les capitaines américains et français qui affrétaient leurs navires pour transporter des émi-

grants, cherchaient, comme on le pense bien, à prendre le plus de passagers qu'ils pouvaient. Mais une loi fort humaine des États-Unis défendait, sous peine de confiscation du bâtiment, d'embarquer plus de *deux* passagers par *cinq* tonneaux. Plus tard, le congrès poussa encore plus loin la prévoyance, en prescrivant aux capitaines de ne prendre que *deux* passagers pour *quatre* tonneaux de jauge, c'est-à-dire, *cent* passagers pour un navire de *quatre cents* tonneaux, *cinquante* passagers pour un navire de *deux cents* tonneaux, ainsi de suite.

Malgré cette loi, on a essayé dernièrement de faire partir, sur de petits bâtiments de très-peu de valeur, un nombre de passagers excédant le nombre légal. Le projet des spéculateurs était de faire confisquer leurs navires, dont la valeur était beaucoup moindre que le fret qu'ils recevraient pour un nombre disproportionné de passagers.

Entre autres faits de cette nature, on a vu, au Havre, un mauvais bâtiment de *quatre-vingt-quatorze* tonneaux, passer marché pour porter à Philadelphie *cent six* émigrants, et, chose inouïe! il a fallu que des difficultés entre les armateurs et les fournisseurs vinssent mettre obstacle au départ de ce bâtiment, pour que les malheureux émigrants échappassent aux priva-

tions et aux dangers de la traversée, sur un vieux et mauvais navire! Les autorités en France n'avaient pas trouvé, dans le recueil immense de nos lois, une seule disposition qui pût les autoriser à retenir dans le port une expédition, dont le but était de sacrifier une centaine d'infortunés à la vénalité de deux ou trois négriers de blancs.

Le prix du passage aux États-Unis pour chaque émigrant, a été d'abord de 300 francs, puis il est tombé à 230 et à 200; aujourd'hui il est encore de 120 francs.

Chaque famille embarque avec elle ce qui lui est nécessaire pour la traversée. Le capitaine prend l'eau qu'il lui faut pour tout ce monde; et quelquefois, quand la longueur de la navigation rend insuffisante la quantité de vivres embarqués, les capitaines suppléent par une ration de biscuit à la trop petite quantité de provisions.

Plusieurs émigrants, à l'aise chez eux, sont quelquefois passés aux États-Unis pour faire valoir de leurs mains, sur un sol productif, les fonds qu'ils étaient parvenus à réaliser dans leur patrie. Un vieux Suisse, fort laborieux, et encore plus avare, échangea, il y a deux ans, au Havre, pour trente mille francs d'espèces contre du papier sur New-York. Il voulait, disait-il,

aller travailler en grand, une portion de terre américaine.

Il n'est pas sans exemple que des individus partis très-pauvres pour aller se louer pendant trois ou quatre ans à des planteurs américains, soient revenus avec une petite aisance en France, au bout de dix ou douze années de travail et d'économie; mais ces exemples-là sont fort rares. Il y a quelque temps que les émigrants nouvellement arrivés à New-York mendiaient dans les rues de cette capitale. Aussi le gouvernement de l'Union, pour se préserver de l'invasion de la mendicité, a exigé que tous les nouveaux arrivés pussent répondre de leurs moyens d'existence pendant un an au moins.

Les bâtiments américains qui fréquentent le port du Havre, et qui portent aux États-Unis ceux que nous appelons encore des *Suisses*, bien qu'ils soient nos compatriotes, prennent, terme moyen, à chaque voyage, *cent* passagers dans l'*entrepont*. On dit dans l'*entrepont*, par opposition à ceux que l'on prend dans la chambre, et qui paient 750 francs de passage pour être traités à bord comme dans l'un des meilleurs hôtels de Paris. Il faut avoir vu toute l'élégance de ces bâtiments, pour se faire une idée de cette *opposition*. D'un côté, toutes les commodités de la vie, des lambris, des meubles en

bois précieux, des glaces, des cristaux, de somptueux tapis, des mets délicats, des vins recherchés; de l'autre, des haillons, des pieds nus, une nourriture grossière, souvent insuffisante, et le plancher pour lit. Le luxe et la misère séparés seulement de l'épaisseur d'une cloison de navire ! Jamais peut-être ils ne se sont vus de si près.

On évalue à quatorze ou quinze mille le nombre d'individus qui, depuis l'époque des premières émigrations, se sont embarqués au Havre pour aller chercher à vivre de leur travail aux États-Unis.

...... Amidst this wide array
Of glorious things and fair,
My soul is on that bark's lone way,
For human hearts are there.
M^ss^ Felicia Hemans.

Dites-moi, bords féconds de l'antique Neustrie,
Voisins des flots amers,
Ce que va demander, si loin de sa patrie,
Tout ce peuple à vos mers ?

L'Alsace, dès long-temps, vaillante sentinelle
Du pays menacé,

A-t-elle tressailli d'une alarme nouvelle
Dans son poste avancé?

Le Rhin, comme autrefois, sent-il frémir sa rive
Sous des pas ennemis,
Qu'il envoie en exil, tel que Sion plaintive,
Ses filles et ses fils?

Ses laboureurs, peut-être, en poussant la charrue
Dans les sillons fumants,
Ont peur de voir crouler l'Europe vermoulue
Sur ses vieux fondements!

Ou, qui sait, si pour eux, voyageurs que nous sommes,
L'heure ne sonne pas
Où, sur ce globe étroit, les familles des hommes
Se déplacent d'un pas;

Et, dociles jouets de ce choc qui les pousse
Vers un nouveau destin,
Subissent tour à tour, de secousse en secousse,
Un mouvement lointain!

Ce volcan d'orient, qu'est-ce donc qu'il prépare
Dans son cratère ardent?
L'allons-nous voir encor d'une lave barbare
Inonder l'Occident?

Fuyez alors; et loin des humaines tempêtes
Qui brisent les états,
Tentez, enfants du Rhin, d'innocentes conquêtes
Vers de plus doux climats:

Le fer ne servira, dans vos mains pacifiques,
Qu'à creuser les guérets;
La flamme, qu'à miner les racines antiques
Des incultes forêts.

Oh! voyez, embarquant chariots et corbeilles,
L'un par l'autre poussé,
Ces groupes, bourdonnant comme un essaim d'abeilles,
A la ruche empressé!

Tout part! Ici s'endort au giron de l'aïeule
Le vagissant maillot;

Là, l'enfance, ô pitié! s'en va, pleurante et seule,
Se confier au flot!

Comme une pauvre mère, au bruit de l'incendie
Dans la nuit allumé,
Jette au loin tout-à-coup, par la peur enhardie,
Un berceau bien-aimé!

Ainsi sont rejetés ces fils de la misère
De ce sol inhumain,
Où, depuis trop long-temps, la peine est sans salaire,
Et le travail sans pain!

Le navire, pressant toutes ces têtes blondes
Entre ses flancs obscurs,
Semble, après la récolte, entraîné par les ondes,
Un panier de fruits mûrs!

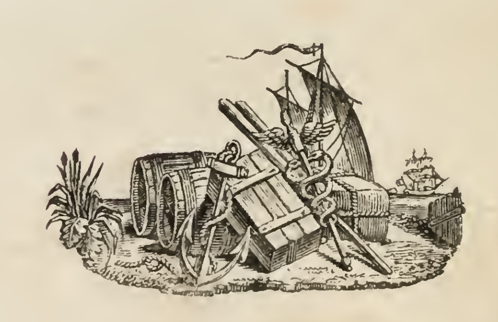
Partez! Un jeune monde avec eux vous réclame,
Vous qui gardez comme eux,
En des corps fatigués, quelque jeunesse d'âme,
Quelques rêves heureux!

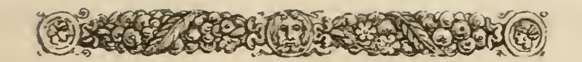
Mais lorsqu'on a perdu le plus beau d'une vie
Effeuillée à demi,
Qu'à nos labeurs sans fruits l'espérance est ravie,
Qu'on ne fait plus d'amis;

Quand la coupe du siècle a troublé notre tête
De sa vaine liqueur;
Quand sa fange a terni notre robe de fête;
Son souffle, notre cœur:

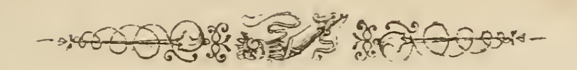
A quoi bon transporter, delà cette eau profonde,
Les soucis d'aujourd'hui?
Mieux vaut rester, languir, mourir dans ce vieux monde....
Et peut-être avec lui!...

Mme Amable TASTU.





LA MANIE DES ALBUMS.



L'origine des albums remonte à une époque fort reculée, les premiers furent composés en Allemagne. Sur le point d'entreprendre un voyage de longue durée, il était d'usage d'envoyer un livre à ses amis, qui devaient recevoir des dessins, des vers, ou de la musique; on y ajoutait encore des lettres de famille. Loin du pays, ce livre devenait un compagnon de voyage, un ami. Dans ces moments de tristesse où l'âme

a tant besoin de s'épancher, où vous rêviez une âme qui aurait pu vous comprendre, vous ouvriez votre album, et vous retrouviez vos amis, les conseils d'une mère, la tendre sollicitude d'une sœur chérie, et les lettres de la première femme que vous aviez aimée.

C'était en quelque sorte un livre de cœur, dans lequel se trouvaient rassemblées toutes les affections les plus chères, toutes les amitiés.

Peu à peu se perdit l'idée première des fondateurs, et les albums devinrent des recueils de dessins d'amis; puis ensuite des croquis, des esquisses, achetés à des marchands; plus souvent encore, arrachés par l'importunité à l'insouciante générosité des artistes.

Puis vinrent les amateurs, épouvantable caste, la plupart du temps composée d'inutilités financières; qui s'amuse deux heures d'un objet d'art, comme un enfant d'un joujou, qu'il brise ou qu'il délaisse à la vue d'un autre. Classe de gens cent fois plus insoutenable que celle des brocanteurs de peinture, vous traitant d'égal à égal, se croyant chez vous le droit de bourgeoisie, pour vous avoir fait faire un dessin; se mettant partout à l'aise; imposant leur jugement à tout le monde; et Dieu sait comment ils raisonnent! Arrivant le matin à l'atelier comme l'expéditionnaire à son bureau, et ne partant qu'à l'heure

de leur dîner. Bruyants, indiscrets et fainéants; vous mettant au courant du prix des chevaux, des tilburys et des beautés à la mode; renversant les chevalets; inscrivant leurs noms sur les plâtres, et vous fatiguant sans cesse de leur nullité: telle est, à quelques exceptions près, la secte des prétendus amateurs [1].

C'était principalement il y a cinq ou six ans à une époque où la profession d'artiste faisait vivre celui qui la cultivait, que surgit de plus belle cette longue et interminable série d'amateurs. Ils se mirent en tête de brocanter entre eux des dessins; tel en avait acheté un qu'il revendait, deux jours après, le quadruple du prix qu'il l'avait acquis d'un confrère. D'autres, moins adroits, y perdirent des sommes considérables.

Cette espèce de marronnage fut tolérée par les artistes qui tous les jours apprenaient de la bouche même des maltôtiers, comme à la Bourse, le cours de leurs productions. En définitive, ces derniers en prenaient gaîment leur parti, ils faisaient alors très-bien leurs affaires, bâtissaient leur

[1] Quelques vrais amis des arts et des artistes, et le cercle en est bien resserré, savent encourager les jeunes gens, leur sauvent une partie des dégoûts et des misères du métier, et dirigent leurs timides essais. Au commencement d'une carrière trop tôt fermée pour moi, je rendrai toujours hommage à l'un de ces amis éclairés des artistes, que sa modestie m'empêche de signaler à mes anciens camarades, et auquel j'ai voué une éternelle reconnaissance. H.-M.

petite maison, achetaient des chevaux et des meutes, rêvaient à de riches héritières que jamais ils n'épousaient, et se préparaient, pour l'avenir, le chagrin de mettre bas un jour tout ce bel équipage, et de redemander, comme don Juan du *Festin de Pierre*, à son tailleur, des nouvelles de madame Dimanche.

Bientôt cependant les coureurs d'atelier n'y trouvèrent plus leur compte, les prétentions des artistes à la mode s'élevant en raison de leurs besoins, la fièvre des albums les dévorant toujours, il fallut finasser; alors ils s'ingérèrent de donner des dîners. On invitait ceux de messieurs les peintres dont les dessins n'avaient pas encore figuré dans l'album, et au dessert, comme à une table d'hôte, la dame de la maison se disposait à faire ses recouvrements; elle faisait des yeux le tour de la table, et réclamait le prix du dîner qui venait d'être offert.

On passait dans le salon où le café était servi; pendant ce temps, la salle à manger était transformée en cabinet de travail, et, à un signal indiqué, les artistes trouvaient, sur une large table ronde, bien éclairée, cartons tendus, crayons, pinceaux, sépia, boîtes à aquarelles, etc.

Rien de plus curieux, de plus grotesque à voir que ces réunions, que ces petites rivalités en présence, que ces impromptus médités longtemps à l'avance, que ces compliments faux et

exagérés, si rarement sincères, qu'on se croyait forcé de débiter ; puis, venaient les commandes gratis, bien entendu, du maître de la maison pour l'album de madame P***, pour celui de M. de B***, pour ceux de messieurs les musiciens, car il y avait aussi de la musique.

Les belles dames et les beaux messieurs étaient parqués dans un salon trop étroit pour en contenir la huitième partie, le reste se tenait sur le dos des dessinateurs dans les pièces voisines; puis s'avançait, d'un pas assuré, d'un air content et satisfait de lui-même, un gros monsieur aux larges épaules, aux favoris monstrueux, aux mollets d'Hercule Farnèse, s'excusant d'un enrouement subit, et entonnant d'une voix claire et perçante, *Non, non, Colin n'aura pas mon ruban*, paroles et musique du même gros monsieur, dédié à son ami M***, aussi inconnu que l'auteur, écorchant, sans la moindre sollicitation de la part de l'aimable société, pour la millième fois, la cavatine du pauvre *Barbier*, au milieu des flots de nullités amoncelées aux portes, des ricanements, des allées et venues, de l'accompagnement obligé des portes ouvertes et fermées, et de la voix du laquais annonçant l'arrivée de la petite madame de D***, laide, rechignée, la tête empanachée, ses pauvres et noires épaules à découvert, se faisant jour, pour arriver à sa place réservée auprès de la maîtresse

de la maison, au travers de toutes les autres femmes, et laissant son noble époux dans une pièce voisine, discuter de toute la force de ses puissants poumons sur la séance de la chambre, les affaires publiques, ou le cours de la bourse. Sa rare intelligence sait tout embrasser, il parlera incessamment beaux-arts et économie politique, sans égard pour le gros virtuose qui, avec un sang-froid imperturbable, lève les yeux au ciel dans l'attitude d'un béat en extase, et termine son grand air au milieu des applaudissements de toute l'assemblée enchantée d'avoir terminé avec lui.

Dans les entr'actes des morceaux de musique les dames venaient visiter l'atelier de peinture : « Ah! ç'est bien là le profil de M. de La Bros-« sière. » — « C'est un arbre. » — « Maman, dit « la petite fille, c'est M. Desfeuillis. » — Un intérieur de ferme, c'est une marine. Puis les lieux communs : « Vous allez, monsieur, comme la parole. J'ai dessiné aussi en pension ; si j'avais voulu travailler, j'avais de très-grandes dispositions. — Je vous demanderai la permission de vous montrer les dessins de ma fille, ceux de mon Anatole, un enfant de six ans, c'est vraiment extraordinaire. »

Et ce jeune monsieur, pâle et blond, son lorgnon à la main, qui, pour dire quelque chose à la ravissante jeune femme qu'il a sous le bras,

trouve le dessin un joli délassement; plus loin, cet associé d'agent de change, la main droite dans l'échancrure de son gilet blanc, et de l'autre agitant son large paquet de breloques, le tout pour placer aussi son mot, donnerait volontiers un doigt d'une de ses inutiles mains pour en faire autant; pure politesse de sa part, car il demandait l'autre jour, devant Tortoni, en parlant des productions de Charlet et de Bellangé, qui pouvait acheter toutes ces bêtises-là.

Après toutes ces opinions émises sur les arts, revenaient les demandes. Combien de fois ai-je vu de pauvres artistes frémir, se pincer les lèvres en voyant une jolie personne plier soigneusement en quatre de délicieux dessins, les mettre dans son sac ou dans un coin de son mouchoir, trop heureux encore ceux qui ne les retrouvaient pas dans l'antichambre en allant rendre la visite de digestion ; dans l'antichambre! découpés dans les mains des enfants de la maison.

On faisait aussi des invitations à la campagne, aux environs, dans les départements, à l'étranger. L'artiste enchanté de faire route avec ses hôtes, apprenait la veille, souvent même le jour du départ, que la diligence passait à trois petites lieues de la propriété. Il quittait la voiture à trois heures du matin, arrivait à cinq aux portes du château, son bagage en sautoir, attendant qu'il fît jour chez ses nobles maîtres. Il y restait

deux ou trois mois, dessinant l'antique manoir sous tous ses aspects ; prenait toutes les vues des environs, et retournait dans la capitale le porte-feuille vide, après avoir laissé sa bourse dans les mains des valets de chambre et des marmitons.

La mode des albums passa comme jadis celle des culottes à canons et des vertugadins; les amateurs se mirent à faire des dessins qui, à leur avis, valaient beaucoup mieux que ceux de leurs maîtres. Bref, on n'acheta plus ni tableaux, ni dessins.

Je sais un amateur, un amateur véritable, critique exercé, collecteur plein de goût d'objets précieux de toutes les époques de l'art, qui perpétue seul la tradition des albums. Ce n'est pas avec la mesquinerie d'idées contre laquelle je n'ai pu m'empêcher de protester dans cet aperçu qu'il a composé son livre de dessin; il a apporté dans le choix des morceaux qu'il recueillait un discernement beaucoup trop rare malheureusement pour les artistes distingués qui se trouvent souvent en assez mauvaise compagnie. Les hommes de talent de tout le globe ont enrichi son album, digne de rester comme un monument unique. Aussi, quelle étude pour qui a le sentiment des arts, quelle soirée passée en présence de ces échantillons de tous les génies, de tous les esprits, de toutes les manières! L'album dont je parle est un recueil

de dessins pour un exemplaire unique des OEuvres complètes de la Fontaine. Le dernier dessin que j'ai vu avait été exécuté par un artiste chinois. L'amateur est M. Feuillet qui a écrit quelquefois sous le nom pseudonyme de *Leaves de Conches*.

Un homme profita de la révolution opérée dans les arts à la suite de nos crises et de nos débats politiques, le propriétaire du restaurant de la rue de Valois, le sieur Rouget. Il a revu successivement tous ses anciens clients. Toutes les notabilités de l'époque vont oublier chez lui, depuis cinq heures du soir jusqu'à sept, leurs rêves de gloire et de fortune, les invitations à dîner, et la protection des amateurs d'albums.

HENRY MONNIER.







UN CAFÉ DE VAUDEVILLISTES

EN MDCCCXXXI.



La Sibérie et un atelier d'élèves en peinture ne sont pas plus inhospitaliers qu'un café de vaudevillistes.

Si vous n'avez commis ni roman, ni mémoire, ni un couplet dans toute votre vie; si l'on n'écrit pas à l'adresse de votre nom au moins *homme de lettres*, ... je ne vous conseille pas d'entrer

dans ce café, où tout le monde se connaît comme à l'estaminet d'une ville de province : vous y serez observé, pressé par les regards de tous, mal à l'aise autant qu'une jeune fille, le premier jour du corset.

D'abord, le garçon qui a des moustaches et qui lit d'une main son journal favori ne vous servira pas de l'autre votre verre d'eau sucrée ; car vous paierez comptant, vous qui n'êtes pas un habitué, vous, ni auteur, ni journaliste, vous qui n'êtes pas un nom : vous crierez trois fois, *Garçon!* avant que la dame du comptoir agite sa sonnette : la sonnette, la serviette et le comptoir, tout cela écoute l'auteur qui parle et gesticule vivement sans dire un seul mot de politique ; là, voyez-vous, ni Varsovie ou Lyon, ni le ministère ou le choléra-morbus, mais bien le vaudeville nouveau qui sera joué le soir !

Prenez patience ! écoutez, et vous serez initié aux mystères des coulisses, vous pénétrerez le rideau, vous connaîtrez quel genre d'indisposition a fait faire relâche hier, quel auteur sera sifflé aujourd'hui ; vous saurez l'argent qu'il faut payer pour avoir un succès, les dîners que coûte une idée, les truffes que vaut le couplet final, et quel vin aime la plus jolie figurante du théâtre.

Mais ceux des habitués qui vous auront vu entrer, s'approcheront de votre table et vous entoureront avec l'espionnage acharné et la vigilance discrète d'un voleur ou d'un agent de police : et alors, vous qui avez eu soif, vis-à-vis ce café, ne portez pas une figure comique, surtout un nom plaisant, et s'il faut, par malheur, que vous ayez un nom plaisant, que vous signiez, par exemple, *Bonnichon* ou *Rigolard*, n'ayez donc point avec vous un ami qui vous appelle et qui ait la voix forte! Ils vous prendront votre nom. Prenez garde! Ils vous serrent de plus près. Imprudent que vous êtes, taisez-vous! Boutonnez bien votre esprit jusqu'au menton, ayez la main sur vos paroles, serrez le cordon à votre langue : ne laissez pas traîner une expression; mettez vos mots dans votre poche, mettez-vous tout dans votre poche si vous pouvez; car vous n'êtes pas en sûreté ici : on fait le mouchoir à la conversation ici : ils vous voleront, discours, habits, figure : ils vous prendront tout vif, tout entier, de la tête aux pieds. Vous ne savez pas combien ils sont habiles les filous? Ils vous flatteront, ils vous feront causer, ils vous demanderont quelle heure il est à votre montre. Ils vous feront poser devant eux. Une idée neuve, une matière à vaudeville, même un calembour, tout est enlevé, esca-

moté... S'ils ont mal entendu un mot en passant, ils vous diront : « *Répétez, s'il vous plaît!* » Puis, tout haut, « *Garçon, un verre de rum,* » et tout bas : « *Un crayon* »*!* Et l'on vous renferme au garde-manger littéraire, ou l'on vous entasse au milieu des plans, des fins de couplets et des bons mots, achetés, surpris, volés dans la journée, provisions mises en ordre, numérotées, chacune dans son rang et dans sa case : car chaque feuille de leur album est un bocal ou un rayon avec son étiquette ; ensuite a-t-on besoin d'un bon mot sur l'amour, d'un couplet sur la gloire, on ouvre le bocal *amour*, on tire le rayon *gloire*, et l'on trouve le bon mot tout prêt, le couplet tout fait.

Ces écumeurs de conversation, s'en vont furetant, espionnant, écrémant tout ce qu'ils entendent. Ils ramassent les miettes, essuient les bancs, épongent les marbres : car là, pas un tabouret qui n'ait fait son couplet, pas une table qui n'ait composé son vaudeville. Chaque dalle porte un calembour : on vous montrera le coin qui a dit : *Racine est un polisson.*

Là on ne fume pas, et pourtant l'air est lourd et pénible à respirer, tout chargé qu'il est d'une odeur nauséabonde de théâtre, et tenant comme en dissolution l'huile de quinquet et le calembour. La maîtresse du café est toujours laide

et vend des billets de spectacle à moitié prix; l'enfant de la maison fait des bons mots, et le mari fait crédit. Dans ce lieu sombre, toutes les figures sont brunes et presque sales. Vous avez rêvé Momus avec une grande bouche qui rit, des dents blanches, les joues fraîches et rebondies, l'humeur gaie, franche, et mobile, et bruyante comme ses grelots, le Momus enfin des toiles de théâtre? Point. Au milieu de ce groupe noir qui joue là-bas au domino, voyez ce vieux front jaune et plissé comme un bon billet de banque, ce front à demi pelé que supporte un corps droit à peu près comme un arc de triomphe; eh bien! c'est le plus sonore des grelots de Momus; ce vieillard taciturne et laid, suant l'ennui et le dégoût par toute sa peau, vous représente le plus *malin né des Français*, le meilleur *fou* du peuple, celui qui a fait rire tout son siècle, qui a désopilé la rate à la terreur, et fait étouffer la restauration : il a gagné, je suis sûr, avec la gaîté des cent jours, plus qu'un fournisseur d'armée : il a profité des pompons de théâtre et vécu de l'épaulette plus qu'un passementier.

Autour du vieux, se pressent tous les apprentis, les novices, les collaborateurs payés et les collaborateurs payants; par exemple, ces riches qui veulent à tout prix être hommes de lettres,

et achètent l'honneur d'afficher leur nom à la queue d'un nom connu; tous génies d'attelage et de fraternité, qui s'accouplent, s'appareillent et tirent, comme ils peuvent, une idée à deux, l'un sur l'autre porté.

La conversation ordinaire sur la pièce nouvelle ou la débutante est quelquefois interrompue par la querelle d'habitude, de deux amis intimes qui se disputeront pour un mot volé par je ne sais lequel des deux à l'autre ; écoutez, ils se diront plus d'injures que deux filles de joie; voilà qu'ils se renvoient mutuellement la honte comme un volant qui va et vient sur deux raquettes habiles ! De stupides bourgeois se couperaient la gorge pour la moitié de cette partie d'outrage à gros jeu : eux, les gens d'esprit, ils joueront jusqu'à sec avec l'impassibilité de l'habitude !

Et les autres ne font pas même attention.

Le café est toujours plein autant qu'une patache de comédiens ambulants : tous les oiseaux de passage de la littérature, tous les écrivains percheurs s'abattent là : ils n'ont pas de résidence ailleurs qu'à la table de marbre : ils demeurent tous au café, les uns en face du comptoir, les autres près du poële ou bien à côté de la fenêtre : ils vous donnent leur adresse, si vous n'êtes ni bottier ni tailleur; ils mangent là, ils

travaillent là, ils dorment là; c'est leur domicile; c'est aussi leur bourse de commerce, où l'on cote le cours des théâtres, où la matière à vaudeville est offerte, marchandée et payée : on y trouve des vendeurs de plans, pour un poulet truffé ou pour une limonade, selon que l'intérêt dramatique monte ou descend. Car aujourd'hui les pièces ont leurs entrepreneurs, leurs coupons, leurs actionnaires anonymes ou commanditaires; il y a des maisons de confiance, des compagnies avec leur raison sociale, des fournisseurs qui étalent sur la rue : l'esprit est à prix fixe.

Ceux qui font le bruit et remuent la salle sont les simples amateurs, grands colporteurs de nouvelles, qui connaissent les gloires de l'endroit par leur nom, et les garçons par leurs prénoms, qui croient gagner beaucoup en se frottant toujours aux gens d'esprit, qui ne se lavent pas la main le jour qu'ils leur ont donné la main..

Les amateurs mettent le bois dans le poêle et servent là de boute-en-train; ils jettent leurs paroles à la tête de qui veut les ramasser : car tous les auteurs chargés de la gaîté publique sont mornes et sérieux comme des prêtres musulmans. Ils ne savent que rire... Ils ne répondent tout juste que pour prouver qu'ils ne sont pas sourds. D'ailleurs, brefs, laconiques

et serrés autant qu'une lettre de change ou un mot d'ordre. Il faut les voir s'observer entre eux et se craindre : ils ne font jamais rire les autres gratis ; ce serait autant de dépensé ; perte pour soi et gain pour autrui. L'esprit ! la gaîté! c'est leur métier, leur pain, leur fortune! Donc, rien de plus vide, de plus stérile que leur conversation ou leurs lettres ordinaires. Ils ont une peine incroyable à parler ou à écrire quand ça ne rapporte pas : les pâtissiers ne consomment pas leurs brioches ; je ne connais qu'un bouffon de théâtre qui soit plus triste qu'un vaudevilliste. Il faut tant d'économie à ces réputations qui vivent des années sur un quart de pièce.

Ces avares-là sont les habiles; mais les plus jeunes, ceux qui ne vont pas encore applaudir leurs pièces eux-mêmes, pour contrebalancer dans le monde le gros ventre des confrères, et l'importance littéraire de leurs quarante ans arrondis, parlent tout haut; les imprudents, sans se douter que là chaque idée neuve est à vendre ou à prendre : ils sucent follement leurs petits projets dramatiques, et s'en gargarisent la bouche ouverte devant tous ces vieux ruinés qui les volent tant qu'ils peuvent : et je vais à ce sujet vous raconter une histoire effroyable.

Vous avez vu mon vieux vaudevilliste à son jeu de domino, calomniant tous ses confrères,

triste et jaloux de toute gloire rivale, sans pudeur, sans goût, cuistre honteux et sale, prisant du tabac sec autant qu'une institutrice octogénaire, cherchant partout une idée chez les autres : car, chez lui, tout est fini ; tout est vidé, tout est creux depuis long-temps. Une idée! la moitié d'une, s'il vous plaît! la charité d'une idée. Il est usé plus qu'un cheval de poste. Si son père était une idée, et d'abord s'il avait un père, il le vendrait à un directeur de théâtre. Profanateur insensible, il a touché à tout : il a pris partout... il a mis sa main noire sur toutes nos illustrations ; il a déshonoré tous nos malheurs... il a fait chanter Bonaparte à Sainte-Hélène ; l'enseigne Bisson sur son vaisseau qui saute! il a fait chanter Béranger ; l'infâme!... Il fera des couplets sur les massacres de Lyon, et finira la peste par des chansons ! Vous avez vu mon vieux vaudevilliste, ce courtisan de la multitude, lui, rimer la flatterie tous les soirs au théâtre; immoler tout à cette multitude blasée ; choisir, pour la remuer, les inspirations cyniques et palpitantes d'actualité ; écouter aux portes, violer les fermetures de la vie privée, prendre dans les secrets des familles les anecdotes d'alcôve, les scandales à peine descendus du salon à la loge du portier.

Tout cela n'est rien auprès de mon histoire.

Si je vous dis que c'est une histoire, par contradiction vous croirez que c'est un conte... C'est un conte.

Dernièrement, un bon et simple et spirituel jeune homme, avec beaucoup d'avenir et peu d'argent, naïf et crédule à l'excès, ayant foi dans le talent, comme une sœur novice dans l'amour de Dieu, vint de sa province tout chargé de vaudevilles et d'espoir. Il avait fait en route plus d'un doux rêve de gloire, de femme et de fortune, quand la voiture l'emportait sur Paris, avec cette harmonie monotone des roues sur le pavé de la route. Oh! les postillons ne fouettaient pas assez les chevaux. Paris! Paris! s'écriait-il. Il arriva; et sa première nuit à Paris fut un amer désenchantement: quand il se vit noyé, perdu dans ces flots, comme une goutte d'eau dans une mer! quand il se vit coudoyé par un monde, au sortir de la diligence, faisant foule, toutes ses illusions s'évanouirent. Il comprit bien alors, qu'égaré seul dans ce désert d'hommes, il aurait peine à en sortir. Toutes ces têtes étaient aussi hautes que la sienne. Il souffrit de se voir inconnu, de ne pas rencontrer un regard ami, une main à serrer: il ne concevait pas encore cette jouissance égoïste du cordon sanitaire, ce bonheur tout parisien, que l'indépendance procure à l'homme parfaitement isolé.

Un profond découragement le prit au cœur. Alors il se mit à dévorer avec l'appétit du cancer la succession que son père lui avait laissée. Bientôt le jeune homme en était venu à ne plus entendre remuer à sa porte la sonnette ou le marteau, sans un retentissement douloureux, sans le pressentiment vague et matinal du créancier : ce jeune homme était perdu.

Dans ses jours de débauche et de café, il avait connu le vieux vaudevilliste. Sans doute il avait payé plus d'un souper au vieux vaudevilliste, qui en revanche lui avait pris plus d'une phrase, plus d'un couplet. Le jeune homme lui prodiguait tout, entre deux vins, quand il était riche, quand son esprit était du superflu pour vivre. Mais quand son esprit devint son unique ressource, il était allé, lui jeune homme confiant, trouver son vieux débiteur, et lui avait soumis un vaudeville tout fait, tout prêt, le priant d'apostiller l'œuvre de son vieux nom, et de signer un passe-debout pour entrer au théâtre.

L'estomac n'a point de mémoire : mais comme la pièce était bonne, le vieux se ressouvint d'avoir dîné avec l'auteur; la pièce fut présentée sous le vieux nom, jouée et applaudie sous le vieux nom, et payée au vieux nom ; et le jeune homme vendit la première moitié de sa dernière douzaine de chemises pour rembourser les dépenses

de claqueurs, et autres menus frais de première représentation, de sorte qu'il fut plus pauvre après qu'avant son succès.

Encore un succès, dit-il, et je n'aurai plus de chemises!

Le vieux lui conseilla l'espérance. Cet esprit jeune et brillant du novice allait au vieux comme un bon cheval à un lâche, comme la santé des jeunes filles à la caducité du saint roi David. Il exploitait cette mine si pleine et si riche. Chaque jour c'étaient de nouvelles idées, de nouveaux filons tirés de cette tête féconde; et le jeune homme voyait chaque jour sa détresse augmenter. Les créanciers faisaient queue à sa mansarde. La faim et la misère avaient creusé ses joues, et il fallait chanter quand il avait faim, faire des couplets, rire d'un bout à l'autre du dialogue quand il avait froid. Enfin, cet autre vaudeville était achevé, et le maître, avide, promit de le faire jouer, cette fois, avec le nom de l'ouvrier. Pour s'assurer de son protecteur, le jeune homme plus défiant, ne lui livra pas le vaudeville final qu'il garda en portefeuille, se réservant de le remettre aux mains de l'acteur le jour même de la représentation.

Cependant la représentation fuyait de jour en jour: les regrets rongeurs du passé, les embarras présents, les inquiétudes de l'avenir assiégeaient

ensemble cette frêle existence du jeune homme.

Il avait cru porter son talent écrit sur le front, et il maudissait les hommes de le méconnaître. Oh! quand il rentrait le soir dans sa mansarde étroite et sans feu, il la trouvait immense tout seul; il avait froid au cœur encore plus qu'aux pieds. Il fallait le voir quitter doucement un pantalon noir dentelé, crénelé, un pantalon à franges et à meurtrières, n'ayant plus qu'une semaine à devenir guenille : puis, avec la même précaution et par un tour d'adresse, se sortir d'une chemise qu'il avait honte même de montrer à la blanchisseuse; puis, pensant à son pays, à sa famille, il mourait de honte, de rage et de misère, implorant comme son salut le sommeil *sans rêve*. Et pas un ami, pas même une femme! dans ce Paris si plein, si vivant, où les couples s'assortissent si vite, pas un être qui pensait à lui, pas une âme inquiète de lui! si pauvre et si malade, qu'une figurante des Nouveautés n'en aurait pas voulu.

Or, le matin de la première représentation, le doyen du flonflon entra au café, sans ôter son chapeau, tout radieux et tout fier; il but sa demi-tasse, et essuya du dos de sa main ses lèvres poissées de café. Bon! dit-il, en jetant les yeux sur l'affiche encadrée dans le treillis de cuivre; Dieu veuille que je finisse ma journée comme

je l'ai commencée; j'ai pourtant trouvé mon vaudeville final!

Et alors il tira de sa poche un portefeuille de maroquin vert, humide; il tira du portefeuille de maroquin vert un papier humide, couvert d'une écriture à lignes égales, ayant la physionomie cadencée de couplets. C'était le vaudeville final que le jeune homme s'était réservé de remettre lui-même à l'acteur. Et cependant son vieil ami le tenait dans sa main, et le faisait sécher à la chaleur du poêle, en roulant le feuillet tout autour du tuyau.

Quand son papier fut sec, il ne paya pas sa demi-tasse et s'en alla au théâtre, à la répétition générale. Ordinairement les amoureux se détestent à la répétition d'une pièce dans laquelle ils s'adorent. Dans les coulisses, ils se revanchent bien des douceurs qu'il faudra se dire et se faire devant la rampe : il faudra se caresser, on se déchire; s'embrasser, on se mord. C'est la traduction libre, le revers d'un amour qui dure deux actes, qui se lèvera et tombera avec le rideau deux ou trois fois la semaine, de sept à dix heures du soir; d'un amour qui a besoin du décorateur, du machiniste, des quinquets, des claqueurs, du rouge, des bouchons brûlés; d'un amour qui ne peut se passer du souffleur, qui a des entr'actes, qui débute, qui se repasse, et se

gaufre, et se coiffe, et se plie dans l'armoire, et se pend au porte-manteau; d'un amour qui a ses représentations à bénéfice, ses relâches par indisposition, ses congés, ses doublures et ses feux.

Aussi comment voulez-vous qu'ils ne se maudissent pas tout le reste du jour, quand ils se sont engagés à s'idolâtrer deux heures par jour, quand leur amour a un dédit; quand ils se sont mariés par-devant le directeur de théâtre, pour toute l'année d'une pâque à l'autre, chacun avec une dot de larmes, un fonds de soupirs, un capital de hoquets, une corbeille de coups de poignards, et un revenu d'évanouissements?

Quand le vieux vaudevilliste entra sur le théâtre, les *jeunes premiers* se reposaient de leur amour. C'est alors que la scène était curieuse à voir et à entendre. Les mots les plus passionnés étaient prononcés avec un dégoût incroyable, les paroles d'amour étaient dites avec haine... Certes, l'étranger qui entendrait peu la langue, à la répétition d'un gai vaudeville, comprendrait un affreux mélodrame. Le jeune homme eût retiré sa pièce, en la voyant répéter ainsi; mais le vaudevilliste coriace, aux illusions depuis long-temps racornies, ne remarqua pas même ces querelles de comédiens, et raccommoda le couple en distribuant le vaudeville final. La moue des divor-

cés ne tint pas devant les joyeux couplets du jeune homme. Le pauvre jeune homme, il était toujours absent...

De grand matin, le vieil auteur montait chez lui, pour demander les couplets. La clef était restée à une prétention de porte... Il entre, mais la chambre est vide ; ni meuble, ni homme, rien qu'un lit qui n'est pas défait. Il se met à fureter tranquillement toute la chambre, visitant tous les coins, ne cherchant qu'une chose ; il ne trouvait pas le vaudeville final. Au milieu de tant de misère, de solitude et de silence, il eut une idée, le vaudevilliste ; il pensa droit à la Morgue !

Et, sans perdre de temps, il descend les étages aussi vite que le jeune homme les montait lentement, et se dirige vers ce bâtiment carré, à cheminées en forme de tombe, temple de la mort violente, à deux secondes du quai aux Fleurs.

L'homme aura donné sa démission, disait-il en marchant ; qu'est devenu le vaudeville final ? Il allait là-bas sans se tromper de chemin, tout aussi bien qu'un faiseur de mélodrame, une grisette, ou un étudiant en médecine de première année. Il venait en ami réclamer l'héritage du mort ; un philantrope dirait qu'il venait le reconnaître.

Quand l'auteur entra dans cette salle odorante d'exposition, que je ne vous dépeindrai pas après M. Léon Gozlan, le vaudevilliste avait la physionomie moins triste qu'inquiète; il pensait moins à son jeune homme qu'au vaudeville final.

Parmi les lits serrés des locataires, il reconnut bientôt et le pantalon troué et les hardes usées, qui pendaient au croc, humides et roides, au-dessus d'un cadavre tout frais, étalé dans un coin, sur l'oreiller de sapin noir.

Le front de l'auteur se dérida comme le front d'un homme qui respire en retrouvant ce qu'il a perdu. Il fit une exclamation qui n'était rien moins que douloureuse : C'est lui!...

En effet le malheureux jeune homme avait été poussé à bout... Il ne lui était bientôt plus resté l'argent d'un dîner, ni même d'un coup de pistolet; et ne pouvant ni vivre ni se brûler la cervelle à crédit, quand il n'avait plus qu'un sou pour se noyer du pont des Arts, alors, comme dit le facétieux vaudevilliste, il avait donné sa démission d'homme, et, las d'exister, il était venu reposer là.

Le vaudevilliste sonna au greffe, tout tremblant de crainte que les couplets ne fussent perdus. Il se donna au gardien pour l'ami et même un peu pour le parent du noyé : à preuve,

il montra de ses lettres, en demandant la confrontation de leur écriture avec celle du portefeuille; vous pensez s'il avait déjà dit au gardien : Le jeune homme a un portefeuille? Ce portefeuille est de maroquin vert, un peu usé? Dans ce portefeuille il y a une grande feuille détachée et remplie de couplets?... Donnez-moi le portefeuille?... je vous en prie, le portefeuille?...

A ces interrogations vives et redoublées, le gardien opposait tranquillement le registre des récépissés :

Reçu un corps! sans bottes ni chapeau, avec une mauvaise chemise et un pantalon déchiré...

— Voilà! dit le gardien, montrant les haillons pendus et gonflés d'eau, qui dégouttait sur la tête du mort.

— Et point de portefeuille?... Mais mon vaudeville final?...

— Que dites-vous? reprit le gardien.

— Mais savez-vous qu'il me faut absolument les couplets pour ce soir?... Cherchez dans les poches.... Il ne peut pas être perdu...

Le gardien comprenait peu; il ouvrit néanmoins au vaudevilliste la cloison vitrée qui sépare les vivants des morts, qui sépare les spectateurs des tableaux, placée là comme pour dire : *Vous êtes prié de ne pas toucher aux objets.*

Ils entrèrent donc tous deux dans l'enceinte réservée, et se mirent à fouiller les habits... Enfin, le vaudevilliste rencontra le portefeuille de maroquin vert dans une poche de côté, il l'ouvrit, le feuilleta et rencontra le vaudeville final... et quand il l'eut trouvé : Je le tiens! s'écria-t-il, voyez!

Et là, tout de suite, sans sortir de cette chambre infecte, en face du mort, les pieds dans ce liquide rougeâtre, qui croupit, moitié eau, moitié sang, sur les dalles, le vaudevilliste, assis sur un lit qui était vide, ne sentant rien, ne respirant rien, ne voyant rien que son vaudeville final, lut les couplets tout d'une haleine, et les relut pour ne pas se tromper; il les mit sur l'air, il répéta les *bis*, riant à chaque fin de couplet, et faisant rire de son fredonnement de vautour notre honnête gardien; et le rire était laid sur ces deux vieilles figures, comme des habits de femme sur des corps d'homme.

Après avoir chanté d'un bout à l'autre, le vaudevilliste, qui s'était levé, disait au gardien : Tenez, c'est un portefeuille d'auteur... Des couplets, des chansons, bagatelles sans valeur...

Qu'un auteur se noie, le gardien de la Morgue n'en doute pas... que son portefeuille ne contienne point de billets de banque, le gardien n'en doute pas non plus.... Il savait peut-être aussi

qu'un auteur qui a des billets de banque, ne se noie pas... et puis ce monsieur, se disait le parent du défunt; il avait des lettres, dans lesquelles on l'appelait : *Mon cher ami*, écrites de la même main que le papier du portefeuille : pourtant le gardien avait encore dix francs à être incrédule... Pour dix francs le vaudevilliste fut donc le parent, même l'ami et le successeur du noyé.

Ainsi joyeux, il était sorti de la Morgue avec le maroquin vert; il était venu prendre sa demi-tasse au café des vaudevillistes, avait fait sécher ses couplets et les avait portés à la répétition.

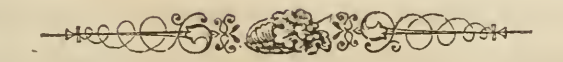
Le soir, ils furent chantés et applaudis... et le lendemain du succès, le vieux vaudevilliste, cherchant une idée, un sujet, se rappela heureusement l'histoire de la veille, et dit en frappant dans ses mains : Bon! je ferai un vaudeville là-dessus.

Félix PYAT.





PARIS IL Y A MILLE ANS.



Retiré dans mes études du moyen âge, comme dans une solitude, je ne connais guère le Paris d'aujourd'hui. Je connais un peu mieux le Paris d'autrefois. Voici donc un récit du siége de notre ville en 885 et l'histoire des combats soutenus, il y a mille ans à peu près, sur le Pont-au-Change et la place du Châtelet, sur le Petit-Pont et vers la rue de la Huchette.

Je ne sais si ces vieilleries pourront avoir quelque curiosité : je les crois cependant convenablement placées dans cette brillante exposi-

tion des produits de nôtre littérature, ne serait-ce que pour servir de contrastes. S'il est cependant quelques Parisiens qui aiment, comme moi, en se promenant dans notre vieille ville, à se représenter en idée l'état des lieux, il y a bientôt dix siècles, je serai heureux de pouvoir fournir quelques traits à leur imagination.

Ce fut dans les derniers jours du mois de novembre 885 que les Normands vinrent assiéger Paris. La Seine fut couverte de barques jusqu'à Saint-Cloud. Le fleuve, dit le poète historien Abbon, semblait avoir disparu dans quelque gouffre qui le cachait à tous les regards et ne le rendait au jour que deux lieues plus loin.

Un mot de topographie pour l'intelligence du récit. Au nord de l'île de la cité, qui était alors tout Paris, un pont de bois avec une tour au bout du pont: ce pont est devenu notre Pont-au-Change; cette tour devint le Grand-Châtelet: aujourd'hui c'est la place du Châtelet.

Au midi, un pont de bois, avec une tour également au bout du pont : c'est notre Petit-Pont, et c'est là qu'était autrefois le Petit-Châtelet.

Sur les rives de la Seine, de riantes campagnes semées çà et là de monastères et d'églises.

Au midi, le grand monastère de Saint-Germain-des-Prés : c'est ce que nous appelons encore aujourd'hui l'Abbaye.

Au nord, l'église de Saint-Germain-le-Rond, aujourd'hui Saint-Germain-l'Auxerrois, bâtie sur une petite colline qui n'est plus indiquée aujourd'hui que par la différence de niveau qui existe entre les maisons de la rue des Prêtres-Saint-Germain et les maisons du quai de l'École.

Le chef des Normands, Sigefroi, vint trouver l'évêque de Paris, Goslin. « Nous ne demandons, « lui dit-il, que le passage libre sous les ponts de « la ville ; si tu y consens, nous ne ferons jamais « aucun mal à Paris et nous ne pillerons ni tes « fiefs ni ceux du comte Eudes. » L'évêque lui répondit : « Le roi Charles a confié, après Dieu, « cette ville à notre garde. Ce n'est pas pour que « par elle le royaume souffre ruine et misère ; « mais pour que par elle il soit sauvé. — Eh bien ! « dit Sigefroi, demain j'attaquerai les tours de « ta ville. Prépare-toi au siége : pendant le jour « tu auras pour occupation nos flèches à repousser ; le soir, des blessés à panser, et pour souper, la famine ; et nous ferons cela tous les « ans, jusqu'à ce que je t'aïe tranché la tête avec « mon épée, et qu'ensuite je la donne aux « chiens. »

Le lendemain matin, les gardes de la tour (le

Grand-Châtelet) virent les Normands sortir de leurs bateaux. On sonna les cloches; les trompettes des hommes d'armes retentirent; on courut à la tour et aux remparts. Il y avait là Eudes, son frère Robert, le comte Regnier et le brave abbé de Saint-Germain Èbles. L'évêque Goslin s'arma aussi. A cette époque les prêtres prenaient souvent les armes. Comme les monastères et les églises étaient pillés par les Normands, et que les seigneurs laïques ne s'inquiétaient pas de les défendre, les moines et les prêtres avaient pris le parti de se défendre eux-mêmes. La seconde moitié du IX[e] siècle est le temps des prélats et des abbés guerriers.

Une bonne partie du clergé imita l'évêque et courut aux remparts. Il y avait un jeune homme, vassal de l'église, qui se nommait Frédéric. Quand il apprit que les païens venaient attaquer Paris, il courut à la cathédrale, fit sa prière devant le corps de saint Germain qu'y avaient déposé les moines de Saint-Germain-des-Prés, réfugiés à Paris, puis s'arma, et courut à la tour du grand pont. Il se plaça auprès de l'évêque, et combattit avec lui pendant toute la journée. Quand le combat se ralentissait, il entonnait les psaumes avec l'évêque et le clergé. Vers le soir il reçut une blessure, et tomba. L'évêque fut aussi légèrement blessé d'une flèche. Frédéric fut em-

porté par deux moines de Saint-Germain qui le montraient au peuple comme un martyr. L'évêque, appuyé sur un de ses prêtres, marchait devant le jeune homme, disant aussi que c'était un martyr tué par les païens, que ses fautes lui étaient pardonnées, et qu'il irait au paradis, s'il mourait de sa blessure. Arrivé à la cathédrale, Frédéric mourut, et à ce moment les moines assurèrent, avec plusieurs du peuple, qu'ils avaient vu une colombe toute blanche qui s'envolait au ciel, sans qu'on sût d'où elle était partie, ce qui prouvait bien que c'était l'âme du jeune homme.

La tour du grand pont, bâtie autrefois par les Romains, avait été à demi ruinée par le temps; pendant la nuit les Parisiens l'élevèrent avec des charpentes, et le matin les Danois virent une tour nouvelle qui surmontait l'ancienne tour. Ils revinrent à l'attaque : l'abbé Èbles avait fait préparer de grandes cuves pleines de poix bouillante. Quand les Normands furent au bas de la tour, les assiégés versèrent ces cuves. Il y eut des Normands qui furent brûlés vifs; les autres couraient en toute hâte à la Seine en jetant des cris, et leurs longs cheveux étaient en flammes. Alors les assiégés se mirent à pousser de grands éclats de rire, et criaient : « A la Seine! à la « Seine! nous avons défait votre coiffure, il vous « faut de l'eau pour la lisser! A la Seine! » Èbles

tua sept ennemis avec son arc, et en même temps il ne cessait de crier à ceux des moines qui faisaient bouillir la poix : « Soignez votre « cuisine, frères! »

Beaucoup de Normands, quoique ce ne fût pas encore l'heure du souper, se retiraient vers leurs barques, les uns fatigués, les autres blessés, quelques-uns mourants; mais leurs femmes les recevaient avec des injures, les traitaient de lâches, et s'arrachaient les cheveux de désespoir d'avoir de pareils maris. « Que viens-tu faire? Pourquoi quittes-tu la tour? Allez, fils des diables, vous ne l'emporterez pas, lâches comme vous êtes! Est-ce que je ne t'ai pas déjà donné à manger? n'as-tu pas eu du pain, du porc salé et du vin? Pourquoi reviens-tu sitôt aux tentes? Viens-tu encore te mettre à table? Gourmand! les autres reviennent-ils ainsi? et s'ils le faisaient, on les traiterait de même! »

Fatigués de deux jours d'assaut inutile, les Normands suspendirent leurs attaques, et établirent leur camp à Saint-Germain-le-Rond (Saint-Germain-l'Auxerrois); et de là ils se répandirent dans la campagne. Ils allèrent sur la rive gauche dévaster de nouveau le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Le corps du saint avait été transporté à Paris; mais le tombeau restait. Les Normands le profanèrent de toutes les manières:

ils firent de l'église une étable. On les voyait des remparts de Paris piller le monastère ; mais on vit aussi les miracles par lesquels le saint vengea son cloître chéri. Le comte Eudes assura qu'étant sur les murs de Paris, il avait vu un Normand précipité du haut du clocher de Saint-Germain par une main qui disparut tout à coup dans les airs; un Normand, qu'on vit entrer dans l'église, une hache à la main, et qui s'en servit sans doute pour détruire les ornements de l'autel, fut aperçu comme on l'emportait hors de l'église : la hache s'était retournée contre lui, et lui avait fendu la tête. Un autre fut tout à coup aveuglé en voulant voir le tombeau du saint. Enfin, les bestiaux que les païens avaient mis dans l'église périrent tous sans qu'on pût manger leur chair, tant elle avait mauvaise odeur.

Cependant les mois de décembre et de janvier s'étaient écoulés. Le 2 février, jour de la Purification de la Vierge, la rivière, pendant la nuit, s'accrut tout à coup, et emporta le petit pont. La tour du petit pont, bâtie à l'entrée de notre rue Saint-Jacques, se trouvait de cette façon séparée de Paris et livrée sans défense aux Normands. C'était un poste important. Vers la quatrième heure de la nuit (dix heures du soir), l'évêque fit appeler Hervé, le plus courageux des vassaux de l'église cathédrale, et lui demanda

les noms de ses onze plus braves compagnons : Hervé les nomma. « Prends-les avec toi, dit l'é-
« vêque, et après avoir recommandé vos âmes
« et vos corps à Dieu, allez occuper la tour du
« petit pont ; défendez-la, si les Normands vien-
« nent l'attaquer, jusqu'à ce que nous ayons pu
« rétablir le pont que les eaux viennent d'en-
« lever. »

Hervé alla réveiller les onze vassaux qu'il avait nommés à l'évêque. C'étaient Hermanfroi, Herland, Odaucer, Ervic, Arnould, Solius, Gosbert, Uvido, Ardrad, Hémard, Gossin. Ces braves s'armèrent sans bruit, et s'étant réunis sous la conduite d'Hervé, ils marchèrent jusqu'à la pointe de l'île qui regarde l'orient (aujourd'hui le jardin de l'Archevêché); ils y trouvèrent l'évêque qui les bénit et les accompagna jusqu'à un bateau qui les transporta, au milieu de la nuit et malgré l'impétuosité des eaux débordées, jusque sur la rive gauche. De là, ils arrivèrent en silence à la tour, se firent reconnaître des gardiens, et entrèrent. Il était temps. Une heure plus tard les Normands, avertis de la chute du pont, assiégeaient la tour.

Quand le jour parut, l'évêque avec le peuple et les soldats se mit à l'ouvrage pour rétablir le pont. De leur côté, les Normands attaquaient les travailleurs et en même temps cherchaient à

emporter la tour. Hervé et ses compagnons repoussaient bravement leurs attaques : ils voyaient du haut de la tour le travail de leurs amis qui apportaient des pièces de bois et des planches pour rétablir le pont. Il restait encore deux débris d'arches qui touchaient à la tour. Les autres arches avaient été emportées. Autour des deux arches à moitié ruinées les eaux faisaient l'effet d'un gouffre, ce qui empêchait les barques des Normands d'arriver de ce côté jusqu'au pied de la tour.

De temps en temps Hervé et ses compagnons poussaient un cri de guerre auquel répondaient sur l'autre rive l'évêque et les Parisiens. Malgré le bruit du combat, les guerriers de la tour et de Paris pouvaient en quelque sorte s'entendre et s'encourager mutuellement. Vers midi, les Normands, las de l'effort inutile de leurs armes, eurent recours à une autre attaque. Du côté de la terre la tour était entourée d'eau; c'était l'effet de l'inondation, mais l'eau était peu profonde. Quelques-uns des Normands poussèrent jusqu'au pied de la tour une charrette énorme de foin, puis ils y mirent le feu. Une épaisse fumée et bientôt des tourbillons de flamme enveloppèrent la tour. Hervé et les Parisiens ne pouvaient plus s'apercevoir, mais ils communiquaient encore par leurs cris.

La tour du petit pont, comme celle du grand pont, était bâtie en bois sur une ancienne tour romaine en pierre et en brique à moitié écroulée. Tant que la flamme attaqua la pierre, Hervé et ses compagnons bravèrent l'incendie; mais bientôt la flamme s'élevant en gerbes dévorantes monta jusqu'au bois de la tour supérieure. Ils ne se découragèrent pas cependant et essayèrent d'éteindre l'incendie. Il y avait dans la tour plusieurs seaux qui, à l'aide de longues cordes, servaient à puiser de l'eau dans la Seine pour l'usage des gardiens. La moitié des défenseurs de la tour se mit à puiser de l'eau, tandis que l'autre moitié versait les seaux sur l'incendie. De cette manière ils retardaient les progrès du feu. Pendant quelque temps la fumée empêcha les Normands de voir la manœuvre des défenseurs de la tour. Ils s'en aperçurent enfin; mais n'osant pas s'approcher jusqu'au pied de l'arche, à cause du gouffre qu'y faisait le fleuve, ils ne pouvaient pas empêcher les assiégeants de puiser de l'eau. Ils lançaient donc des flèches et des pierres pour briser les seaux, et déjà ils avaient réussi à en briser un. Pendant ce temps, le feu commençait à s'attacher à la tour, la chaleur devenait insupportable. Hervé entendait les charpentes craquer aux approches du feu. Il fallait de l'eau ou périr. Ce n'était plus des armes que

dépendait le sort des assiégés; c'était de ces seaux qui descendaient et remontaient sans cesse.

Un seau déjà avait été brisé. Trois restaient encore; c'était toute l'espérance d'Hervé et de ses compagnons. Penchés au bord de la tour, ils suivaient de l'œil avec une anxiété inexprimable le seau qui descendait, s'emplissait, et remontait ensuite au milieu des traits des Normands: c'était sur cette corde fragile qu'étaient attachés tous les yeux; c'était ce seau suspendu dans les airs que contemplaient, les uns avec colère, les autres avec espoir, les Normands et les Parisiens. Le feu pétillait: le sommet de la tour était caché dans des nuages de fumée. « De l'eau! criait Hervé, de l'eau! le feu nous gagne! » Un second seau à ce moment fut brisé par une grosse pierre jetée avec effort d'une barque qui s'approcha de l'arche, et la corde du troisième, déchirée par les flèches, se rompit en remontant. Le seau tomba aux grands cris des Normands. Il n'en restait plus qu'un seul; l'eau qu'il apportait pouvait à peine suffire à retarder l'approche du feu. « A genoux, mes frères! cria l'évêque qui, des remparts de la ville, vit l'extrémité de ses braves vassaux, à genoux! Priez Dieu et les saints de sauver nos compagnons.» Et d'une voix forte qui dominait le bruit du feu et les cris des Normands, il entonna le *Kyrie Eleison*! Le peuple et les soldats le répé-

taient à haute voix, en frémissant de ne pouvoir point secourir leurs frères. « Kyrie Eleison, » répondirent du haut de la tour et du sein de la fumée que commençaient à percer quelques jets rapides de flamme, des voix entrecoupées et lasses. A cet instant le dernier seau s'échappa des mains d'Hermanfroi suffoqué par la fumée. L'évêque le vit tomber et cria d'une voix plus forte encore qu'auparavant : « Que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, vous bénissent, martyrs de l'Église! »

La flamme long-temps retenue, s'éleva tout à coup : un horrible fracas se fit entendre. Des poutres et des planches enflammées tombèrent dans la Seine et sur les barques des Normands qui ne s'éloignèrent pas assez vite. C'était la chute de la tour de bois. Les Normands et les Parisiens perdirent de vue les défenseurs de la tour et les crurent engloutis dans le feu. Mais quand la flamme se fut éclaircie, ils virent, à la lueur de l'incendie, leurs compagnons réfugiés sur les débris de l'arche qui touchait à la tour. Leurs cheveux, leurs habits étaient à moitié brûlés; leurs visages noircis de la vapeur du feu. Groupés sur cette arche à demi écroulée qui suffisait à peine pour les contenir, ils tendaient de là leurs mains aux Parisiens désespérés de ne les pouvoir secourir. Les Normands accouraient sur leurs barques. « Rendez-vous! crièrent-ils, rendez-vous! » Hervé se

tourna vers l'évêque comme pour le consulter. L'évêque leur cria de sauver leur vie à tout prix. Ils se rendirent.

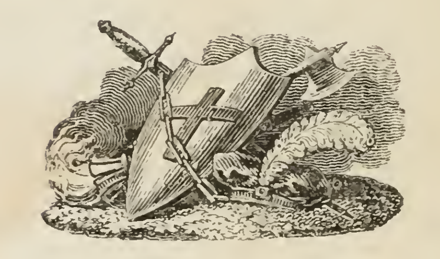
Les Normands ne méritèrent point leur victoire. Ils égorgèrent lâchement ces braves gens et n'épargnèrent qu'Hervé. Il était beau et de haute taille : ils le prirent pour un comte et lui offrirent de se racheter. « Tuez-moi, dit-il, comme vous avez fait lâchement de mes compagnons ; tuez-moi, je n'ai pas d'argent à vous donner pour racheter ma vie ! » Hervé fut tué aussitôt.

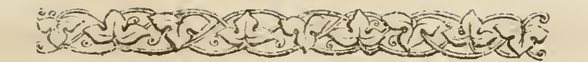
La défaite de ces braves gens n'abattit point le courage des Parisiens. Ils résistèrent encore une année. Enfin, au mois de décembre 886, on vit flotter un matin sur la montagne de Montmartre les enseignes impériales. C'était Charles-le-Gros, qui, avec une puissante armée, venait délivrer Paris. Le soir les Normands se retirèrent. Mais Paris apprit en même temps que l'empereur avait acheté la paix, au lieu de la gagner à la pointe de l'épée. Il avait donné aux Normands plusieurs mille livres d'argent et la Bourgogne à ravager.

J'ai voulu, en faisant ce récit extrait des chroniques du temps et surtout du poète Abbon, remettre en lumière quelques souvenirs de la des-

tinée de nos pères, et donner à la place du Châtelet et à la descente du Petit-Pont, entre la rue de la Huchette et la rue de la Calandre, un peu de l'intérêt de l'histoire et du roman.

SAINT-MARC GIRARDIN.





LES
NATURALISTES FRANÇAIS,

OU

MÉDITATIONS DE GOETHE

SUR LA MARCHE ET LE CARACTÈRE PHILOSOPHIQUE DES SCIENCES NATURELLES A PARIS[1].



OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

C'est le chant du cygne que le dernier écrit de ce grand poète, si justement surnommé

[1] Jusqu'ici, dans nos chapitres du livre des *Cent-et-un*, Paris a été jugé de Paris même. Cependant ce n'est point vraiment sortir de notre cadre, mais c'est au contraire offrir à nos lecteurs un contraste aussi piquant qu'instructif, de montrer Paris jugé cette

l'homme prodigieux de l'Allemagne. Goethe paraît s'en tenir au rôle d'un simple rapporteur des célèbres débats de l'Académie des Sciences, et y avait déjà préludé par une introduction publiée en septembre 1830, à laquelle il donna modestement la forme d'une analyse. Il ne semblait alors occupé que du soin de faire connaître à ses compatriotes l'ouvrage français qui contenait les pièces du procès; ouvrage de M. Geoffroy Saint-Hilaire, ayant pour titre : *Principes de philosophie zoologique*. L'article lui-même portait ce titre.

fois par l'étranger, de faire connaître la pensée de nos voisins sur de célèbres débats élevés au sein de nos académies, de reproduire enfin de solennelles paroles appliquées à l'appréciation de nos naturalistes; paroles en effet solennelles autant que glorieuses pour les enfants de la France, puisqu'elles sont les dernières prononcées par le génie le plus éminemment philosophique de l'Allemagne, par le poète qualifié du titre de l'*homme prodigieux du siècle*. Nous sommes redevables à M. Bohtlingk de la traduction du dernier écrit de Goethe.

Nous avons dû reproduire, comme une chose sacrée, le jugement porté par Goethe sur deux hommes qui dominent aujourd'hui les sciences naturelles avec des systèmes différents. Ce n'est pas à nous qu'il appartiendrait de faire la moindre observation sur le jugement porté par une telle intelligence; nous laissons donc aux hommes les plus éminents dans la science le soin d'apprécier jusqu'à quel point Goethe lui-même a pu assigner un rang à chacun des deux savants illustres qu'il met en présence. Le nom de M. Cuvier n'est pas moins européen que celui de Goethe. (Note de l'Éditeur.)

Dans le mois de sa mort (mars dernier), toujours sous le même titre, et pareillement sous la forme d'une analyse, Goethe fut, pour la dernière fois, entendu sur les questions les plus élevées de la philosophie naturelle. Ce qui suit va faire connaître qu'il était absolument nécessaire de placer ici un extrait de son travail d'introduction. C'est maintenant Goethe qui parle.

Dans une des séances de l'Académie de France, le 22 février dernier (1830), il s'est passé un événement important et qui ne peut manquer d'avoir des suites du plus grand intérêt. Dans ce sanctuaire des sciences, où, en présence d'un nombreux auditoire, tout se fait avec ordre et convenance, où l'on se traite en personnes bien élevées, où l'on se répond avec modération, et où l'on s'attache peut-être encore plutôt à couvrir d'un voile et à éluder les obstacles, qu'à les aborder franchement, il vient d'éclater de vifs débats qui ne paraissent conduire qu'à des dissentiments personnels, mais qui, vus de plus haut, ont plus de valeur et d'avenir.

Ainsi, s'est là reproduit ce conflit perpétuel entre les deux grandes doctrines dans lesquelles le monde savant est depuis si long-temps partagé; conflit constamment manifesté chez les natura-

listes nos voisins, mais qui, cette fois, a surpris par un caractère d'extrême violence.

Deux hommes éminents, le baron Cuvier, secrétaire perpétuel de l'Académie, et son digne émule Geoffroy Saint-Hilaire, ont marché l'un contre l'autre. Le premier, universellement connu; le second, dont les naturalistes s'accordent à célébrer le mérite, sont depuis trente ans chargés de l'enseignement de l'histoire naturelle dans le même établissement, au Jardin du Roi; également et constamment occupés tous les deux des questions les plus élevées de la science, ils sont en outre remarquables, pour avoir d'abord travaillé en commun, et pour s'être ensuite séparés ; entraînés à le faire par la diversité de leurs vues.

Cuvier se livre avec un zèle infatigable à la *distinction* et à la *description* de tout ce qui arrive à sa vue; ce qui porte son action dans une sphère immense. Geoffroy Saint-Hilaire s'adonne principalement à la recherche des *analogies, des affinités cachées des êtres.* Celui-là passe des objets isolés ou du *particulier* sur le *tout;* état final qui est reconnu par lui, non distinctement, mais par supposition. Pour celui-ci, au contraire, le *tout* devient et reste toujours présent dans son sens intérieur; d'où son intime conviction que

le *particulier* peut sortir du *tout*, au fur et à mesure des efforts nécessaires à ce développement.

Ici nous ferons cette utile remarque : toute chose que Geoffroy Saint-Hilaire, après l'avoir expérimentée, est parvenu à démontrer clairement, à rendre manifeste, est reçue avec reconnaissance par Cuvier ; et de même ce dernier voit employer par le premier tout ce qu'il connaît de faits particuliers ; en sorte que tous les deux s'accordent sur plusieurs points, bien qu'ils ne s'aperçoivent point, ou qu'ils ne conviennent point qu'ils sont souvent dans les mêmes routes ; car celui qui *distingue* et qui *sépare*, procède aussi par expérience. Il s'appuie sur elle ; il n'a qu'une demi-confiance à ses pressentiments, à sa pré-intuition de l'existence du *particulier* dans le *tout*. Il craindrait d'agir en aveugle et sans droit d'action sur des faits, qui ne sont existants pour lui que s'il les voit de ses yeux, que s'il les touche par un emploi de la main. Au contraire, à qui il arrive d'être bien arrêté par de certains principes, de s'abandonner à de grandes et fécondes inspirations, il manquera toujours l'autorité de cette manière de procéder.

Après cette exposition introductive, personne ne voudra sans doute me faire le reproche de revenir inutilement sur ce qu'on a déjà dit, il est

vrai, de bien des manières. Dans la vive controverse que nous mettons du prix à faire connaître, figurent en effet deux doctrines différentes, qui sont si ordinairement et si nécessairement séparées, qu'il est peu de chances pour les trouver associées chez une même personne ; il est au contraire de leur essence de ne pouvoir être bien alliées. Cela va même si loin, que si une partie des vues de l'un entre par hasard dans la convenance et les besoins de l'autre, cet appui n'en est reçu qu'à regret. Revoyant à cet égard l'histoire des sciences, et consultant en particulier ma vieille et propre expérience, je crains vraiment que la nature humaine ne puisse se débarrasser entièrement du malheur de ce désaccord. Cette préoccupation de mon esprit tend à m'entraîner dans cette direction beaucoup au-delà qu'on ne l'a fait et dit avant moi.

DERNIÈRES MÉDITATIONS DE GOETHE.

LES NATURALISTES FRANÇAIS.

(MARS 1832.)

« Je ne juge pas, je raconte. » MONTAIGNE.

J'ai par ces paroles terminé un premier article destiné à faire connaître à l'Allemagne l'ouvrage de M. Geoffroy Saint-Hilaire. Cette première analyse avait pour objet de faire apprécier

la forme et la substance de ce livre; mais aujourd'hui qu'il va s'agir du caractère et de la portée des idées des principaux naturalistes français, je crois devoir d'abord poser le point de vue d'après lequel je veux moi-même être jugé. Et pour cet effet, je m'applique la remarque suivante d'un écrivain français, parce qu'elle peut, mieux que toute autre chose et plus brièvement, exprimer ce que je désire faire comprendre.

« C'est le fait des hommes de génie de se distinguer par une manière particulière de présenter leurs idées : ils commencent par parler d'eux-mêmes, ne pouvant qu'à regret se détacher de leur personnalité : ainsi ils insistent sur les résultats de leurs propres découvertes, parce qu'ils éprouvent en premier lieu le besoin de raconter quand, où, et comment les réflexions qui les concernent leur sont venues à l'esprit. »

Qu'alors on veuille bien me permettre de traiter ici selon le sens de ces paroles, c'est-à-dire, librement et sans plus d'autres précautions, l'histoire de ces sciences philosophiques, auxquelles j'ai consacré tant de méditations et d'années, et de le faire dans un ordre chronologique correspondant à la série des époques de ma vie.

Ainsi je vais raconter comment et de quelle manière les sciences naturelles m'ont successi-

vement impressionné, impressions qui furent vagues d'abord, et qui depuis sont devenues profondes.

C'est précisément dans l'année de ma naissance, 1749, que le comte de Buffon publia le premier volume de l'Histoire naturelle (*des animaux*); ouvrage qui fit une très-grande sensation en Allemagne, mes compatriotes étant alors dominés jusqu'au degré de l'enthousiasme par l'influence française. Les autres volumes se suivirent d'année en année, en sorte que l'intérêt de cet ouvrage allait croissant, comme il m'arrivait à moi-même de grandir dans la vie intellectuelle; toutefois ce fut sans que je donnasse plus d'attention au nom de ce grand homme qu'à ceux de ses illustres contemporains.

Le comte de Buffon naquit en 1707. Ce génie supérieur réunissait aux avantages d'une vue d'aigle et des plus lumineuses conceptions toutes les jouissances d'une existence parfaitement heureuse. C'était un homme de société et de plaisir : il voulait plaire et gagner les esprits, tout en les instruisant : il peint plutôt qu'il ne décrit : il traita des animaux en insistant sur leurs rapports de toute sorte avec l'homme; et c'est dans ce but qu'il commença par l'histoire des espèces domestiques. Il mit à contribution tout ce qui en était connu, se servant tout aussi bien du

travail des naturalistes qui l'avaient précédé que des relations des voyageurs. Habitant Paris, vivant dans ce grand centre des lumières et des sciences, devenu intendant du cabinet du roi, riche, homme de bonnes manières, et promu à la dignité de comte, il ne lui fut pas difficile de se rendre agréable à ses rivaux et de charmer ses lecteurs.

Dans cette haute position, il sut embrasser dans leur ensemble les diverses sortes de structure des animaux soumis à ses observations. Cependant, dans son second volume, page 544, il céda lui-même à l'impression que nous ressentons chacun à une première vue. « Les bras de l'homme, dit-il, ne ressemblent point du tout aux jambes de devant des quadrupèdes, non plus qu'aux ailes des oiseaux. » Il parlait alors comme le vulgaire qui ne donne attention qu'au matériel des choses, et qui les caractérise comme il en est d'abord affecté; mais dans une seconde pensée plus réfléchie, cette idée se développa et lui fit dire cette autre fois, tome 4, page 379: « Il existe un dessein primitif et général, qu'on peut suivre très-loin. » Ainsi voilà le comte de Buffon établissant, dès ce moment, ce qui doit devenir la maxime fondamentale de l'histoire naturelle comparée.

Qu'on nous pardonne ces paroles si légères et

presque audacieuses, qu'on voudrait retenir, dès qu'il s'agit d'un homme de ce mérite : mais, par elles, j'ai voulu faire voir que, malgré les innombrables spécialités qu'il va signaler, ce grand écrivain ne méconnaît jamais les généralités de son sujet. Il est certain qu'on trouve, en parcourant ses divers ouvrages, qu'il avait le sentiment de tous les hauts problèmes dont l'histoire naturelle s'occupe présentement, et mieux, qu'il cherchait sérieusement à les résoudre, bien qu'il ne l'ait pas fait toujours avec bonheur. Le respect que nous professons pour le grand naturaliste ne peut en être affaibli, si tant d'autres, venus plus tard, en sont encore au point de se méprendre dans de pareilles questions. Nous avouerons enfin que, lorsqu'il voulait s'élever aux plus hautes abstractions de la science, il y parvenait trop facilement en donnant carrière à son imagination; en sorte que, le plus souvent alors, il n'obtenait l'approbation de la multitude qu'en déplaçant le terrain de la science pour le reporter sur celui de la rhétorique et de la dialectique.

Continuons ces efforts pour nous rendre encore plus clairs; le sujet nous y invite par son importance.

Le comte de Buffon ayant été nommé administrateur en chef du Jardin du Roi, considéra

cette position comme un motif pour lui de se consacrer à l'histoire naturelle. Ses matériaux, et la tendance de son esprit, le conduisirent à des études d'ensemble, à des généralités dans lesquelles les relations des animaux avec l'homme jouent le premier rôle. Mais, quant aux détails, il ressentit le besoin d'un aide, et il appela à lui Daubenton, médecin et agronome, lequel demeurait près de sa campagne.

Daubenton envisage les choses sous un jour tout opposé : c'est un anatomiste exact et pénétrant: le savoir des faits lui est infiniment redevable, mais en même temps il se concentre tellement dans l'observation des détails, qu'il s'y tient, alors même qu'il rapproche les points les plus voisins de ses considérations.

Malheureusement la différence d'esprit qui animait ces deux savants tendait à opérer leur désunion, et définitivement à l'opérer sans retour. Il est inutile de dire ici comment elle eut lieu; il suffit de rappeler que c'est à partir de 1768 que Daubenton cessa de contribuer au célèbre ouvrage de l'*Histoire naturelle*. Après la mort de Buffon, qui arriva en avril 1788, Daubenton, presque aussi âgé, recueillit sa position dans le Jardin du Roi. A son tour, il a besoin d'un aide, et il le trouve, en 1793, dans Geoffroy Saint-Hilaire, lequel réclame de même et

obtient, l'année suivante, de se faire adjoindre Cuvier comme collaborateur.

Alors répétition des mêmes événements : car il est sans doute remarquable qu'entre ces deux derniers naturalistes d'un si grand mérite, il se trouve un même principe de différence, une toute semblable cause de désaccord, mais, cependant, pour s'exercer dans une plus haute sphère.

Et en effet, Cuvier s'arrête de même sur les détails, non pas, il est vrai, à la manière sèche de Daubenton; car il y apporte une tout autre puissance d'ordre et de système; ce qui donne à ses aperçus plus de portée, et lui fait trouver une méthode d'exposition plus scientifique. Geoffroy, de son côté, avec sa façon de penser déjà bien arrêtée, cherche à pénétrer la raison de l'universalité des choses, et de même, non plus aussi selon la manière réservée de Buffon, lequel s'en tient à ce qui est saisissable actuellement, et qu'il peut embrasser sous le point de vue le plus général, Geoffroy, dis-je, entreprend la recherche des faits nécessaires et contingents, se livrant à une sorte de prévision de ce qui doit advenir et sera ultérieurement développé.

Ainsi s'infiltre entre ces deux amis un levain de dissentiments, qui, au surplus, demeure plus long-temps non développé, plus long-temps

renfermé chez eux qu'autrefois chez leurs prédécesseurs : c'est que des connaissances plus élevées, des convenances mieux observées, et surtout leurs sentiments prolongés d'estime réciproque, les arrêtent durant beaucoup d'années, suspendant ainsi la manifestation de leur opposition, jusqu'à ce qu'enfin, sur le plus léger incident, leurs dissentiments viennent à éclater, et le fassent instantanément par une explosion violente, ainsi qu'il arrive à la détonation d'une bouteille de Leyde fortement électrisée, lors de sa vive et brusque décharge.

Continuons à fixer nos idées sur ces quatre chefs d'école dont les noms sont si souvent mentionnés dans les fastes de la science, et que nous ne craindrons point nous-mêmes de rappeler, y vît-on l'inconvénient d'une répétition trop fréquemment renouvelée ; car, sans vouloir diminuer en rien le mérite de leurs émules, ils brillent au premier rang ou comme les fondateurs, ou tout au moins comme les promoteurs des règles de l'histoire naturelle (*des animaux*), ainsi devenue une science française. De leurs efforts réunis proviennent effectivement tant d'utiles améliorations, d'additions, de rectifications, de perfectionnements enfin, soit qu'ils s'attachent à combiner ensemble, soit qu'ils emploient successivement les moyens synthétiques et analy-

tiques de traiter les sciences, que c'est justice de reconnaître que l'histoire naturelle des animaux leur doit les plus importants de ses progrès.

Ainsi Buffon se plaît au spectacle des diversités pour les embrasser dans leur ensemble, et pour montrer les rapports et les liens réciproques qui joignent toutes les parties de l'univers.

Daubenton, retranché dans les soins d'un anatomiste, est continuellement occupé à séparer et distinguer, se gardant soigneusement d'assimiler un fait qu'il a découvert à un autre anciennement connu. Il a comme mission d'exposer chaque forme l'une à la suite de l'autre : il analyse ou décrit toute chose séparément.

Cuvier opère de même, mais avec plus de liberté et de maturité. Il est vraiment doué du talent d'observer, de distinguer nettement, de comparer utilement, de ranger et classer tous les innombrables détails de l'histoire naturelle ; mérite très-remarquable, étant possédé à ce degré. Il témoigne tout autant d'éloignement que Daubenton pour une marche plus rationnelle : mais cependant une méthode plus élevée ne lui manque pas, l'employant ou sans s'en douter, ou quand une solution agrée à son esprit. Si donc il reproduit le plus ordinairement les conditions de spécialité de Daubenton, c'est avec un jugement plus étendu et plus philosophique.

De même nous pouvons dire de Geoffroy qu'il rappelle Buffon dans une raison analogue : car, lorsqu'il admet et reconnaît la grande synthèse du monde *empirique*, et qu'en même temps il se rend attentif à toutes les apparences des corps, dont la diversité frappe vivement ses sens, pour être employées en caractères distinctifs, Geoffroy se rapproche déjà de la grande et abstraite *unité*, que Buffon n'avait que pressentie : il ne s'en effraie pas, et, tout au contraire, la recueillant ou même la posant à titre d'un fait nécessaire, il sait profiter de sa théorie, et explique ainsi toutes les dérivations d'une seule forme principale.

Peut-être n'existe-t-il point dans l'histoire des sciences un second exemple d'un aussi singulier concours de circonstances, savoir, que dans la même ville, dans le même établissement, sous l'action des mêmes devoirs, et à l'égard de fonctions, de considérations, et d'objets de même sorte, une science ait été si long-temps traversée, et soit en même temps si utilement servie par d'aussi continuelles oppositions, qu'elle soit enfin perfectionnée par les soins d'hommes d'une aussi haute prépondérance, sans qu'aucun d'eux, cédant à la séduction, ait été amené à travailler en commun. Que, parmi eux, il s'en soit trouvé

d'entraînés dans de vifs dissentiments et même dans des orages d'hostilité, il n'y a point pour cela à s'en prendre à une seule et même cause première. Ainsi le spectacle de l'univers forme une seule et même donnée d'une nature invariable, et cependant c'est à ce sujet que se sont établies toutes les contradictions, qu'enfin ces esprits aussi consciencieux que réfléchis, parce qu'ils étaient mus par des impressions différentes, se sont déclarés les uns contre les autres. Ce résultat bien remarquable ne devrait-il pas profiter également et à nous tous et à la science?

Toutefois, après cette expérience, quelqu'un voudrait-il prétendre que *séparer et réunir* sont les deux principales nécessités de l'humanité, les deux grandes tendances imposées à notre nature. Mais ne serait-il pas mieux de dire que, bon gré mal gré, nous sommes continuellement poussés du général au particulier, et réciproquement ramenés des détails à l'ensemble? Comme dans le phénomène physiologique de l'aspiration et de l'expiration, la vie intellectuelle s'accomplit par un nombre considérable de faits particuliers, qu'elle aspire et qu'elle restitue comme par un souffle en idées liées, en propositions générales et lumineuses.

Cependant laissons ces abstractions pour y revenir bientôt : car c'est présentement le lieu de parler de quelques savants qui, vers la fin du dernier siècle, ont pris aussi une bien grande part au mouvement philosophique imprimé de nos jours aux sciences naturelles.

Pierre Camper était doué du génie de l'observation et de l'esprit de combinaison. Dessinateur aussi exercé que correct, son crayon rendait sa pensée avec un rare bonheur. Ses recherches étaient ainsi habilement fixées et rendues visuelles. On s'accorde à lui reconnaître un très-grand mérite. Je m'en tiendrai à rappeler ici sa théorie de la ligne sociale, au moyen de laquelle il a imaginé de mesurer le plus ou le moins de saillie du front, cette circonstance traduisant, par son rapport avec le plus ou le moins de volume du cerveau, le degré d'aptitude de cet organe aux fonctions de l'intelligence.

Geoffroy lui rend ce magnifique témoignage dans une note, page 149 de son livre : « Le plus « grand anatomiste de cette époque, 1778, est le « célèbre Camper : esprit vaste, aussi cultivé « que réfléchi, il avait, sur ses anomalies des sys- « tèmes organiques, un sentiment si vif et si pro- « fond, qu'il recherchait avec prédilection tous « les cas extraordinaires, où il ne voyait qu'un

« sujet de problèmes, qu'une occasion d'exercer « sa sagacité, employée à ramener de prétendues « anomalies à la règle. »

Et que d'autres noms pourraient encore ici figurer, si l'on ne devait pas craindre de s'étendre au-delà d'une simple notice ! Mais d'ailleurs saisissons cette occasion de faire observer qu'il n'est que ce moyen de recherches pour bien comprendre l'état ordinaire de l'organisation et la valeur des règles qui y sont appliquées. Car si nous ne voyons toujours que ce qui est régulier, il n'y a rien à en penser, si ce n'est que cela est bon en soi, que cela fut ainsi dans tous les temps, et que par conséquent nous considérons ce qui est et sera de même à toujours. Mais s'il vous arrive au contraire d'examiner des cas de déviations, des altérations de la structure ordinaire, ce que l'on range enfin sous la qualification des faits de la monstruosité, alors nous apercevons qu'en effet la règle est immuable et éternelle, mais en même temps qu'elle est vivante et par conséquent modifiable, de telle sorte qu'on ne doive plus s'étonner que les êtres organisés soient ou puissent être frappés de difformités, sans sortir à cet égard des limites de la règle : car ces cas exceptionnels sont toujours le produit des conditions virtuelles de cette règle éternelle.

Samuel Thomas Soëmmering marcha sur les traces de Camper: ce fut un esprit vif, actif, tout aussi parfaitement doué de la faculté d'observer et de penser. Il est devenu célèbre par ses travaux sur le cerveau, et son idée si judicieuse que, dans le volume prédominant de cet organe sur tous les autres, résidait le principal caractère anatomique de l'homme: il satisfit l'avidité de son temps pour les nouveautés, par la découverte d'un point jaune au centre de la rétine, et par bien d'autres recherches sur la structure de l'œil et de l'oreille, témoignant à-la-fois et de la finesse de son scalpel et de sa rare sagacité. Son ardeur pour l'instruction et son feu éclataient dans ses rapports de conversation ou de correspondance. Un trait nouveau, un nouvel aperçu, une recherche réprise et approfondie le jetaient dans le ravissement: tout ce qui frappait sa vue, il fallait qu'il en prît aussitôt connaissance.

Jean-Henri Merk, intendant militaire dans la Hesse-Darmstadt, mérite à tous égards d'être ici mentionné. Son activité d'esprit, que n'atteste cependant pas l'importance de ses écrits, en avait fait un amateur infatigable, insatiable. Il s'est aussi occupé d'anatomie comparée, y appliquant un talent de dessinateur très-distingué. Mais ce qui

le recommande spécialement, ce sont ses observations sur les fossiles, principalement sur ceux du bassin du Rhin : il en fit une collection des plus complètes. Cette collection passa après sa mort au musée du grand-duc de Hesse, où elle est maintenant confiée aux soins du savant Schleirmacher.

Me permettrai-je de parler de moi en ce lieu ? oui; ne serait-ce que pour rappeler les obligations que j'ai à mes illustres amis Merk et Soëmmering. Ma liaison avec eux commença et plus tard fortifia mon goût pour les études de l'histoire naturelle. Mais selon les dispositions de mon esprit, je n'y pouvais prendre un intérêt suivi que si j'apercevais un but fixe, et que je dusse me servir d'un fil directeur.

L'anatomie comparée dont ces relations de l'amitié m'avaient inspiré le goût, me parut ne pas faire plus de cas de la considération des différences que de celle des ressemblances. En définitive je crus remarquer qu'on avait jusque-là travaillé dans le vague et sans méthode : ainsi on avait comparé, en quelque sorte à l'aventure, un animal avec un animal, des animaux avec des animaux ou avec l'homme, ce qui d'une part portait à une diffusion impossible à saisir, et produisait de l'autre une confusion étourdissante :

c'était se jeter en quelque sorte dans beaucoup de routes divergentes, pour ne se rencontrer ainsi dans aucune. Ceci aperçu, je pris alors le parti de laisser là les livres, et de m'en tenir à l'observation directe de la nature; et pour cela faire, je commençai par l'étude d'un squelette, que je tins posé sur les quatre jambes, décidé à l'observer ainsi, et de devant en arrière.

J'explique par là comment l'os intermaxillaire devint le premier sujet de mes études dans cette direction : je cherchai cet os et le trouvai dans les animaux les plus différents. Cela se passait dans un moment où les esprits s'échauffaient pour d'autres combinaisons analogues : ainsi les naturalistes s'abandonnaient à de tristes réflexions, en venant à comparer la très-grande ressemblance de l'homme et des singes. Ce fut sur ces entrefaites que notre excellent Camper annonça la découverte d'une différence essentielle; les singes, selon lui, possédaient, aussi bien que tous les autres animaux, un os intermaxillaire, dont l'homme seul était privé.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai de peines de me trouver dans une contradiction aussi manifeste avec un savant à qui j'étais si redevable, dont je souhaitais si vivement me rapprocher, et de qui j'espérais tout apprendre à titre de son

disciple. Tous les soins qui m'occupèrent alors, les lettres, les mémoires et les dessins sur lesquels je fondais la défense de mon système, et dans lesquels j'ai montré en effet un os intermaxillaire tout-à-fait détaché chez l'enfant avant de naître, et en partie seulement au jour de la naissance, fussent restés inédits, sans l'attention que l'on a eue tout récemment de les insérer dans les actes de l'Académie impériale léopoldine, t. XV, partie 1re.

Je n'avais point fini avec Camper, que je me trouvai réengagé d'un autre côté. Le célèbre Jean-Frédéric Blumemback, qui a cultivé avec tant de succès les sciences naturelles, prit parti pour Camper dans un abrégé d'anatomie comparée qu'il vint à publier : il affirme à son tour que l'homme manque d'un intermaxillaire. Mon embarras s'en accrut; car pouvais-je, dans ma position, résister et à l'action d'un livre élémentaire si estimé et à la confiance si légitimement acquise à son auteur?

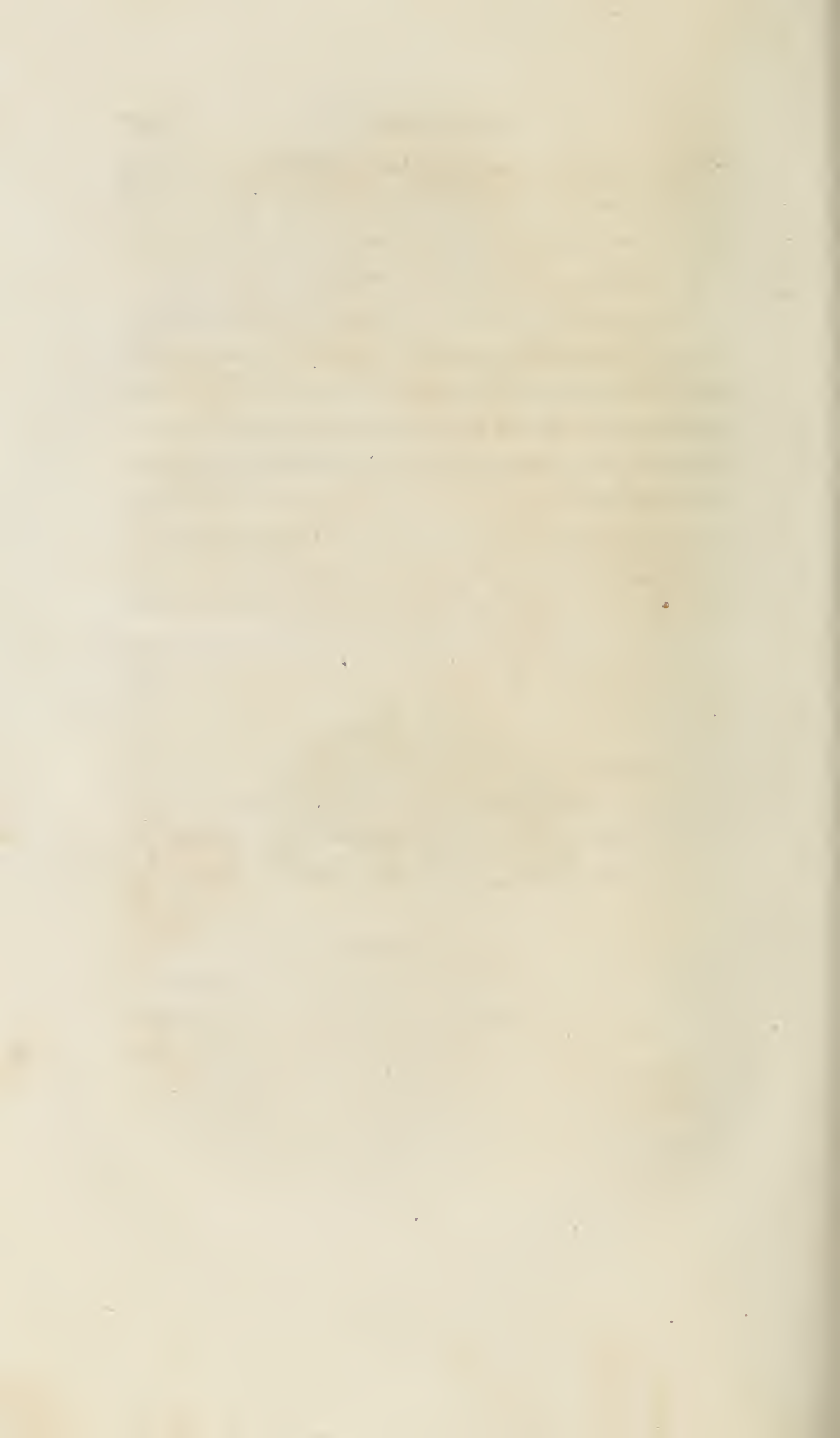
Cependant un naturaliste d'un talent aussi remarquable et d'ailleurs porté naturellement à revenir sur les sujets de ses méditations ordinaires, ne pouvait point s'en tenir à toujours à une opinion qui n'avait pas été assez réfléchie; et dans plusieurs communications amicales, il

m'informa que quelques faits pathologiques, les cas d'hydrocéphales et de double gueule de loup, par exemple, autorisaient jusqu'à un certain point ma manière de voir.

En dernière analyse, aujourd'hui que l'existence d'un intermaxillaire chez l'homme et les animaux est un fait avéré, qu'on veuille bien pardonner à la faiblesse d'un grand âge si je reviens en ce moment sur cette première lutte de ma jeunesse.

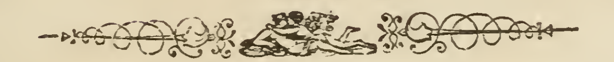
GOETHE.







LES MAISONS DE JEU.



Que fais-tu, clairvoyant Asmodée, tandis qu'une foule d'écrivains spirituels, après t'avoir solennellement évoqué, parcourent sans toi les différents quartiers de cette vaste métropole, et explorent, eux seuls, cent lieux publics, ou réduits secrets, dans lesquels tu devais les introduire ou les guider?

Il en est cependant que ces vigilants observateurs n'ont point encore visités; ceux-là sont le domaine de certains esprits malfaisants, auxquels, malgré ta qualité de démon, ton génie satirique ne te fait, certes, pas ressembler; mais

tu les dois connaître, et je voudrais pénétrer, sous tes auspices, dans ces antres où vont s'engloutir et la fortune et la moralité d'un trop grand nombre de misérables. Viens donc les offrir à mes regards, et m'aider à en tracer, s'il est possible, le vrai et déplorable tableau!

Je sais bien que tout a été dit, cent et cent fois répété sur la passion du jeu, ses causes sordides, ses faux calculs, ses séduisantes amorces, et ses épouvantables résultats. Régnard et Dufrény l'ont peinte dans leur verve comique; Montesquiou (*Amélie ou les Joueurs*, drame tiré à 30 exemplaires), d'un faire presque sentimental; et Saurin, dans toute son horreur : mais ne serait-elle pas inhérente à notre très-déraisonnable espèce raisonnable? car on la voit poindre chez le sauvage même; prendre, dans notre âge héroïque, ce caractère semi-galant, semi-féroce, que vantent les romans, que la morale condamne, et que fulmina la religion; puis se civiliser avec la société, et, après avoir été le passe-temps d'un fou (Charles VI), devenir l'esprit des sots et la sottise des gens d'esprit, ainsi que le passe-port qui fit souvent pénétrer dans les réunions des hautes classes sociales ceux que l'inégalité des conditions en aurait exclus. Enfin, passant des salons dans l'antichambre, et de l'antichambre dans la rue, ne déborde-t-elle pas

aujourd'hui de toutes parts, avec la corruption des idées et des cœurs, qu'elle tend à aggraver encore; car si, dans le risque de perdre la moitié de sa fortune, l'on n'a d'espoir que de l'augmenter d'un tiers, qui pourrait, s'il n'est pas étranger à tous sentiments humains, contempler, sans en gémir, les maux cuisants enfantés par son sordide triomphe?

Dussaulx s'est longuement et lourdement vengé de ce vice éternel de notre fragile espèce (de la passion du jeu), vice dont lui-même il avait été dupe et victime, puis faillit en être de nouveau victime et dupe, quand, présidant, comme membre de la commune de Paris, au tirage de la loterie royale, il crut l'occasion favorable pour prêcher contre cette escroquerie immorale, mais légale, devant les buralistes et les joueurs, rassemblés dans un tout autre but que celui d'écouter paisiblement sa philanthropique homélie. Aussi le poursuivirent-ils, en lui lançant à l'envi les bancs, chaises et tables de la salle où devaient être proclamés les arrêts de la fortune, et l'apostrophèrent-ils de la qualification assassine d'aristocrate, qui était alors ce que serait maintenant celle de ministériel, doctrinaire, populaire, et bête de carliste.

Le souvenir de cet homme de bien, aussi niais que tant de niais hommes de bien, gou-

vernants ou gouvernés, me rappelle deux anecdotes, dont le courtisan disgracié de J.-J. Rousseau eût pu gonfler son pesant ouvrage. Ce sont des tableaux de mœurs, et qu'Asmodée me soit ou non en aide, je vais les tracer ici.

Un jeune marié, pour qui la lune de miel avait lui au-delà du terme ordinaire, et qui rêvait avec ivresse, dans son propre bonheur, celui de sa charmante épouse, venait de toucher sa dot; il passait devant le numéro trop connu de ce Palais-Royal, réceptacle de tant de vices, théâtre de tant de forfaits; matière de tant de spéculations, licites ou non, tolérables ou fangeuses; foyer de despotisme sous Richelieu, d'agiotage sous Necker, de désordre, et pis encore, à une époque plus rapprochée de nous. C'est là qu'un des amis du jeune homme l'arrête, et l'engage à monter dans cette infernale maison, source de misère pour nombre de familles, de désespoir ou de crime pour tant d'individus. C'est là que des monceaux d'or l'éblouissent; il joue, avec prudence d'abord, mais il perd, s'entête, et voit successivement disparaître jusqu'à son dernier écu. La ruine, l'indigence dans laquelle il va plonger celle qu'il aime, son déshonneur, sa honte, ses remords, troublent ses sens, égarent son esprit : il voudrait recouvrer ses pertes; mais il ne lui reste

plus rien ; mais, pour surcroît, il ne voit que des ris moqueurs répondre à son impuissante rage. Un de ses voisins, cependant, lui fait remarquer le brillant qu'il porte à l'un de ses doigts : c'est un don de l'amour ; n'importe : il est à l'instant échangé contre la légère somme fournie par l'usurier, qui fait partie de l'infâme tripot légalement autorisé. Le malheureux ponte alors étourdiment, et la fortune rebelle à ses premiers calculs, se déclarant en faveur de sa folie, lui fait rapidement amonceler un trésor bien supérieur à celui qu'elle lui ravit. Son ami, désespéré d'un événement dont il est cause, et qui, malgré sa brillante issue, ne lui en semble pas moins irréparable, s'empresse à recueillir les fruits opulents d'un hasard inespéré, et à les transporter, ainsi que son camarade en délire, dans la demeure de celui-ci, où celle à qui il est lié par un nœud cher et sacré, est saisie d'horreur et de pitié en voyant son époux qui ne la reconnaît point, et dont la raison paraît irrévocablement aliénée. Mais le médecin aux soins duquel on le confie, bon physiologiste, sage praticien et profond observateur, instruit de la cause du mal, et voyant que la croyance à une ruine totale et coupable est l'idée fixe du malade, ordonne, pour principal remède, qu'à chaque demande qu'il fera on lui présente de l'or. Il le rejette avec terreur dans les premiers

moments, puis le regarde avec envie, le prend plus tard, sourit en le contemplant, et s'accoutume insensiblement à le regarder comme à lui; enfin, sa première idée est un sentiment; car il souhaite, car il prie que cet or soit destiné aux besoins, aux fantaisies mêmes de son épouse: elle s'empresse à satisfaire ses désirs, à se parer de ses dons, et l'amour achève ce que la prudence avait commencé. Bientôt le cœur du malade s'émeut, sa conscience se calme, son esprit renaît. La cure cependant est longue encore; mais elle est complète, et d'autant plus heureuse que le jeune homme est pour jamais guéri de la passion du jeu.

Ce même et funeste numéro avait été déjà le théâtre d'un événement cent fois plus déplorable.

L'époux d'une femme vouée au supplice, durant ces jours d'horreur dont, maintenant, l'on ne se ressouvient pas assez, s'était vu assigner, dans ce repaire, un rendez-vous par l'un des pourvoyeurs du bourreau. Là, pour une somme convenue d'avance, devaient être assurés le salut et la liberté de l'innocente victime. Cette somme, l'époux infortuné ne l'avait pu recueillir que péniblement, à gros intérêts, et à très-court terme; l'occasion de la doubler et de se libérer ainsi se présentait, elle le séduit et le perd; car ce prix du sang a bientôt passé de ses mains

dans celles des joueurs ou du banquier. Le vendeur de chair humaine, cet homme qui, comme tant d'autres à cette époque, trafiquait froidement de la vie et de la mort, se présente, voit sa cupidité déçue, vocifère, menace, se venge; et l'époux, devenu veuf par un crime, trop criminel lui-même à ses propres yeux, s'en punit à l'instant par un suicide.

Si les jeux, du moins, étaient uniquement relégués dans ces infâmes cavernes où la cupidité va chercher sa ruine en rêvant la fortune, les ravages causés par la plus trompeuse des passions cesseraient de devenir aussi funestes qu'ils le sont à la moralité humaine; mais, ce qu'il y a de vraiment épouvantable, c'est que, par l'établissement des loteries, le gouvernement lui-même en offre de toutes parts les perfides amorces, soit au valet, qui, après y avoir perdu le prix de sa servitude volontaire, finira peut-être par voler son maître; soit à l'ouvrier, qui mourra de faim ou deviendra brigand après y avoir jeté les fruits de son labeur.

Quand un ministère fiscal et imprévoyant imagina cette fraude aussi condamnable, et peut-être aussi funeste que celle pratiquée jadis, dans l'altération des monnaies, le parlement, qui en considérait les résultats nécessaires, représenta, mais vainement, que *ces coupables jeux* seraient

la ruine du pauvre peuple. En effet, quelques lots brillants, quoique rares, exaltant les esprits, l'amour des gains rapides se glissa dans ces classes où précédemment c'était par de la prudence et l'activité, du temps et de la constance, que l'on parvenait à l'aisance ou à la fortune. Avec la cupidité, l'ambition s'accroît, l'on se dégoûte de son état, les vices se multiplient, les crimes deviennent plus fréquents (les greffes criminels en font foi,) et des suicides effrayent une société que ruine une foule de banqueroutes, symptômes évidents de la dégradation des mœurs. Aujourd'hui, enfin, le hasard est courtisé jusque dans tout le cours de la voie publique; à qui donc pourrait-on accorder encore une pleine confiance, quand on voit surtout que, quelque désastreuse que soit la passion du jeu, elle n'en règne pas moins parmi nous, et dans toutes les classes, et dans tous les carrefours avec la plus dévorante fureur? elle s'y étend même, chaque jour, sur une plus large surface; car, si l'esprit du siècle est l'égoïsme, et son espérance le hasard, son unique dieu c'est l'or. Aussi la famille des *Baziles* pullule-t-elle avec une honteuse rapidité, chez un peuple où, tout abjecte que soit la source de l'opulence, son éclat n'en absout pas moins ceux qui la possèdent; enfin, la passion du jeu est devenue journellement et plus coupable et plus audacieuse, dans ses intentions, sa marche,

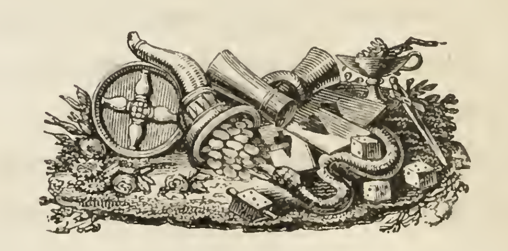
et ses résultats, depuis que le jargon de la bourse a envahi jusqu'à la société.

Oui, la bourse et ses turpitudes sont devenues nos plus redoutables fléaux; c'est le jeu avec ses flatteuses illusions et ses dangers réels; c'est le jeu précédé, accompagné et suivi de tous ses maux et de tous ses forfaits : c'est le jeu, avec la crainte, trop souvent justifiée, de voir votre mise dévorée entre les mains de celui qui est chargé de la faire, et qui joue à son profit avec des fonds qui lui sont confiés. Celui qui, sur un tapis vert, égorgeant ou égorgé sans pitié, risque de ruiner son avenir et celui des siens, ne hasarde, du moins, que ce qu'il possède; il semblerait donc un ange près de ceux qui, dans un palais modelé sur les temples des infâmes divinités antiques, jouent sans pudeur la fortune de tels qui ne peuvent se passer de leur ministère; ces agents infidèles, abusant de la foi publique, se croiraient-ils encore quelque probité, le jour où, déclarant une faillite, parfois frauduleuse, ils forcent leurs créanciers à les libérer à perte? Se croiraient-ils hommes d'honneur, au moment où, trompés par de coupables spéculations, ils se prépareraient à solder leurs comptes en saisissant l'arme meurtrière qui va consommer le crime par le crime?

O Asmodée, détourne un moment les yeux de

ces ridicules dont, maintenant, la peinture ne corrige plus personne; et porte enfin tes regards foudroyants sur des forfaits qui compromettent la fortune publique comme les intérêts privés, en détruisant toute confiance, par la ruine de toute moralité. Perce donc, non-seulement le toit de ce Pandémonium, où des hurlements sataniques se font journellement entendre, au nom des passions les plus sordides, mais aussi ceux de tant de misérables, revêtus d'or et pétris de fange; montre-nous près du brillant hôtel d'un fastueux et insolent publicain, grand-seigneur improvisé, l'humble galetas où gémit sa victime; oppose aux délires d'une joie coupable, les sanglots de l'innocente indigence; et stigmatise à jamais ces hommes d'or et d'orgueil, qui aspirent à la fortune par le crime, et au pouvoir par la fortune?

Le comte Armand D'ALLONVILLE.





LE
COMPOSITEUR TYPOGRAPHE.



Ne confondez pas le typographe ou compositeur avec l'imprimeur ou pressier. Ces deux agents d'un art merveilleux sont séparés par un grand intervalle dans la hiérarchie des fonctions de l'imprimerie. L'un préside à la première transformation que subit la parole visible, l'autre ne fait que diriger la machine qui doit la répéter aux yeux par des milliers d'échos. La mécanique est déjà parvenue à disputer à ce

dernier son emploi; déjà, sans lui, l'encre sait se répandre sur les caractères assemblés et serrés dans un cadre; la feuille blanche s'étendre sur la forme, se glisser sous la presse, et sortir de l'instrument muet empreinte de la pensée et de la voix du génie. Ainsi le pressier voit son poste envahi par un ouvrier plus laborieux que lui, et qui n'est pas, comme lui, sujet à la faim, à la fatigue, au sommeil[1].

Le typographe est à l'abri d'une semblable disgrâce : il défie la force de la matière de suppléer son activité intelligente : il n'est subtile combinaison de ressorts et d'engrenage qui puisse enseigner aux doigts d'un automate à chercher dans la casse le type correspondant au caractère écrit, et à le ranger dans le composteur : car il faudrait que l'automate sût lire. Voyez le typographe en fonction : ses yeux fixés sur le manuscrit veillent à peine sur le travail de ses doigts; et vous devinez à la vivacité de son regard, au mouvement de sa physionomie, que, chez lui, l'esprit

[1] Le pressier n'est pourtant pas entièrement dépossédé. Les presses à la mécanique ne servent qu'aux impressions qui demandent plus de célérité que de perfection : elles ne sont guère employées que pour les journaux et les livres destinés aux écoles : quant aux éditions qui font la gloire de l'imprimerie et l'ornement des bibliothèques, il serait impossible de les tirer à la mécanique. Ce genre de travail exige des mains habiles; les bons pressiers sont rares et fort estimés.

seul est occupé, tandis que sa main droite, qui se promène de la casse au composteur, semble obéir au balancement de son corps. Lire est pour le typographe une tâche importante, et d'autant plus difficile que les littérateurs et les savants qui lui confient leurs œuvres, négligent pour la plupart d'écrire lisiblement; je ne parle pas de ceux qui se reposent sur lui du soin de ponctuer, voire de satisfaire aux lois de la grammaire et de l'orthographe : surcroît de peine dont on ne lui tient pas compte[1]. Que de services ne rend-il pas à d'ingrats auteurs qui souvent le paient de calomnie, qui lui imposent dans leurs *errata* la responsabilité de leurs bévues, mises sous le nom d'erreurs typographiques ou de négligences du correcteur? Si sa vanité avait aussi la ressource

[1] La plupart des écrivains ponctuent au hasard. Les compositeurs et les correcteurs entendent bien cette partie de la grammaire. Il y a quelques années, M. Frey, employé dans l'imprimerie de Plassan, publia un traité où les règles de la ponctuation sont exposées avec beaucoup de logique et de méthode. Je doute qu'il ait été rien écrit, sur la même matière, de plus raisonnable et de plus ingénieux que ce petit ouvrage.

Le premier *Traité de la Ponctuation* a été fait par M. Lequien. Il en a paru un second par demandes et par réponses. Le plus estimé de tous, dans la typographie, est celui de M. Raymond, correcteur d'imprimerie et auteur du *Dictionnaire général de la langue française* et du *Vocabulaire universel des sciences, des arts et des métiers*. Le *Traité de la Ponctuation* de M. Raymond fut publié, à Paris, en 1810.

des *errata*, il pourrait revendiquer bien des phrases correctes substituées sur l'épreuve au solécisme original.

Vous comprenez que l'ouvrier typographe a dû, pour premier apprentissage, cultiver son esprit, acquérir les connaissances élémentaires exigées comme condition d'aptitude à toute profession lettrée; il lui faut savoir à fond sa langue, et, selon le labeur auquel il est appliqué, posséder au moins la nomenclature de la science traitée dans le manuscrit qu'il a sous les yeux. Plus d'un compositeur, il est vrai, s'est instruit en composant, comme plus d'un auteur en écrivant. Un atelier d'imprimerie, c'est d'ailleurs une école universelle : Bérenger y préludait à ses chansons, et il apprit l'orthographe à ce métier qui fut aussi le premier métier de Franklin. Mais, pour quelques illustrations, que de mérites sans renommée! Qui sait combien d'hommes d'esprit et de savoir vieillissent obscurément sous la blouse de l'ouvrier? Vieillissent! je me trompe. La vie du typographe est bientôt consumée par la fatigue et les veilles, et aussi par l'impatience d'un sort incertain, mal défini. Quelle est sa condition sociale? Dans quelle classe le ranger? Est-il artisan ou clerc? Est-il *du peuple* ou *du monde?* Il se sent déplacé quelque part qu'il se pose. La société, ce livre si méthodique, l'a

oublié dans ses savantes divisions et dans sa table des matières. Il est ouvrier, car il vit de salaire, et il travaille pour un maître; il est du peuple par son origine, ses alliances, les habitudes de sa vie; et toutefois son instruction, sa coopération aux œuvres de l'esprit le rapprochent des classes les plus éminentes. Peu de carrières lui sont ouvertes; si jamais il parvient à la fortune, ce sera par des voies non frayées. Vous pourrez le retrouver écrivain, artiste, homme de guerre, homme d'état, plutôt que maître imprimeur : il ne fera pas souche d'Elzevir, d'Étienne, de Didot. Il faut des capitaux ou du crédit pour fonder une maison d'imprimerie : le typographe est sans patrimoine, sans moyens de s'enrichir ou d'emprunter : ce n'est pas lui qui spéculera sur la dot de sa femme (si femme il prend); et quant à sa *banque,* c'est-à-dire son salaire de la semaine, il est rare qu'il la voie s'enfler par l'épargne et par la *puissance de l'intérêt composé.* La journée du typographe, et du plus habile, ne va guère au-delà de six francs; et, si vous supputez la somme de son revenu annuel, ne multipliez pas 365 par 6 : toutes les journées ne sont pas comptées au typographe ainsi qu'au fonctionnaire de l'état, comme journées de travail : déduisez, s'il vous plaît, les chômages forcés ou volon-

taires. Et puis, nous autres gens de lettres, gens de presse, savons-nous thésauriser? nous vivons insoucieux de l'avenir et des affaires, et, suivant les variations de notre tempérament, prompts au travail ou paresseux avec délices : paresseux, non de cette paresse fainéante qui tue le temps de consomption; mais de cette paresse énergique, ardente, qui le dévore : non de cette paresse musarde qui joue aux dominos, boit de la bière, qui se promène sur les quais et les boulevarts, qui fait nombre dans les groupes et les rassemblements, et se dissipe à la première sommation; mais de cette paresse propre aux imaginations vives, aux cœurs tendres, aux mâles appétits, paresse qui se plaît au billard, à l'estaminet, aux réunions joyeuses, aux longues veillées.

Si le typographe met peu à la caisse d'épargne, il ne manque pas de contribuer à la bourse de secours mutuels : avant tout, il est bon camarade, autant que fidèle observateur du règlement de la société maçonique ou bachique dont il est membre. Il y paie son tribut de chansons; car il est chansonnier, de l'école de Béranger, qu'il sait par cœur, qu'il chante avec âme : il égale presque le maître en richesse de rimes, en patriotisme, en philosophie; il s'en distingue

par une teinte de carbonarisme. Notez que, durant la restauration, il conspirait, comme nous conspirons en France, à haute voix, en chœur.

L'esprit d'association et de confraternité tient lieu au typographe et au pressier de cette prévoyance vulgaire qui n'est souvent que la vertu de l'égoïste. La société de secours lui assure un abri contre la mauvaise fortune : cette société possède un fonds commun formé et entretenu par des cotisations périodiques. Si un malheur involontaire, le manque de travail, a privé un des associés de ses propres ressources, il reçoit une subvention journalière, suffisante pour le sauver de l'indigence, mais non pas pour l'entretenir dans l'oisiveté. Est-il malade, rien ne lui manque, ni les soins du médecin attaché à la société, ni les médicaments fournis par le dispensaire spécial, ni les consolations de ses confrères. Sa veuve, ses enfants ne resteront pas sans appui; ses restes ne seront pas déposés sans honneurs dans la tombe. Une commission ordonnera la pompe de ses modestes funérailles; une députation de la société se joindra au cortége de ses amis; un confrère lui dira le suprême adieu, et, dans une brève oraison, rappellera les qualités du bon confrère.

C'est le dimanche que se règlent les affaires

de la communauté en assemblée générale. Le typographe du dimanche ne ressemble pas au typographe de la semaine. Il a dépouillé la blouse du travail, revêtu le frac élégant qu'il porte avec aisance, et mis en évidence la chaîne d'or qui éclate en sautoir sur le gilet de velours. Sa démarche se compose, son visage s'empreint de préoccupation : il va ouvrir un avis important, proposer ou critiquer une mesure; un peu de vanité d'orateur se mêle dans sa pensée au zèle du bien général. Son discours, soit qu'il le lise, ou le récite de mémoire ou l'improvise, doit être grave, élégant, fleuri; rien n'y doit rappeler la familiarité du langage habituel, encore moins l'argot de l'imprimerie. L'assemblée n'est pas toujours unanime ; il y a dans son sein des divisions, des partis; mais point de coteries, point d'intrigues. Les finances forment l'objet principal des délibérations; elles ne sont pas soumises à des règles de comptabilité bien rigoureuses. Toute garantie repose sur la probité des comptables et sur la confiance des commettants. La société n'a jamais éprouvé le besoin de se prémunir contre les malversations.

La séance levée, l'assemblée se dissout; les intimes se rapprochent, des groupes se forment; on se retient pour déjeuner, on se donne parole

pour le soir; et le reste de la journée est tout au plaisir.

Voilà les traits généraux du typographe. Ici, comme partout, il y a des exceptions, des individualités. J'en sais tel qui lit son manuscrit sans le comprendre, sans apercevoir l'idée exprimée par les caractères assemblés sous ses doigts, semblable à l'ouvrier des Gobelins qui ne voit pas le chef-d'œuvre qu'il fabrique. J'en sais tel que je garantis sage, économe, réglé dans sa vie; il a passé trente ans, il a femme et enfants, femme à lui, en mariage. Celui-là s'apprête à devenir metteur en pages, correcteur, chef d'atelier.

Mettons encore à part le typographe attaché à un journal quotidien; il faut bien qu'il soit assidu. Pour lui, point de dimanche, surtout de lundi et de jeudi; peu de relâche, si ce n'est aux quatre ou cinq jours que l'éditeur du journal prélève à son profit et au préjudice des abonnés. Le typographe journaliste a plus de peine, mais plus d'indemnités : il entre avec le rédacteur en partage de certains priviléges; il sait les nouvelles un jour avant le public ; les entrepreneurs de spectacles, de fêtes, de concerts, le ménagent et le caressent : car il peut étendre ou resserrer l'espace réservé à la fin de la feuille pour les annonces. Aucune nouveauté ne lui

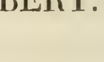
échappe; la politique, la littérature, les arts n'ont pas de mystères pour lui.

Ainsi le typographe n'est étranger à rien du monde intellectuel : on peut dire que toute idée passe par son esprit; il la recueille, la perçoit, l'élabore à son tour, la revêt d'une expression nouvelle, et la met en circulation dans cette partie de la société qui ne lit pas ou qui lit mal. Placé comme un trucheman et un messager entre la nation lettrée et la nation ignorante, le typographe a été quinze ans le précepteur du peuple. Si les philosophes et les orateurs ont préparé la révolution, les agents de l'imprimerie en ont hâté l'accomplissement, ils l'ont semée et fait fleurir dans les masses incultes; et, quand le moment de la récolte est venu, ils ont donné le signal, et mis les premiers la main à l'œuvre. Le pouvoir a cru, dans son aveuglement, que le peuple n'entendait rien aux théories des publicistes : « Charte, droit de suffrage, liberté de la presse, mots vides de sens : que faisait au peuple l'article 14 ? l'ouvrier est-il électeur, écrivain? Que lui importaient les querelles qui agitaient la surface de la société? » Ainsi parlaient des ministres téméraires; et, lorsqu'ils entendaient ce cri de *Vive la Charte!* poussé par quarante mille ouvriers, lorsqu'ils voyaient des bannières, portées

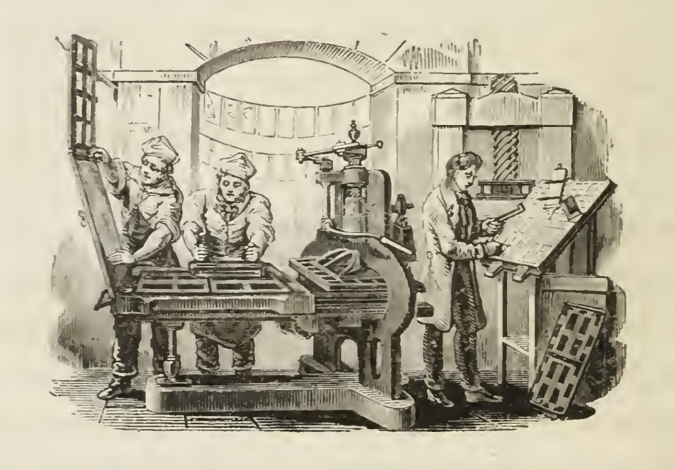
par des bras nus, flotter avec cette devise : *Liberté de la presse!* à peine en croyaient-ils leurs yeux et leurs oreilles. Ils ne distinguaient pas dans les rangs, à la tête de ces prolétaires intrépides, des hommes vêtus du même costume, parlant le même langage; ces hommes au visage pâle, aux mains noircies, à l'œil étincelant, sortis des ateliers de l'imprimerie, avaient façonné à la liberté une population réputée ignorante et asservie à ses besoins matériels. — «Que veulent-ils? Qu'on leur donne du pain, et qu'ils se retirent.» Mais déjà ils savaient qu'il n'y a pas de pain assuré sans la liberté. Pour l'homme de la presse, la liberté, c'est le pain même; la censure, c'est la misère et la mort. Si, pour d'autres, l'effet de la servitude est moins immédiat, il n'en est pas moins certain. C'est ce que le typographe enseignait de vive voix, ce que lui-même avait appris par la lecture ou par la fréquentation des hommes éclairés. Ainsi la lumière se propage, et, par des réflecteurs intelligents, pénètre dans les réduits les plus obscurs de la société.

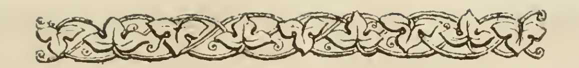
L'artisan de la presse est le représentant du travail manuel dans ce qu'il a de plus noble, de plus rapproché des fonctions de la pensée. Il est destiné à stipuler en tout temps pour les intérêts et les droits de la population laborieuse.

Le jour où les ouvriers réclameront en commun une répartition plus équitable des fruits de l'industrie, c'est le typographe qui portera la parole.



BERT.





LES BÉOTIENS DE PARIS.

ESQUISSE MORALE.

(DEUXIÈME SÉRIE.)



Dans notre premier voyage autour du monde intellectuel, nous avons parcouru toute la Béotie parisienne, tout ce landeux pays qu'habite le crétinisme. Nous nous sommes arrêtés aux frontières de l'Attique, espérant les franchir aujourd'hui; mais, durant cette halte, nous avons regardé en arrière; et, là encore, de nouvelles populations d'obtus se sont montrées à nous, si nombreuses, si méritantes, si bizarrement diver-

ses, que force nous est bien de vous les peindre aussi.

Ce n'est plus, toutefois, cette bêtise opaque qui distinguait nos premiers modèles. Ici déjà l'on se ressent un peu du voisinage d'Athènes; on pense ici ou à peu près; on y pense, mais hélas! avec insuffisance souvent; excès parfois; et déraison toujours.

Au surplus, nous verrons bien.

Voici d'abord les hommes qui pensent trop tard; c'est une classe des plus variées. On peut tarder d'une heure, comme d'un jour, comme d'un an. Et par exemple, les uns ne vous comprennent qu'au bout de vingt minutes. Le sarcasme, surtout, leur est dur à casser, grâce à l'écorce d'ironie qui l'enveloppe et le dérobe. C'est une amande amère qu'ils se promèneront bien long-temps dans la bouche, avant d'en extraire le fruit, et d'en sentir toute l'âcreté. Est-ce contre eux que vous l'avez lancé : ils le reçoivent impassibles. Le trait pénètre cependant; il les pique à la longue; et alors, vous frappant sur l'épaule, et se prenant à rire : « Ah! ah! » qu'ils s'écrieront, « mauvais plaisant que vous êtes!...
« vous aviez cru peut-être qu'on ne vous com-
« prendrait pas...... mais nous ne sommes point
« tout-à-fait un imbécile... »

— « Qu'y a-t-il donc? »

— « Ce qu'il y a ?... Oui, oui, faites l'igno-
« rant!... Oh! nous avons bonne mémoire!... Et
« pour preuve, ne disiez-vous pas telle et telle
« chose, il n'y a qu'un quart d'heure? »

D'autres fois, ce sera le lendemain qu'ils vous feront part de leurs méditations : — « A pro-
« pos, vous avez dit ceci hier soir. Ma foi ! vous
« avez grandement raison. »

D'autres fois même, au bout d'un mois de trente-un jours : — « Vous souvenez-vous d'avoir
« dit telle chose, tel jour, devant telle personne?
« Eh bien ! je ne suis pas de votre avis. »

D'autres fois enfin, après une année pleine:
« — Il me souvient qu'à pareil jour, vous émet-
« tiez telle opinion. Hé ! hé ! il y a là-dedans
« bien du pour et du contre! »

Vient ensuite le chiffonnier intellectuel, cousin des précédents. Celui-là comprend bien dès l'abord, mais il ne pense qu'à longues dates; il ne pense que les vieilles idées. Paris foisonne de ces gens-là: petites montres de pacotille, dont la marche est lambine, et qui marquent huit heures, ou neuf, ou dix, ou onze, lorsque déjà il est midi à la grande aiguille du siècle !

C'est le dimanche particulièrement, et les jours de solennité, que les administrations, les bureaux particuliers, les maisons de banque, les magasins, les comptoirs, et que sais-je? tous les

lieux où l'on suppute et s'abrutit, revomissent ces penseurs-patraques, tout à travers la vie oisive, la vie promeneuse, la vie théâtrale. C'est une vraie mitraille! De là vient que, pour l'homme qui tient à écouter pour comprendre, et à parler pour être compris, le dimanche à Paris est un sauve-qui-peut! Comme en copiant et aunant, l'on ne s'exerce que le poignet, qu'on se rouille son peu d'esprit, et s'isole forcément des faits quotidiens, il résulte que ces tardifs vous criblent d'informations, à chaque fois qu'ils vous abouchent. Avec eux, c'est à reprendre toutes choses du dimanche passé ; c'est à les remorquer de toute une semaine. — « Où en est le « budget? »

Il y a juste sept jours qu'il a été voté.

— « Ah! et les Belges, que deviennent-ils ?... « Ah! et la Pologne? Je n'en entends plus par- « ler..... Ah! et la réforme? En sait-on quelque « chose ? »

On est tenté, pour toute réponse, de leur annoncer la prise de la Bastille.

Un cran plus bas, c'est encore pis, c'est cent fois pis ! Ce n'est plus par état, c'est par instinct, par goût, qu'on s'embourbe dans un passé cent fois plus vieux. L'homme de cette sorte est comparable à la guimbarde : il ne traîne son intelligence que sur les grandes routes, les rou-

tes à ornières, bien frayées, bien usées; il y marche lentement, pesamment, solitairement; il se laisse arriérer par tous, et jamais n'arrive en un gîte, qu'après que tous en sont partis.

J'en possède un, sur mon carré, de la plus lente espèce. C'est un ancien petit marchand; lequel est seul, n'a que des *connaissances*, et se fait *à manger* lui-même.

Insoucieux des faits du jour, il vit, en ce moment, son an de grâce mil huit cent vingt-six. C'est tout au plus, je crois, si le canon de juillet lui a fait dire : « Qu'est-ce? » Les noms les plus fameux, qui n'ont pas sept ans de date, sont de l'hébreu pour lui. Soit pénurie, soit avarice, il ne lit jamais rien qui coûte. Ce qu'il aime et recherche, c'est la littérature gratuite, le plaisir sans carte à payer. Il grêle des livres! il pleut de l'encre!—Insensible, imperméable!— Il se met à couvert sous son indifférence; cela le garantit de toute éclaboussure actuelle.

Sa politique est fort originale. Les seuls journaux qu'il se permette, lui sont fournis, comme enveloppes, par sa marchande de beurre, et en petits cornets, par son débitant de tabac. Il s'en rencontre ainsi de tous les millésimes.

Comme il m'amuse, il s'imagine qu'il m'instruit, et vient à chaque instant m'annoncer quelque grande nouvelle : aujourd'hui, par exemple, la

chute de M. de Cazes ; demain, la mise en vente de *l'Épître aux mules de Don Miguel;* après demain, la prise du Trocadero; que sais-je? A l'heure où je vous parle, il trouve fort mauvais que M. de Villèle convertisse les rentes; il s'intéresse vivement à l'issue *possible* de la guerre des Russes contre le *grand Sultan;* et, disons-le à sa louange, à la lutte dės Grecs contre *leurs farouches oppresseurs.*

Mais c'est principalement par la méditation des vieux pamphlets, qu'il éclaire son opinion. Son épicier lui en prête par montagnes. Mon voisin donc, a lu par cette voie, tous les *De* qui parurent, de l'an 1815 à l'an 1826 inclusivement: *De l'état de la France; De la situation de la France; De l'avenir de la France;* etc., etc.

M. de Pradt fait ses délices. Hier encore, 25 avril, je me sens arrêter dans l'escalier : — « Ah! ah! voisin », me dit-on d'un air triomphant, « vous refusez toujours de lire ce que je « vous offre; mais lisez-moi cela, lisez-moi ce « *nouvel opuscule* de l'archevêque de Malines! »

— « Comment! M. de Malines serait rentré « dans la carrière?. . . »

— « Ah! ce n'est point dommage qu'il s'en « mêle!... il les foudroie, je vous en préviens; « il leur prouve, clair comme le jour, que leur « projet n'a pas le sens commun . . . . . .

— « C'est bien possible...

— « Que leur loi est atroce, rétrograde, san-
« guinaire...

— « Ah çà, entendons-nous... Quelle loi,
« s'il vous plaît?

— « Eh! mais parbleu! leur loi du sacrilége! »

Aux gens qui pensent trop tard, nous donnerons pour pendant les gens qui pensent trop tôt.

On rencontre, en effet, de ces impatients, astrologues manqués, dont l'esprit est toujours à flâner dans l'avenir, et qui vous disent d'habitude : « Ah Dieu! je voudrais bien être à de-
« main, à la semaine prochaine, à un an à pareil
« jour!... Ah Dieu! je voudrais bien savoir com-
« ment ça se passera!... Ah Dieu! je donnerais
« beaucoup pour connaître, à peu près, de quoi
« le monde aura l'air en 1840! »

Il en est d'autres qui ont l'obligeance de penser pour vous, et d'achever toutes vos phrases. Dites : — « J'ai vu *Robert le Diable;* j'ai été fort
« content... — « Ah! oui, de Nourrit?... moi aussi.»
— « On assure que M. de Châteaubriand... — « Ah!
« oui, prépare une nouvelle brochure. »

D'autres enfin, sitôt que vous parlez, vous sautent à la gorge, et répondent d'avance à tout ce que vous n'allez pas dire. Exemple : — « On
« assure que Louis-Philippe... — « Oh! ce n'est

« pas vrai. — « Comment ! ce n'est pas vrai ! —
« Non, sans doute. Quelqu'un de bien informé
« m'a certifié le contraire. — « Et que vous a-t-on
« certifié ? — « Qu'il a remis son voyage. — « C'est
« justement ce que j'allais vous dire. »

Cette hâte d'esprit a pourtant son côté louable. Honneur à ceux qui pensent tôt, mais bien! à ces hommes précoces, intelligences lumineuses qui marchent en avant de la société, comme la colonne de feu qui guidait Israël vers la Terre promise! Honneur donc, mais pitié aussi! C'est un rude métier, que d'avoir tôt raison! c'est un apostolat! J'en pourrais citer un, des plus aventureux, qui le premier, peut-être, a compris Lamartine; qui fut blessé pour Walter Scott, se fit honnir pour lord Byron, et presque interdire pour Hugo; à qui Weber coûte deux côtes; Géricault, dix amis; Paul Courier, plusieurs dents; Rossini, je ne sais combien de cheveux; et la république, déjà, un héritage.

La vie de ces hommes-là n'est qu'un long suicide.

Mieux vaut, cent fois, tenir le dernier rang parmi les penseurs incomplets. Nous y voyons figurer les trois quarts de penseur; les demi, les tiers, les quarts, les quarterons de penseur; et enfin, les penseurs à velléités d'idées.

Les uns débutent à merveille, et vous font

espérer quelque chose de bien. Puis, l'embarras arrive, et la sottise enfin. C'est une arme qui rate. L'amorce seule a brûlé.

— « Monsieur, » vous diront les autres, après mille efforts impuissants, « je ne puis pas vous « expliquer cela moi-même ; mais tenez, la pre- « mière fois que nous nous trouverons avec telle « personne, je veux l'amener sur ce chapitre. « Vous verrez, vous verrez ! »

— « Monsieur, vous diront les troisièmes, votre « opinion n'est pas exacte, car...... Hé! mon Dieu! « qu'est-ce que je voulais donc dire ?... Attendez... « m'y voici presque... mais non... Diable! diable! « diable !... comme c'est désagréable !... et ce- « pendant, il m'avait semblé...... »

Oui sans doute. C'était une velléité.

— « Monsieur, » vous diront les quatrièmes, avec une emphase décroissante, « la marche du « gouvernement a cela de fort bon... (*Ici une « pause*) que dans les circonstances actuelles... « (*Nouvelle pause*) on aurait pu... (*Piano*) oui, je « dis bien... (*Point d'orgue*) on aurait pu... » (*Néant*). Le pendule s'est arrêté.

Par politesse, on donne à ces messieurs le beau nom de distraits; mais la distraction proprement dite offre un tout autre caractère. Quoi qu'il en soit, tâchez de tordre cette poignée de paroles, et d'en exprimer quelque chose !

Après les penseurs par tronçons d'idées, viennent les penseurs à idée tout entière, mais seule.

Le rétablissement de la garde nationale a accru de beaucoup le nombre de ces derniers. J'en connais un, gros joufflu de héros, de qui les fonctions du soldat-citoyen ont absorbé toutes les facultés. Celui-là pense capote, parle giberne, et rêve capucine.

Et il couche avec son bonnet de police.

Chaque fois qu'il vous rencontre : — « Eh « bien ! quel jour êtes-vous de garde ? Moi, je « suis de garde d'aujourd'hui en quinze.... Avez-« vous nommé vos officiers?... Combien coûtent « vos épaulettes?... Y a-t-il une revue bientôt?... « Êtes-vous de la Mobile?... Faites-vous déjà « l'exercice à feu? Nous autres, nous faisons « l'exercice à feu. »

Il faut entendre sur quel ton césarique il prononce : « Exercice à feu ! »

Et puis, même en bourgeois, il ne se montre plus qu'en pantalons à bandes rouges ; bandes si larges qu'on se demande, en les voyant, lequel est l'accessoire, ou le rouge ou le bleu.

Et puis, il ne salue qu'en portant à son front le revers de la main.

Et puis, il culotte artilleur son bambin de deux ans.

Et puis, il se cultive, au-dessous des narines, et se fume de cosmétique, deux mèches de poils roux, qui, retroussées parallèlement, lui ponctuent le visage de deux points d'exclamation!!

Cette préoccupation de l'intelligence, le saint-simonisme l'a produite aussi; et aussi, le système-Jacotot; et plus antérieurement encore, le système du docteur Gall. On se rappelle qu'au temps où le père de la crânioscopie se présenta parmi nous, avec son cortége de squelettes et de cerveaux en plâtre, il se fit une populace de crânomanciens, qui inondèrent la conversation *d'organes*, de *bosses* et de *protubérances*. De la théorie, bientôt, ils passèrent à la pratique; et l'on ne fut plus en sûreté nulle part. Au moment où vous y pensiez le moins, vous sentiez quelque chose qui se glissait à travers vos cheveux; vous vous retourniez... c'était une main, une main d'élève, qui vérifiait sur vous les leçons du grand maître. Que si vous vous prêtiez bonhommement à ces expérimentations; que si vous permettiez à ces géographes de l'âme, d'explorer les vallons et les montagnes de votre tête, de déterminer la longitude de vos qualités, la latitude de vos défauts, l'élévation de votre pôle d'intelligence; il vous disaient parfois, avec une naïveté d'académicien : — « Monsieur, vous avez « la bosse du meurtre. Vous avez cela de com-

« mun avec le loup cervier, le tigre, le rhino-
« céros , et en un mot, avec toutes les bêtes
« féroces. »

Ou bien : — « Madame, vous avez le cervelet
« excessivement développé. »

— « Et que signifie, monsieur, le développe-
« ment de mon cervelet ? »

— « Madame, le cervelet est le siége de l'a-
« mour physique, chez tous les animaux. »

Ainsi était-il arrivé du magnétisme, du galvanisme, du somnambulisme ; ainsi arriva-t-il des théories de certains économistes, lesquelles produisirent tant de producteurs improductifs ; ainsi, des calculs romanesques d'un célèbre statisticien ; ainsi, du spiritualisme transcendental d'un philosophe fameux : toutes écoles qui ont enfanté leurs monomanes ; ainsi même, du *cistèm ortografiq de mocieu Marle, qi n'a pa lécé qe de piqé viveman la curiozité*, *é a manqé aqaparé la vog* ; ainsi enfin, de tout système bon ou mauvais, qui naît, éblouit, étonne. Les badauds intellectuels en attrapent à la volée quelques termes des plus saillants, et se font de ces bribes une espèce d'idée fixe, une grosse et compacte idée qui remplit surabondamment toutes les parois de leur crâne.

La politique surtout est de nature à absorber l'intelligence, comme l'éponge absorbe l'eau.

Rien n'est plus commun, maintenant, que ces meubles-vivants des cabinets de lecture; que ces ogres de papier timbré, capables d'engloutir trente journaux par jour, sans en faire une maladie!...

Néanmoins, c'est parmi les rentiers qu'on trouve, plus nombreux, ces végétaux humains qui ne fleurissent qu'une idée. C'est qu'il vient une époque où, communément, on se retire des pensées en même temps que des affaires: quand on est las des unes, tout autant que des autres. Le repos, voyez-vous, c'est le bonheur. Après la vie suante, pensante, délirante, il faut la vie quiète, la vie sur place, la vie heureuse. Après l'abus de toutes choses, du corps non moins que de l'esprit, diète générale, abstinence complète de liqueurs fortes et de pensées rapides. Plus d'indigestion d'estomac, ni de cœur, ni de tête. Au corps, le vin mouillé, les viandes blanches, et le bouillon aux herbes; à l'âme, une pensée, une seule, qui soit et tiède, et stable, et non plus frénétique; au cœur enfin, un canari qui couve, et un rosier sur la fenêtre.

Hélas! oui, maints rentiers ressemblent à ces serinettes qui n'ont de noté qu'un air; vous avez beau tourner la manivelle, c'est le même sans cesse, jusqu'à ce que le temps les garnisse d'un nouveau cylindre. Cela se fait à des époques plus

ou moins distantes. Leur esprit mue, pour ainsi dire, et dépouille sa vieille peau, pour une plus récente.

En voici un, M. Bargeot, qui a mué quinze fois déjà, depuis douze ans qu'il s'est fait inutile. Il en est aujourd'hui à sa seizième peau, à sa seizième idée. Seize en douze ans! c'est un des grands dissipateurs! C'est ainsi qu'il a voltigé, le papillon qu'il est, de Lelièvre à Castaings, de Castaings à la fille Cornier, et de Vidocq à Papavoine. C'est ainsi que, successivement, il a pensé marchés-Ouvrard, indemnité, bateaux à vapeur, marmites autoclaves, gaz, Bolivar, omnibus, silos, chapeaux de soie, Polignac, comète, et coton. Pourquoi, coton? Il entendit, naguère, crier au bas de ses fenêtres : « De superbes mouchoirs, en superbe coton, à com-« bien? à cinq sous et demi! » Cette annonce le pulvérisa ; et de ce moment, plantation, culture, arrivage, tissage, que sais-je? l'existence tout entière de ce duvet modeste, devint son existence propre. Ce lui fut un vaste horizon d'aperçus ignorés, un nouveau monde, un tout, l'univers du coton.

Lui parlez-vous des probabilités de guerre : — « Diable! » vous répond-il, « si nous avons la « guerre, le coton renchérira bien vite. Mais « croiriez-vous, monsieur, que l'on donne, à pré-

« sent, de superbes mouchoirs, à cinq sous et « demi!... »

Lui parlez-vous émeute : — « Hélas! ajoute« t-il, cela ne m'étonne point. L'ouvrier souffre; « il souffre, l'ouvrier. Croiriez-vous bien, mon« sieur, que l'on donne à présent...! »

Lui parlez-vous hérédité : — « Ah! ah! dit-il « malignement, les meilleures choses n'ont qu'un « temps. Croiriez-vous bien, monsieur,...... »

Je vous l'ai dit, M. Bargeot rumine l'idée coton, comme les bœufs ruminent le foin. Jusques à quand suffira-t-elle à sa consommation? Je l'ignore; mais il vous dirait, de sa femme mourante : — « Hélas! monsieur, quand le mal la « surprit, elle s'occupait encore de moi : elle « m'ourlait des foulards. Croiriez-vous bien, mon« sieur, que l'on donne à présent.....! »

Or, jugez, par cette obstination, ce que doit être une conversation générale où figure une demi-douzaine seulement de pareils rumineurs!

Le Luxembourg, le Jardin des Plantes, la Place Royale, les Champs-Élysées, tous les lieux, spécialement, où il y a de l'air, du calme, et du soleil, sont saupoudrés de ces menu-penseurs, de onze heures à cinq, entre le café au lait du matin et le bouilli du soir. Vous les trouvez disséminés, çà et là, sur les bancs; immobiles parfois, comme ce peuple de statues qui les environnent; ou

bien marchant par petits groupes, dans les allées les moins turbulentes et les plus abritées; si toutefois on peut appeler marche, une espèce de circulation monotone et lente, fréquemment interrompue par de longues stations sur pied; presque insensible enfin, comme l'aller d'une aiguille de montre. Sont-ils six? vous pouvez dire : « Voilà six Béotiens qui traînent leur boulet; voilà « six idées qui se chauffent au soleil. » En effet, prêtez l'oreille ; au milieu de courtes variations sur le chaud, sur le froid, leur appétit et leur sommeil, chacun ramènera son thème favori. Cela forme une macédoine d'idées, un charivari de paroles, quelque chose d'étrange, d'inimaginable. C'est la fameuse cacophonie de Jean-Jacques.

Eh bien! ce carillon intellectuel, que les hommes de cette espèce ne produisent qu'à plusieurs, et par forme de cotisation, il est une classe de Béotiens, dont chaque individu le met en branle à lui tout seul. Ce sont les gens qui pensent trop, ceux dont l'esprit est variable, comme les jeux d'un kaléidoscope.

Ce vice est endémique, pour ainsi dire, dans certaines classes de la société parisienne : à la Bourse, au théâtre, au barreau; chez les spéculateurs, surtout, les hommes à projets, ces grands perfectionneurs qui ont toujours quel-

que canal à faire, quelque montagne à fendre, quelque ville à bâtir, et même, quelque révolution à introduire dans la manière de moucher la chandelle, ou de mettre le pot au feu.

Et aussi, parmi les gens d'affaires, ces modernes Juif-errant, qui vont, qui viennent, qui passent, sans s'arrêter jamais; et de qui la journée n'est qu'un immense zigzag.

Et encore, dans le *public intime* des hommes de talent, parmi ces furets de réputations, qui chaque matin, après la barbe faite, vont se frotter de gloire auprès de nos célébrités.

Et alors, ils pensent par petits bonds, comme sautent les cigales; ils causent pêle-mêle, et raisonnent chaos. C'est une gamme rapide sur un piano désaccordé.

Du reste, ce dévergondement n'est qu'instantané chez les uns, tandis qu'il est perpétuel chez les autres. Les premiers quelquefois, s'enveloppent d'un noir silence. Vous croyez qu'ils conspirent? Du tout. Ce sont alors des fusils qui se chargent; des fusils à la Perkins, qui s'emplissent de projectiles. Qu'une occasion survienne, qui lâche la détente... et gare de devant! Ils sont de force à tirer quinze cents idées par minute.

C'était à l'Opéra : — « Mon Dieu ! » fit-il, « que « cette Taglioni est une femme délirante! qu'il

« y a de poésie, de je ne sais quoi, de *drame*,
« dans toute sa personne!... J'ai vu *celui* d'Alexan-
« dre Dumas. Ma foi, c'est beau! Le manuscrit
« s'est vendu un prix fou.... Il paraît que la li-
« brairie reprend un peu.... Ah! et ce spécula-
« teur qui fait du pain maintenant, avec de la
« sciure de bois! C'est étonnant, les spécula-
« teurs! étonnant, étonnant!... Eh bien! qui sait?
« Lorsque, sous Bonaparte, il fut question du
« sucre de betterave, on en rit; et pourtant.....
« Mais, dites-moi donc, on ne parle plus de ses
« cendres... Est-ce que le fameux projet de les
« rendre à la colonne?... Au surplus, il est bien
« clair qu'avec leur système de paix à tout prix...
« On disait cependant que le ministère partait...
« Connaissez-vous Sébastiani?... Moi, je connais
« son frère. Eh! tenez! le voici dans cette loge....
« Mais non; c'est le général Lamarque..... Lamar-
« que, Lamarque, Lamarque!... J'aimerais mieux
« le savoir en Vendée! Elle est toujours en feu!
« On s'y assassine en plein jour.... A propos, la
« *Gazette des Tribunaux* rapportait, ce matin, un
« assassinat fort plaisant.... Eh parbleu! absolu-
« ment comme ce pauvre Capo-d'Istrias..... Vous
« savez qu'on parle d'un prince bavarois pour
« le trône de Grèce.... Ah! vraiment, le monde est
« bien sens-dessus-dessous!..... J'étais hier à la
« Chambre. J'y ai beaucoup ri.... Aux Variétés

« aussi.... Je vous engage à voir leur nouvelle
« pièce.... On Y a beaucoup parlé du déficit-
« Kessner.... On LE dit en Belgique.... Encore un
« drôle d'État que celui-là!... »

— « Qui ça...? » lui demandai-je, impatienté :
« l'état d'agent de change? »

— « Eh! non, répliqua-t-il; je vous parle de
« l'État belge. »

Il en est quelques-uns dont les pensées, non moins précipitées, hâchées-menu, éparpillées, ont en outre cet agrément de forme, qu'elles sont toutes moulées en point d'interrogation. Vous vous disposez à les satisfaire : attention superflue! De deux choses l'une, ou ils ne vous écoutent pas, ou, tandis que vous reprenez haleine, ils vous adressent vingt autres questions. Ajoutez que, la plupart des fois, ils font eux-mêmes et demande et réponse. — « Eh! bonjour!» vous diront-ils, « comment vous portez-vous?...
« Je suis un peu changé, n'est-ce pas?..... Mais
« que devenez-vous donc?... Y a-t-il long-temps
« que vous n'avez vu Balzac? que fait-il? tra-
« vaille-t-il?.... Et les plaisirs, comment les me-
« nons-nous? Ah! diable! j'oubliais... Je me disais
« bien aussi: Mais, mon Dieu! n'ai-je pas quelque
« chose à lui dire? En effet, la chose du monde
« la plus originale!... Surtout vous ne la répé-
« terez pas?... Écoutez : — Connaissez-vous ma-

« dame...? — Mais pardon... quel est ce monsieur
« qui passe?... c'est un tel, n'est-ce pas? Adieu!
« j'ai deux mots à lui dire.... (*Et en s'éloignant*):
« A propos, et les fonds?... Où en sont-ils?... Vous
« ne savez pas?... Non?... Bonsoir!... Quand vous
« verra-t-on?... Viendrez-vous me voir? »

Passons à d'autres.

Ceux-ci pensent trop creux; et ceux-là, pas assez. Dans toutes les questions, les premiers plongent si avant, si profond, qu'ils s'y noient, et vous noient. Les seconds, au contraire, nagent à la surface, comme un liége sur l'eau.

Les uns vous diront, je suppose: — « Napoléon,
« monsieur (et quand je dis Napoléon, je devrais
« dire Bonaparte, car pour moi, Bonaparte c'est
« l'homme), Bonaparte ne pouvait pas se dispen-
« ser de la guerre d'Espagne; car, c'était une fata-
« lité; et je mets en fait qu'en s'en dispensant,
« Bonaparte eût cessé d'être lui. » Comprenne qui pourra.

Nous rencontrons ensuite les penseurs maladroits, ceux qui tirent leurs idées, les uns en deçà du vrai, les autres par-delà, et ceux-ci à côté, et ceux-là dessus même, mais si exactement, que, la plupart des coups, ils défoncent le but. Demandez-leur: — « Que pensez-vous de
« Delavigne? » Les premiers répondront: — « Ce
« n'est qu'un versificateur; » les seconds: — « C'est

« le premier de nos poètes; » et les troisièmes : — « J'aime mieux Lamartine. » Pour ce qui est des quatrièmes, les défonceurs de but, si vous dites : — « Voilà une femme qui a bien trente-« cinq ans; » ils répondront, en secouant la tête, d'un air méditatif : — « Oh! oh! trente-cinq ans!.. « elle en a parbleu bien trente-six! » Ou bien, si : — « Il est huit heures et demie; — Hé! hé! » qu'ils se récrieront, « je crois que vous vous « trompez : il n'est guère que vingt-cinq minutes; « je vais juste à la Ville. »

C'est une maladresse aussi que de penser mal à propos. Il est de ces étourneaux qui parleront de mésaventure conjugale devant un époux malheureux; de laideur, devant un laideron; et de bosse, devant un bossu; qui clabauderont contre l'état que vous avez; qui médiront, tout près de vous, de vos amis, de vos parents, de vous-même peut-être; qui enfin, non moins gauches du geste, vous marchent sur les pieds sans cesse, vous culbutent, et vous éborgnent; et touchent rarement un objet précieux sans lui causer quelque dommage. Dieu vous garde de ces gens-là, autant que des quilleurs myopes!

L'excessive mémoire est un vice d'esprit, non moins déplaisant quelquefois. On rencontre, en effet, de ces greffes intellectuels où tout entre, d'où rien ne sort; où chaque objet qu'on y dé-

pose, se scelle à tout jamais. Ici, les dates, les chiffres, les localités; là, les événements, les mots et les noms propres. Mais d'ordinaire, vous n'y trouverez que cela. L'imagination étouffe sous cet énorme poids de riens.

J'ai eu pour condisciple un parfait béotien, au front bas, à l'œil exorbitant, qui savait de mémoire tout son *Gradus ad Parnassum*, et que la mort surprit à la lettre TH de son *Noël français-latin*. Le médecin prétendit qu'il était mort d'indigestion. C'est possible; mais d'une indigestion de dictionnaire. On meurt de moins!

Enfin, vous n'êtes pas sans avoir entendu des biographies de ce genre. — « Qui? moi? Si je « connais M. Pitrat!... Ah! je crois bien!... c'est- « à-dire... pas lui, mais sa famille; madame sa « mère surtout... qui était une demoiselle Labal- « mondière, et qui avait épousé, en premières « noces, un personnage d'importance, un conseil- « ler d'état, un M. Dublouzet, un fort bel homme, « ma foi! dont le frère, qui était borgne, par pa- « renthèse, était un vrai panier percé, un mange- « tout, un sans cœur, qui dissipa toute sa fortune « en chevaux, et celle de sa femme avec, qu'il « avait fait s'obliger. Ah! c'était bien la plus in- « téressante créature, et la plus angélique!... Ce « n'était pas comme sa sœur, mademoiselle Ma- « deleine, une grande sèche maigre, qui avait

« les cheveux d'un blond ardent, et qui n'a pas
« joui d'une trop bonne conduite, de son vivant.
« Elle pouvait se vanter, celle-là... mais enfin,
« ce qui est fait est fait... cela ne nous regarde
« pas... Elle eut plusieurs enfants, on ne sait trop
« comment, dont l'aîné, un fort gentil sujet, eut
« le bonheur d'entrer dans l'une des premières
« familles de Normandie. Il y avait bien du butin
« dans cette maison-là, au moyen de la succession
« du grand-père, qui avait été en Amérique, et
« y avait fait un mariage fort avantageux avec la
« fille du plus riche colon de l'endroit... une de-
« moiselle Pernotte, Pernitte, Pernette, je ne
« sais plus lequel... si fait, si fait! c'était Pernotte
« qu'elle s'appelait... à telle enseigne, que son
« oncle maternel, M. Papelard, avait été échevin
« de la ville de Rouen. J'ai vu son portrait, à ce
« brave homme, qui m'a fait l'effet d'être un vrai
« patriarche... C'était lui qui avait coutume de
« dire, en riant, à ses enfants, petits-enfants,
« arrière-petits-enfants : « Mes enfants, hé! hé!
« vous ne serez pas toujours jeunes; hé! hé! vous
« deviendrez vieux, à votre tour, hé! hé! » C'était
« un homme rempli de moyens! et son cousin
« aussi, capitaine dans les chevau-légers, un
« peu trop libertin, toutefois, dont Louis XV
« fit le bonheur en le mariant à l'une de ses
« concubines, une jeune personne très-bien

« élevée, dont la famille était alliée par les d'Au-
« berson à celle des Durocher, qui elle-même,
« dit-on, descendait, par les femmes, des comtes
« de Crecelles, les plus proches parents des fa-
« meux barons de Traquenaude, dont le pre-
« mier du nom fit partie de la seconde croisade,
« et épousa, à son retour de Palestine... Enfin
« bref, je connais la famille Pitrat, comme si je
« l'avais faite. »

Convenons-en, les mémoires de cette capacité sont bien l'argument le plus fort que l'on puisse opposer à la métempsycose. Certainement, si la métempsycose avait lieu, ces gens-là se ressouviendraient d'avoir été carotte, grand Lama, crocodile ou concombre.

Il y a loin de ces répertoires vivants à ces esprits imperméables, sur lesquels tout glisse, entretiens, lectures, observations; comme l'eau sur la toile cirée. Faites-leur quelque importante recommandation : ce sont vaines paroles que vous tracez sur l'onde : cela s'efface à mesure qu'on l'écrit. Entendez leurs causeries : elles sont pavées en tous les sens, des mots *chose* et *machine*.

— « J'étais à la première du *Louis XI* de...
« *chose*. Que pensez-vous du ministère... *chose?*
« Avez-vous vu danser mademoiselle... *chose?*
« Quand me ferez-vous lire cette nouvelle...

« *machine?* Voulez-vous que je vous serve un « peu de cette... *machine?* Ma foi ! on ne se « douterait guère qu'en 1830, nous avons eu « une... *machine.* »

Enfin, je puis citer M. Bertrand, qui bourre d'idées ses grandes poches. Habits, gilets, pantalons, tout en regorge; ceux qu'il quitte et accroche, non moins que ceux qu'il endosse. Vous rencontre-t-il : — « Hé! j'y pense... que « diable ai-je donc à vous dire?... vous ne savez « pas? ... Pour sûr, j'ai quelque chose à vous « dire.... Il y a plus de huit jours que.... « Voyons donc que je cherche dans cette po- « che... Rien pour vous... Voyons donc dans « cette autre... Rien non plus... Voyons donc « dans celle-ci... Oh! bien! voilà, voilà!... « c'est-à-dire, non... ceci regarde monsieur... « monsieur *chose*, vous savez?... Voyons donc « dans celle-là... peut-être qu'à la fin... Oh! « cette fois, je crois que nous y sommes... mais « non, pas encore... c'est pour l'achat d'une « *machine*, vous savez?... Voyons donc ail- « leurs... Toujours rien... ni de ce côté... ni « de l'autre... ni par ici... ni par là... allons, « j'y renonce; j'aurai laissé votre affaire dans la « poche de derrière de ma redingote bleue... « ou peut-être dans mon pantalon gris... à « moins toutefois... Mais soyez tranquille : je

« vous promets d'y regarder, car c'est très-inté-
« ressant pour vous. . . Hé! tenez. . . avez-vous
« du papier? Oh mon dieu! presque rien. . .
« Vous n'en avez pas?. . . Diable! diable! com-
« ment faire?. . . mais j'imagine. . . ce petit mor-
« ceau de bois suffira. . . je vais le mettre dans le
« fond de ma montre. . . cela me fera souvenir,
« ce soir, que j'ai quelque chose à me rappeler. »

Ce même M. Bertrand vous dit à chaque minute : — « A propos, faites-moi donc son-
« ger à cela, hein? » Et il porte ses nom, pré-
noms, âge, qualités, demeure, dans la coiffe de son chapeau. Est-ce comme oublieur, ou simplement comme propriétaire, qu'il use de cette précaution? Je l'ignore.

Et maintenant, l'homme de cire, penseur si mol, que sa pensée devient ovale, carrée, trian-
gulaire, que sais-je? selon la main qui l'impres-
sionne. — « C'est une bien belle chose, s'écrie-
« ra-t-il, que de consacrer un temple aux mânes
« des grands hommes! » Il a lu le *Courrier Fran-
çais.* Et un instant après : « Ma foi! c'est une
« chose bien ridicule, que de vouloir faire des
« grands hommes par assis et levé! » Il a, de-
puis, lu les *Débats.* Mais j'ai vu mieux naguère. A force d'éloquence, deux discoureurs se con-
vertirent mutuellement. Ce fut une savante joûte où les deux champions, partis du même pas, des

deux points opposés, s'avancèrent l'un contre l'autre, l'argument à la main, se rencontrèrent, s'escrimèrent, se croisèrent; et, en définitive, se trouvèrent avoir fait échange de camp. Ils n'avaient été d'accord qu'une seconde, le temps de se croiser en route.

Passons maintenant à la grande famille des gens en colère. J'aimerais mieux, quant à moi, subir une heure d'enfer, qu'une heure d'homme irrité de naissance. Et cela, en raison de cette préoccupation stupide, qui persuade à l'irrité, que votre pouls, à vous qui êtes calme, bat alors du même train que le sien.

C'est en public surtout que ce supplice est pitoyable. Faites rencontre, dans la rue, d'un homme en grand courroux, fût-il en d'autres temps de l'humeur la plus molle; et dites-lui : — « Qu'avez-vous donc? — Ce que j'ai!... Ah! « ne m'en parlez pas!... je suis furieux!... je « viens d'avoir une scène affreuse, avec ce po- « lisson de Michel. Oui, c'est un polisson, je ne « m'en cache pas!.... Figurez-vous que je lui « prête cent écus, il y a plus d'un an; c'était « hier sans faute, qu'il devait s'acquitter. Il m'en « avait donné sa parole d'honneur. Ah! bien oui! « fiez-vous à l'honneur d'un polisson comme ça! « j'attends donc, mais votre serviteur, pas plus « de Michel que de grand Turc!......»

Et ce disant, votre aimable interlocuteur s'anime de plus en plus, comme un acteur en scène, il élève la voix; il crie, il beugle, il vous meurtrit le bras, il vous prend au collet, il vous secoue, vous traîne, car, bon gré mal gré, il vous aurait secoué, traîné à gauche, à droite, en avant, en arrière. Et alors, vous eussiez vu les passants s'arrêter, vous suivre pas à pas en ricanant.

Que si, pour calmer un tel homme, on lui fait observer qu'il se donne en spectacle: « Ah! « bah! » qu'il vous répond, « je me *moque* de tout « le monde. Oui, monsieur, vous vous êtes com« porté comme un polisson! je sais ce que je dis! « ce n'est pas pour les cent écus, non monsieur, « gardez-les, je n'en veux point; c'est pour la ma« nière, sacrebleu! il n'y a qu'un polisson qui « puisse se comporter de la sorte; oui, monsieur, « polisson, permettez-moi de vous le dire, sa« crebleu! »

Or, qu'advient-il? que le public, entendant cela, le prend lui pour le créancier, et vous pour le débiteur! C'est fort agréable.

Nous placerons ensuite, parmi ces organisations bruyamment pétulantes, les hommes redondants, véritables béquillards qui ne peuvent marcher qu'avec deux synonymes. — « Il ne fait « pas chaud, il fait froid... La nuit est sombre « et obscure.... Le ciel est pur et serein....

« J'aime le théâtre, le spectacle.... Cette dan-
« seuse est vive et légère... Cet homme est triste
« et mélancolique. » Mais c'est à la terminaison
de leurs phrases que, mieux encore, vous pourrez observer cet amour du cumul. Le mot final
y rebondit à plusieurs fois, comme la balle qu'on
frappe à terre. — « Je me porte bien, oh! mais,
« bien, bien, bien, bien, bien, bien!...Quand
« je vais à la chasse, je tue souvent des lièvres,
« oh! mais, souvent, souvent, souvent, souvent,
« souvent!... Madame Dorval est très-belle dans
« ce rôle, oh! mais, belle, belle, belle, belle,
« belle, belle! »

Nous y placerons enfin ces hommes-télégraphes, qui ont des gestes longs, lents, larges, inévitables; qui peignent tout matériellement, levant le pied, s'il est question, dans ce qu'ils content, d'un levé de pied; faisant mine de boire, s'il s'agit d'un toast, et poussant même l'expression mimique, jusqu'à vous donner un coup de poing, s'ils parlent de quelque pugilat.

Voici maintenant trois sources intellectuelles de différentes natures: l'une coulant, vive et bouillante; l'autre, insipide et tiède; et la troisième, lente et froide.

Les penseurs du premier degré me font l'effet, toujours, de grenouilles galvaniques. Leur aversion, comme leur enthousiasme, est chose

pétulante, tressaillante, artificielle. Avec eux, rien n'est bien, tout est au mieux; rien n'est mal, tout est au pis; il n'est plus même un pas du sublime au ridicule. « Adorable! exécrable! pro-« digieux! banal! magnifique! épouvantable! ra-« vissant! hideux! délirant! asphyxiant! miracu-« leux! etc. » Tel est le fond de leur vocabulaire. C'est ainsi que, pour eux, tout le monde est un cuistre, ou bien leur *cher ami*. Ils vous tutoient souvent, au bout d'une heure d'entretien, ce qui cause un pénible embarras. Leur feu, d'ailleurs, n'est qu'un feu d'allumette : prompt à s'éteindre, si à flamber. Peut-être, ô *leur cher ami,* cinq minutes après, ils oublieront de vous saluer; et le livre qu'hier ils trouvaient *enivrant,* leur paraît aujourd'hui de la plus *révoltante nullité*, sauf à redevenir *prestigieux* demain. Il n'est pas rare, même, qu'ils varient de sentiments vingt fois par jour, par heure, par conversation; comme ces cors à tubes de rechange, qui, dans le cours d'une symphonie, modulent successivement sur les tons les plus dissonants.

Les tièdes, au contraire, se plaisent et croupissent dans un juste milieu. Sans enthousiasme pour le bien, ils sont privés aussi de cette sainte haine qu'on doit porter au mal : — « Mais, ce « n'est point mauvais......; mais, c'est assez « curieux......; mais, cette femme-là est assez

« de mon goût . . . . . ; il les a ruinés à la Bourse,
« mais, que voulez-vous? il a cru bien faire. »

Les intelligences à la glace ressemblent au champagne frappé : chauffez-les, mouvez-les, si vous voulez qu'elles moussent; et elles mousseront. Les penseurs de ce genre ne manquent point de calorique, mais il faudra qu'on le dégage. Ils pourront même s'enflammer à force de parler, de discuter, de s'échauffer, comme des planches de sapin qu'un frottement réciproque peut, à la longue, mettre en feu.

Deux hommes se promènent : — « A propos,
« avez-vous lu tel ouvrage? — Mais... je crois que
« oui. — Qu'en pensez-vous? — Mais... et vous?
« — Moi je... heu, heu!... — Peutt, peutt! —
« C'est pourtant moins mauvais que je n'avais
« pensé. — Il est de fait qu'on y trouve, par-ci
« par-là, des choses qui ne sont point trop mal.
« — J'en conviens. Il y en a même d'assez gen-
« tilles. — Vous rappelez-vous tel passage? — Et
« vous, celui-ci? — Et vous, cet autre? — Et ce-
« ci? — Et cela? — Ma foi! savez-vous bien qu'en
« général... — Oui, oui, d'un bout à l'autre... —
« C'est un livre assez remarquable... — Fort re-
« marquable. — Extrêmement remarquable. — Et
« puis, du style. — Oh! Dieu! quel style! — Et
« de l'observation! — Oh! quelle observation!
« — Et enfin, quelle connaissance du cœur hu-

« main! — Quelle hauteur de vues! — Quelle éru-
« dition! — Quelle verdeur d'idées! — C'est bien!
« — C'est beau! — C'est admirable! — C'est trans-
« portant! — C'est étonnant! — C'est un chef-
« d'œuvre! — Ah! mon ami! je suis charmé de
« vous trouver de cet avis! — Hé! parbleu! je
« vous en offre autant! — Ah! — Oh! — Ah! —
« Avez-vous dîné? — Pas encore. — Dînons en-
« semble? — Touchez là! nous en reparlerons à
« table! — Certainement! on a tant de plaisir à
« se trouver avec des gens de goût! — Et qui
« sentent vivement! »

Vous le voyez, les deux planches ont pris feu; et peu s'en est fallu qu'elles ne pleurassent de chaleur, comme fait le bois vert au moment qu'il s'embrase. Or, le public en masse, est quelque peu bois vert. C'est donc pour l'échauffer au degré convenable, qu'on place, au milieu des parterres, ces foyers d'admiration, ces espèces de réchauds vivants, connus plus vulgairement sous le nom de claqueurs.

Dans cette grande famille des intelligences mobiles, nous classerons encore les Béotiens qui suivent.

L'ergoteur, véritable spadassin, qui n'a d'autre souci que de croiser son opinion avec la vôtre. Pensez blanc, il pensera noir; pensez noir, il pensera blanc. Où que vous vous placiez, soyez

certain d'avance qu'il se fera votre antipode.

Le penseur bicéphale, si commun au barreau, qui pense, en même temps, et le pour et le contre. Il vous dira : — « J'ai la fièvre depuis hier, avec « un grand mal de tête. Du reste, je vous suis « obligé, je me porte assez bien. » Il vous dira aussi : — « Ne me parlez pas de monsieur un tel : « c'est un homme peu sûr, un avare, un méchant; « excellent homme, du reste; incapable de faire « du mal à un enfant; qui reçoit parfaitement « son monde, et que j'estime infiniment. »

L'homme-guitare est un homme au superlatif de qui l'âme résonne de faux accords d'idées. Ses idées, en effet, s'unissent, s'enlacent, se confusionnent, et forment dans sa tête quelque chose d'inextricable, comme un écheveau brouillé. De là vient que souvent, il parle ici et pense ailleurs; qu'il se sert de tel mot en place de tel autre; qu'il dit tout le contraire de ce qu'il voudrait dire; qu'il termine un sanglot par un ricanement, et un accès de joie par un profond soupir. Sa figure est un vrai théâtre où les décors changent à vue. Mais, son trope favori, c'est la parenthèse; la parenthèse qui rend lent, traînant, impatientant, comme une arme qui fait long feu. — « Il faut que je vous conte », vous dira-t-il un soir, « ce que j'ai lu dans le journal d'aujour- « d'hui. C'est une histoire de garde national qui

« rentre chez lui. C'est fort intéressant! Figurez-
« vous... (Mais avant tout, Marie, fermez-nous
« donc la porte...! il vient par là un vent terrible!)
« Figurez-vous qu'un garde national se sentant...
« (Mais au nom de Dieu, Marie, allez-y donc plus
« doucement! on ne pousse pas si fort, là!...) se
« sentant indisposé, demande au chef... (Taisez-
« vous! je n'aime pas les raisonnements!) de-
« mande au chef du poste... (Donnez-nous une
« bûche, et que ça finisse! voilà le feu qui s'éteint.)
« au chef du poste... (Et le soufflet aussi.) de-
« mande au chef la permission... (Merci!) la
« permission d'aller coucher chez lui. Le voilà
« donc qui revient, se déshabille... (Vous offrirai-
« je une prise?) se déshabille dans l'obscurité...
« (Il n'est pas mauvais, n'est-ce pas?) et se couche.
« (C'est de la contrebande. Je pourrai vous en faire
« avoir du pareil. Il ne me revient qu'à... Plaît-il?...
« La suite de mon histoire?... Quelle histoire?...
« Ah! bien, bien!... Où en étais-je?... Voilà, voilà...)
« Je vous disais donc qu'un garde national se
« sentant indisposé... (Mais non, c'est plus bas...
« j'en étais qu'il se couche.) Mon homme se
« couche. C'était je crois un sergent-major. (A
« propos de sergent, savez-vous si Bolène sera
« renommé? Je ne le crois pas, moi, parce que...)
« Or, quand mon homme est nommé, est cou-
« ché, veux-je dire, il sent à côté de lui... (Atten-

« dez que je mouche cette chandelle, qui nous
« empêche d'y voir...) Il sent un corps... (Là!
« maladroit que je suis! la voilà éteinte!... Je
« n'en fais jamais d'autres!) Il sent un corps
« glacial... (Marie, donnez-nous donc les mou-
« chettes... Non, non, à quoi diable vais-je son-
« ger!... Pas les mouchettes... vous savez bien ce
« que je veux dire... Donnez-nous les... les allu-
« mettes... nous ne pouvons pas rester dans l'ob-
« scurité!) Ah çà, maintenant, pour revenir à
« nos moutons, ce corps donc qui était glacial,
« c'était celui...(Ah! Dieu! quelle odeur de brûlé!...
« Sentez-vous l'odeur de brûlé?... Vois donc dans
« tes jupons, ma bonne amie... c'est peut-être
« toi... Ce n'est pas toi? Allons, allons, je me
« serai trompé...) C'était l'amant de sa femme...
« (Au fait, c'est l'odeur du soufre.) qui était mort
« d'apoplexie foudroyante. Quant à elle... (paix
« donc, Médor!) La malheureuse (maudit piail-
« lard!) fut trouvée à la Morgue le lendemain.
« Tout cela est fort piaillard, est fort triste,
« veux-je dire; et véritablement...... Oh! ce
« n'est pas l'embarras, quand on songe à la
« figure que le mari dut faire, quand il s'aper-
« çut... Ha! ha! ha! ha!... C'est extraordinaire-
« ment drôle! »

A entendre un pareil récit, on croit voir un coiffeur qui superpose, entrelace, mène de pair,

plusieurs nattes de cheveux, pour, de toutes, en former une seule.

Mais, ici, vous qui avez eu la patience de me suivre, permettez-moi une seconde halte. Nous voilà revenus aux confins de l'Attique; reposons-nous un peu pour les franchir bientôt. N'ayez peur, toutefois, d'être saisis alors d'une exclusive admiration, à la vue des penseurs que nous visiterons. La race béotienne est comme la race juive, une race dont l'univers est saupoudré. C'est une plante envahissante, qui pousse épaisse et drue, même sur ce beau sol où fleurit la pensée. C'est le pavot, partout, à côté de l'épi.

Louis DESNOYERS.





MADEMOISELLE MONTANSIER,

SON SALON ET SON THÉATRE.



Le vieux Paris disparaît devant nous; ses monuments font place à des rues longues, larges, froides et insignifiantes, comme celles de Berlin ou de Saint-Pétersbourg; la poésie de ses anciennes traditions, de ses superstitions populaires, s'efface chaque jour; bientôt il ne nous restera plus de la bonne ville de Louis XII et d'Henri IV, qu'un Paris moderne, qui n'aura rien d'his-

torique, et qui ressemblera à une ville prise d'assaut par les architectes et les maçons.

Déjà nous ne pouvons plus comprendre Corrozet, Dubreuil et Malingre, et nous sommes obligés d'aller apprendre Paris dans Dulaure. La gratte et le badigeon dégradent les édifices échappés au marteau des démolisseurs, et par une anomalie bien digne de notre époque, on nommait un conservateur des monuments publics, le jour où brûlait l'Archevêché, et où l'on dévastait Saint-Germain-l'Auxerrois. On veut que tout date de juillet, et que le Louvre ait l'air aussi jeune que la charte de 1830; hâtons-nous donc de consigner nos souvenirs dans un volume, pour qu'il reste au moins quelque chose de ce vieux Paris, dont le démon de la perfection nous enlève chaque jour quelque reste.

Ces réflexions sont bien graves pour arriver à un sujet bien futile en apparence; mais on pense bien que ce ne sont pas les panneaux sculptés et les boiseries couvertes de grisailles enfumées de l'ancien foyer Montansier, que je regrette dans cette dévastation générale; ni cette salle de spectacle sans forme et sans goût, ni ces ridicules pilastres figurés par des tiges de fer dorées, ni ces loges sales et étroites, ni ce théâtre qui n'avait pour décorations que la chambre de Jocrisse et l'échoppe de Cadet Roussel, et

où la bêtise et la grosse gaieté semblaient avoir élu domicile ; mais, à ce grotesque édifice, jeté comme par hasard dans un coin du Palais-Royal, se rattachaient des souvenirs de plus d'un genre : gloire, esprit, plaisirs, fortunes, orgies, tout y a passé depuis Bonaparte jusqu'à M. Vautour, depuis les odalisques de Barras jusqu'aux héroïnes de la grande semaine. Toutes les notabilités de la révolution sont venues s'asseoir et rire sur les banquettes déchirées et s'entasser dans les loges incommodes du théâtre Montansier, auquel une femme, qui est une époque à elle seule, avait donné son nom resté si populaire pendant trente ans.

Dans quelques années d'ici, peu de gens se rappelleront mademoiselle Montansier [1], que tout Paris a vue promener dans le Palais-Royal sa verdeur octogénaire, sous un costume qui n'était ni celui de l'ancien régime, ni celui du directoire, ni celui de l'empire, mais qui se composait de la coiffure à la duchesse, de l'ample fichu de gaze à la Dubarry, et de la robe de soie Marie-Louise ; depuis ce temps beaucoup d'autres

[1] Mademoiselle Montansier dont le nom de famille était, je crois, Brunet, était née à Bayonne, vers 1730. Elle avait quitté fort jeune son pays, pour se faire comédienne à la Martinique ou à la Guadeloupe; revenue en France, peu d'années après, elle se fit directrice de spectacles.

ont à peine entendu prononcer ce nom. Cette femme extraordinaire avait cependant joué un grand rôle dans l'histoire de notre théâtre, pendant les cinquante dernières années du dix-huitième siècle. Arrivée à Paris à vingt ans, du fond d'une province méridionale, elle y exerça une profession dans laquelle on fait presque toujours fortune, avec de l'esprit, une jolie figure, de la conduite et du bonheur; et par goût pour un art qu'elle ne cultiva pourtant jamais avec succès, elle se fit directrice de spectacles. Les bontés de la reine Marie-Antoinette lui valurent, plus tard, la direction du théâtre de Versailles, et la faveur d'être admise souvent, le matin, à la toilette de cette princesse, qui aimait à lui entendre raconter les petites intrigues des coulisses. M. Campan l'introduisait dans les petits appartements, où elle avait quelquefois l'honneur de donner son avis sur une toque de Mademoiselle Bertin, ou sur un bijou de Boëmer.

La révolution la trouva millionnaire et propriétaire de quatre ou cinq salles de spectacles qu'elle avait fait bâtir, et d'autant de troupes de comédiens qu'elle dirigeait avec une adresse et une facilité, qui auraient étonné le génie de ce Richelieu, qui gouvernait l'Europe avec moins de peine que son théâtre du Palais-Cardinal [1].

[1] Mademoiselle Montansier avait fait bâtir la salle du Havre;

Quand la cour quitta Versailles, en 89, la Montansier vint chercher un théâtre à Paris; elle acheta de Delomel, les Beaujolais [1], et y établit sous son nom une troupe remarquable de tragédie, de comédie et d'opéra. Là commencèrent leur carrière des acteurs devenus bien célèbres depuis : mademoiselle Mars, dont le premier rôle fut le petit frère de ce Jocrisse, que Baptiste cadet y créa avec autant de succès que *Danières;* Damas, Caumont et plusieurs autres, qui ont long-temps brillé sur la scène française. De cette troupe sortirent d'autres célébrités moins recommandables, les deux Grammont, héros révolutionnaires, qui, après avoir joué des rôles sanglants dans les plus terribles journées de la révolution, portèrent leur tête sur l'échafaud; et ce médiocre comédien devenu général, qui se faisait remarquer par la petite guillotine qu'il portait en breloque à sa chaîne de montre Cette agréable plaisanterie lui avait valu un grand

elle dirigeait à la fois les troupes de Rouen, du Havre, de Versailles, de Nantes, et tous les théâtres de la cour.

[1] La salle des *Beaujolais* avait été bâtie pour des comédiens de bois; c'étaient des marionnettes qui paraissaient sur le théâtre, et des acteurs qui parlaient et chantaient dans la coulisse. Mademoiselle Montansier ouvrit son théâtre à Pâques 1790; l'année suivante elle y fit faire de grandes réparations par l'architecte Louis, qui agrandit la scène, afin qu'on pût y jouer la tragédie et la comédie.

succès dans les salons de cette époque, les femmes se pressaient autour de lui, pour voir le jeu de cette aimable mécanique, on interrompait une contredanse ou une partie de *quinze*, quand le général entrait, pour s'extasier devant ce bijou, devenu surtout à la mode depuis le 21 janvier!...

Soit ingratitude, soit nécessité, mademoiselle Montansier sembla oublier la faveur dont la cour l'avait comblée : son théâtre devint une des succursales les plus fameuses des clubs révolutionnaires; elle lui donna, ou on lui donna malgré elle, le nom de *Théâtre de la Montagne*, et il justifia ce titre par des pièces dont le goût avait autant à souffrir que la morale et l'humanité. Son salon n'était guère moins connu que son théâtre; il est devenu assez historique pour que j'en parle.

En achetant la salle, mademoiselle Montansier avait acheté les arcades du café de Chartres, qui a eu aussi sa célébrité. Le premier étage était occupé par des maisons de tous les genres; au-dessus était l'appartement de la directrice: une vaste salle à manger, un grand salon, une chambre à coucher, et quelques pièces de service et de dégagement, en formaient le principal et les accessoires. Un défilé étroit, long et obscur, composé d'allées et de corridors, con-

duisait au théâtre. Le salon était le véritable *Pandemonium* de l'époque; comédiens et représentants du peuple, cordeliers et jacobins, talons rouges et bonnets rouges, sans-culottes élégants poudrés à frimas, y étaient entassés; tout cela mêlé de croupiers de trente-un, d'hommes de lettres, de femmes galantes de tous les rangs, avec leur entourage masculin et féminin; des joueurs de toutes les classes, des escrocs de toutes les qualités, des réputations naissantes et des célébrités usées : Dugazon et Barras, le père Duchêne et le duc de Lauzun, Robespierre et mademoiselle Maillard, Saint-Georges et Danton, Martainville et le marquis de Chauvelin, Lays et Marat, Volange et le duc d'Orléans.

Toutes les combinaisons de l'intrigue trouvaient place dans ce salon, depuis les intrigues amoureuses jusqu'aux intrigues politiques; on donnait la même importance à une nuit de plaisir qu'à une journée de parti ; on s'occupait aussi sérieusement des succès de la petite Mars que des événements du 31 mai; la belle voix de mademoiselle Lillier faisait autant d'impression que les discours de Vergniaud : on parlait théâtre, victoires, jeux, plaisirs, guerre, politique et diplomatie tout à la fois. Au bout du même canapé de damas bleu de ciel, usé, fané et déchiré, sur lequel Montansier arrangeait son

spectacle de la semaine, avec Verteuil son régisseur, le comédien Grammont organisait à l'autre bout avec Hébert l'émeute du lendemain aux Cordeliers. Dans un coin du salon, Desforges perdait contre Saint-Georges, à l'impériale, l'argent qu'il empruntait à Montansier, sur ses droits d'auteur de la pièce en répétition ; une bruyante table de *quinze* rassemblait joyeusement, après le spectacle, les actrices du théâtre, qui délassaient par leurs saillies de coulisses tous les coryphées de la Convention ; tandis que Neuville, le sultan de ce sérail, allongé dans son fauteuil, racontait à Barrère, qui ne l'écoutait pas, de vieilles anecdotes de théâtre. Le punch et le souper donnaient ensuite une autre physionomie à cette réunion hétérogène de célébrités contemporaines, et, au milieu de la nuit, chacun rentrait chez soi ou chez les autres, seul ou accouplé.

Les événements politiques modifiaient souvent la société du salon de mademoiselle Montansier. Chacune des journées de la Convention lui enlevait quelques habitués. Ainsi Grammont et son fils, Hébert et Fabre d'Églantine, Danton et Camille Desmoulins avaient successivement disparu du salon ; les vaincus étaient remplacés par les vainqueurs, et la maîtresse de la maison trouvait toujours le moyen de rester en paix

avec tous les partis[1]. Sa société ne protégeait ni ne compromettait personne; on pouvait dîner chez mademoiselle Montansier et être dénoncé le lendemain par un des convives; souvent même deux des habitués se séparaient en sortant de la maison, sans que l'un d'eux se doutât que l'autre allait signer son arrestation : trois jours avant le 9 thermidor, Tallien et Collot-d'Herbois, Saint-Just et Robespierre avaient fait une partie de wisk, qui avait duré jusqu'à trois heures du matin; Saint-Just et Robespierre y avaient été constamment heureux.

La chute du système de la terreur fit naître dans Paris une gaieté plus franche et moins convulsive que celle des premières années de la révolution, où l'on s'était habitué à rire machinalement de tout, même de la mort. Les échafauds furent déserts pendant quelque temps, et les spectacles devinrent un plaisir au lieu d'être une distraction. Ici commença la vogue du théâtre Montansier, qui renonça à son titre de *Théâtre de la Montagne*, pour prendre celui des *Variétés;* et aux pièces des Lavallée, des Desmaillots, des Valmont, des Pompigny, pour les

[1] Elle fut cependant un instant en disgrâce auprès du pouvoir d'alors; on la mit en prison sous la singulière accusation d'avoir fait bâtir la salle du théâtre de la Nation, rue de Richelieu, dans le dessein d'incendier la bibliothèque.

parades si gaies et si divertissantes de *Jocrisse* et de *Cadet Roussel*, créations originales de Aude et de Dorvigny, qui auraient fait la fortune de mademoiselle Montansier, si quelque chose eût pu faire la fortune d'une femme qui semblait prendre plaisir, par ses profusions et son insouciance, à défier le bonheur. Son théâtre faisait fureur, et le foyer obtint même, dès ce moment, autant de célébrité que la salle ; on allait voir Baptiste cadet et Volange, mais surtout on allait voir le *foyer de la Montansier*, devenu aussi européen que le Palais-Royal lui-même, dont, à tout prendre, il eût pu passer pour le boudoir.

Ce foyer, devenu historique, ne peut pas même être rappelé par celui que nous voyons aujourd'hui, où se promènent tristement toute la soirée la limonadière, le marchand de lorgnettes et le crieur de journaux. L'ancien foyer fut, pendant dix ans, le rendez-vous de ce que Paris avait de plus gai et de plus spirituel; les communications immédiates qui existaient entre la salle et le foyer donnaient à l'une et à l'autre un aspect très-animé : c'était un mouvement continuel de conversations commencées sur un canapé et qu'on allait terminer dans une baignoire, ou de marchés entamés à l'orchestre, qu'on se hâtait d'aller conclure ailleurs. Toutes les classes de la

société avaient des places assignées à ce théâtre, il y en avait même quelques-unes de réservées pour les femmes honnêtes; toutes les autres étaient occupées par d'autres femmes, obligées par état d'être jeunes et jolies, ce qui formait dans la salle une réunion qu'on aurait eu de la peine à trouver ailleurs. Les entr'actes étaient le moment brillant de la soirée, et, comme on jouait quatre pièces, ils étaient nombreux, et on avait le soin de les faire longs. Alors, se répandait dans le foyer une nuée de jeunes femmes éblouissantes de parure et de beauté, il y aurait eu de quoi peupler tous les harems de l'Asie et de l'Afrique. C'était un luxe de toilettes du goût le plus recherché et d'autant plus remarquables qu'on les voyait après une époque de deuil et de malheurs, où le costume des tricoteuses était le seul qu'on rencontrât dans les rues et dans les promenades de Paris depuis deux ans.

Si le théâtre et le foyer de la *Montansier* jouissaient d'une grande faveur, le salon de la directrice n'avait pas acquis moins d'éclat. Barras qui, à cette époque, commençait cette fortune politique, qui le tira des bancs de la Convention pour le placer sur le trône républicain de la France, occupait, avant d'habiter le palais du Luxembourg, deux petites chambres, que lui louait

mademoiselle Montansier, au-dessus de son appartement ; ce modeste logement suffisait au général de la Convention, depuis qu'il était devenu le commensal de son hôtesse, et qu'il faisait les honneurs de sa maison. Les conciliabules politiques se tenaient dans le petit appartement de Barras, situé tout au haut de la maison occupée par le café de Chartres ; les réceptions d'apparat avaient lieu dans le salon de la directrice des Variétés, à qui cette atmosphère d'intrigue et d'activité plaisait beaucoup. Barras partageait avec la maîtresse du logis les deux côtés de la cheminée, et les deux bergères, signe distinctif de l'autorité domestique; il faisait les invitations politiques, et mademoiselle Montansier les invitations comiques; l'un fournissait la table de membres de la Convention et de généraux de la république, l'autre, d'actrices, d'artistes, de jolies femmes et de gens de lettres. Ce fut par la double présentation de Dugazon et de Barras que le *petit Bonaparte*, qu'on appelait dans les coulisses de la Comédie-Française la *culotte de peau*, fut admis dans cette société : il en devint un des commensaux les plus assidus. Il venait prendre place à la table de mademoiselle Montansier toutes les fois qu'une dispute d'opinion l'avait brouillé avec madame

Permon, que la petite pension de Junot était en retard, ou qu'il n'allait pas dîner chez Talma dans cette rue Chantereine, à laquelle il devait donner deux ans plus tard le nom de *rue de la Victoire*, et dans cette même maison qui devait être la sienne un jour, et d'où il devait partir le 18 brumaire, pour aller jouer sa tête contre la couronne impériale [1]. A cette époque son ambition n'avait pas encore été agrandie par les circonstances, ses vues ne s'élevaient pas même jusqu'à la veuve du marquis de Beauharnais; Barras lui rêvait un avenir, et méditait en même temps la conspiration du 13 vendémiaire et un mariage de l'adjudant-commandant Bonaparte avec la *Montansier;* le 13 vendémiaire réussit, mais le mariage manqua. Barras avait arrangé un grand dîner chez le restaurateur Legaque, pour négocier cette affaire. Bonaparte s'y montra froid, sérieux et réservé, mademoiselle Montansier s'y tint dans les bornes d'une pudeur sexagénaire, en présence d'un jeune officier de 25 ans, qui sentait bien l'embarras de sa position de fortune, mais qui avait trop de fierté et d'élévation dans l'âme, pour consentir à s'en tirer par un moyen ridicule. Les convives se

[1] Bonaparte acheta cette maison de Talma 180,000 francs, après son retour de l'armée d'Italie; ce fut M. Duveyrier leur ami commun qui fit le marché.

séparèrent froidement, et mademoiselle Montansier préféra retourner vers le comédien Neuville, qu'elle épousa quelques années plus tard [1]. Barras, pour consoler Bonaparte, lui fit donner le commandement des troupes de la Convention dans la journée de vendémiaire, qui eut lieu quelques jours après.

On célébra le lendemain cette victoire, remportée sur les sections, par un grand dîner, que donna chez elle mademoiselle Montansier; toutes les illustrations du 13 y avaient été invitées, et cette fois, tout le monde fut gai. Bonaparte voyait s'ouvrir devant lui un autre avenir que celui de mari d'une vieille directrice de comédie. On but aux lauriers du jeune général, je crois même que mademoiselle Montansier m'a raconté, qu'il avait eu la galanterie de boire à sa santé; la soirée se termina au spectacle des variétés; Barras y occupait tous les soirs la loge de la directrice, qui communiquait par un corridor à ses appartements. Cette loge très-vaste, très-profonde, très-sombre, située aux secondes, en face du théâtre, était même au besoin défendue

[1] Ce Neuville, avec lequel elle avait depuis long-temps une sorte d'habitude, s'appelait *Bourdon*, il avait été capitaine de cuirassiers au service d'Autriche, et quitta cette carrière pour prendre l'emploi des premiers rôles tragiques; il épousa mademoiselle Montansier en l'an IX.

contre les regards indiscrets, par une grille, derrière laquelle se tramaient toutes sortes de conspirations, se dénouaient des intrigues plus comiques que celles de Volange et se jouaient des scènes plus gaies que les plus grivoises de Vadé; la liste des habituées de cette loge serait longue et passablement scandaleuse : elle a dû se trouver dans les papiers de Barras, qui avait beaucoup d'ordre pour ces sortes d'affaires.

A mesure qu'on s'éloignait de la terreur, la gaieté était plus vive, plus folle, elle redevenait française; le temps du Directoire fut une époque d'orgies et de saturnales, et le foyer Montansier y occupa une grande place. La société n'était pas encore reformée, on cherchait partout des points de réunion, mais surtout des réunions de plaisirs, on se montrait peu difficile sur la qualité. Les jardins publics fort en vogue alors opéraient une sorte de fusion de toutes les classes; l'aristocratie du faubourg Saint - Germain n'était pas tout-à-fait revenue de l'égalité républicaine, elle sortait de prison et n'avait pas encore repris ses hôtels ; aussi il n'était pas rare de trouver chez la Montansier, les femmes de la plus haute distinction dans les loges honnêtes de ce théâtre, et les jeunes gens des meilleures familles dans le foyer, disputant les regards et les faveurs des belles habituées des

baignoires, du balcon et des avant-scènes, aux jeunes officiers des armées de la république, aux fournisseurs du Directoire, aux agioteurs du perron, et à la troupe joyeuse et bruyante des auteurs qui travaillaient pour ce théâtre, parmi lesquels brillait par son esprit, sa bravoure, son indépendance et son intarissable gaieté, Martainville, fameux alors par deux procès au tribunal révolutionnaire.

Le foyer Montansier devint l'arsenal d'où sortaient tous les traits décochés au gouvernement directorial; les rédacteurs des petites feuilles légères, les plus hostiles au pouvoir d'alors, en étaient les habitués. Les vaudevillistes sont, par nature, de l'opposition; les pièces de circonstance de cette époque étaient la critique la plus mordante des événements et des hommes les plus haut placés, elles ne devinrent louangeuses que sous Bonaparte. On avait loué le général par admiration, on loua le consul par reconnaissance et l'empereur par intérêt. Le vaudeville perdit sa malice, il ne sut plus tourner que de fades madrigaux; et c'est à la servilité de la plupart de ses confrères, que Béranger a dû depuis la popularité de ses succès.

Tout dans cette réunion servait de prétexte à la gaieté et au plaisir; tout devenait un spectacle, jusqu'à cette galerie en forme de tribune, qui

dominait le foyer; c'était la place d'honneur des plus jolies habituées de l'endroit; on lui avait donné le nom d'un quai de Paris, dont la désignation exprimait spirituellement, mais d'une façon un peu triviale, l'idée qu'on y attachait. Chaque soir un nouvel épisode arrivait à point pour soutenir la joie intarissable des amateurs; tantôt c'était la publication d'un nouvel *ana* sorti de la boutique du libraire Barba, tantôt une nouvelle parade de Brunet ou de Tiercelin, qui pendant trois mois faisait fortune dans Paris, ou bien un bon tour joué au commissaire de police Robillard, que ses soixante ans, sa corpulence pansue, ses lunettes larges comme des roues de cabriolet, sa coiffure de 87 et ses boucles d'argent à la Chartres, ne mettaient pas à l'abri de quelque mystification ou des espiègleries de quelques-unes de ses administrées.

Dans ce foyer, on vit se réunir successivement depuis 1795 jusques en 1806, toute la jeune littérature du Directoire et de l'Empire, composée de tout ce que Paris renfermait alors de jeunes gens pleins de verve, d'esprit, de talent et d'avenir [1]. La plupart n'ont pas failli à leur vocation insouciante et désintéressée, à leur vie

[1] Dans cette réunion, qui a fourni les convives les plus gais, les plus aimables et les plus spirituels des *Dîners du Vaudeville*, des *Dîners du Caveau moderne*, et de la *Société des garçons*

futile et imprévoyante d'artiste ; ils ont toujours conservé la modeste redingote du poète, que d'autres plus adroits, mais peut-être aussi moins heureux, ont échangée contre l'habit brodé du conseiller d'état, la robe du magistrat, le frac du préfet, ou, ce qui est plus affligeant, contre le chapeau à plumet du courtisan, qu'ils ont laissé traîner sur les tabourets des antichambres ministérielles de tous les régimes et de toutes les dynasties.

Jamais aucun théâtre n'a joui d'une vogue aussi constante, aussi complète, aussi européenne que le théâtre Montansier; pendant douze ans il a enlevé les spectateurs aux grands théâtres de la capitale.

On allait à l'Opéra ou aux Français quand il n'y avait plus de place au théâtre des Variétés,

de bonne humeur, on distinguait Désaugiers, Armand Gouffé, Chazet, Francis, Moreau, Étienne, Gosse, Brazier, Villiers, Martainville, Georges Duval, Nanteuil, Morel, Simonnin, Moras, Servières, Tournay, Dubois, Rougemont, Ligier, Bonel, Léger, Henrion, Séwrin et quelques vieux auteurs, qui venaient faire cercle autour de la cheminée et qui représentaient la petite littérature de l'ancien régime : c'étaient Dumaniant, Patrat, Guillemin, Aude, Dorvigny, Desforges et plus rarement Sedaine et Marsollier. Dans ce nombre, beaucoup sont morts, d'autres ont été traités, avec des chances diverses, par la fortune. Les uns sont riches, décorés, titrés, rentés, illustrés et pensionnés ; les autres sont restés pauvres, simples, modestes, indépendants et obscurs.

où se trouvaient réunis tous les genres de séduction, depuis celle de la bêtise jusqu'à celle de la beauté ; car, à cette époque, un calembour de Brunet était une bonne fortune avec laquelle on se faisait une sorte de réputation d'homme à la mode, et, ce qui est plus fort, d'homme d'esprit en le répétant pendant huit jours dans les salons les plus distingués.

Le prodigieux succès de ce théâtre, la haute faveur dont il jouissait, furent la cause de sa ruine, il excita contre lui une jalousie qui amena sa fermeture ; *la Montansier* fut expulsée du Palais-Royal pour satisfaire aux exigences de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique, et, par le décret de 1806, on l'exila sur le boulevart Montmartre. Depuis quelque temps la directrice avait été obligée de prendre des associés; son immense fortune, grevée par les emprunts usuraires, réduite par d'énormes pertes, livrée à des gens d'affaires, ne lui laissait pas d'autre existence qu'une trentaine de mille livres de rentes, hypothéquées sur une quarantaine de procès; la brillante mademoiselle Montansier n'était plus qu'une copie de la comtesse de Pimbêche; il y avait toujours chez elle la même insouciance et la même générosité, toujours de nombreux convives, mais on n'y dînait que quand, par l'adresse des domestiques, on pou-

vait trouver crédit chez quelque traiteur voisin; sans cela on en était réduit au pot au feu bourgeois et à l'officieuse omelette; mais pour peu qu'on obtînt une provision sur quelque créance litigieuse, quelques lambeaux de dividende, ou qu'on trouvât quelque capitaliste confiant qui voulût escompter un procès, le luxe et l'abondance renaissaient aussitôt dans la maison, et les commensaux saluaient, par des toasts joyeux, cette splendeur passagère. Quelquefois, le festin était interrompu, sinon troublé, par l'arrivée d'un officier ministériel, suivi de deux de ses acolytes. Le domestique annonçait cette visite; les convives, faits aux usages du logis, cachaient leur couvert d'argent sous leur serviette; l'homme d'affaires, commensal obligé de la maison, se levait de table, allait surveiller l'opération qui se faisait dans un salon écarté. Le dîner continuait; il n'en était pas moins gai, et la saisie terminée, on reconduisait très-poliment l'huissier jusqu'à la porte, et il n'était plus question de rien.

Le 1er janvier 1807 fut le terme fatal indiqué pour la clôture du théâtre Montansier, les journaux reçurent l'ordre de prêcher une croisade contre les bêtises et les calembours; Fouché se déclara le champion des mœurs et du goût; les écrivains à ses gages s'élevèrent avec indignation contre un théâtre qui corrompait les

saines doctrines littéraires, et contre un foyer plus dangereux pour la jeunesse que les jardins d'Armide, et pour les jeunes officiers que les délices de Capoue; il était curieux de voir l'homme qui venait de vaincre l'Autriche à Austerlitz, et qui se préparait à renverser dans les plaines d'Iéna le colosse de la monarchie prussienne élevé par le grand Frédéric, déclarer une guerre d'extermination à Brunet et à Tiercelin.

Le salon de mademoiselle Montansier perdit tout son éclat avec la faveur de son théâtre; réduite pour toute fortune aux lambeaux du cinquième des bénéfices qu'elle avait conservé sur le théâtre du Panorama, et qu'elle arrachait à ses créanciers à grand renfort de papier timbré, elle fut obligée de changer d'existence, et de prendre la position ridicule d'une vieille plaideuse; elle ne sortait plus des cabinets des avocats, des antichambres des juges et des bureaux des ministères; plaidant contre tout le monde, et sollicitant toutes les influences, ayant remplacé ses illustres commensaux de la révolution par des directeurs de *Pupi* et de *Fantoccini*, qui venaient lui louer sa salle, et Bonaparte par *Forioso* [1].

[1] Après la mort de son premier mari Neuville, arrivée en fructidor de l'an XII, elle épousa, dit-on, secrètement en 1809

On ne toléra pendant long-temps, au *théâtre Montansier*, que des marionnettes; celles-ci n'effrayèrent pas la Comédie française, qui consentit à supporter cette concurrence. La restauration y trouva, en 1814, un café qui devint bientôt la sentine du Palais-Royal: là, commença par des orgies cette hostilité au gouvernement royal, qui devait plus tard se formuler en émeutes, en séditions et en révoltes. Le *café Montansier* acquit depuis une célébrité malheureuse; pendant les cent jours, il devint le théâtre des parades les plus honteuses et des saturnales les plus ignobles; il fut fermé à la suite d'une équipée fort ridicule, où quelques jeunes gens, animés par la fumée du punch, allèrent venger sur les glaces inoffensives du foyer, les sottises qu'on avait vociférées pendant trois mois dans la salle.

Quelques années après mademoiselle Montansier termina, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, son aventureuse et romanesque carrière, dans le même appartement où pendant trente ans elle avait éprouvé tant de hasards divers[1], vécu

le fameux danseur de corde *Forioso*. Ce qu'il y a de bien certain et de bien ridicule, c'est qu'elle en fut amoureuse à soixante-dix-huit ans, avec l'impétuosité d'un cœur basque de dix-huit.

[1] Mademoiselle Montansier mourut le 13 juillet 1820, dans son ancien appartement, situé aux arcades du café de Chartres, au-dessus de l'estaminet de l'Univers. Toujours bonne et

au milieu de tant de célébrités, et dépensé si follement une si prodigieuse fortune. Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que ses dernières années furent adoucies par l'aisance que jeta dans sa maison une indemnité de 100,000 francs qu'on lui accorda pour la liquidation du million qu'elle réclamait du gouvernement pour sa salle de l'Opéra dont la nation s'était emparée. Elle dut cette dernière faveur du sort à un souvenir de Bonaparte; le vainqueur de Moscou se rappela mademoiselle Montansier, et peut-être le dîner de Barras, dans le palais du Kremlin : c'est de là qu'il signa le décret qui assurait une dernière ressource à une femme dont l'existence avait été pendant un instant en contact avec la sienne, et qui en était séparée alors par le premier trône de l'univers.

Aujourd'hui commence une nouvelle transformation du théâtre Montansier; depuis un an, il est rendu au public sous le nom de *Théâtre du Palais-Royal;* mais c'est aujourd'hui un théâtre comme un autre, sans physionomie particulière; c'est un théâtre de vaudeville, qui ne diffère de celui de la rue de Chartres que par l'enluminure

bienfaisante, elle a laissé le peu qui lui restait à quelques vieilles amies qui ne l'avaient pas abandonnée, à un avocat nommé *Lheureux,* qui conduisait ses affaires depuis vingt ans, et à quelques anciens domestiques.

des loges; du Gymnase, que par la commodité de la salle; des Variétés, que par l'exiguïté des corridors; du théâtre de Comte, que par l'âge des acteurs; ce sont, du reste, les mêmes couplets, les mêmes airs, le même esprit, et les mêmes défauts; c'est un théâtre de plus dans Paris, et voilà tout. Quant à l'ancien théâtre Montansier, il n'existe plus, il ne peut plus revivre, il n'est plus dans les conditions de nos mœurs ni de nos habitudes. S'il se montrait aujourd'hui tel qu'il était il y a trente ans, il paraîtrait aussi vieux et aussi ridicule que les jeunes et jolies femmes qui faisaient alors la réputation de son foyer [1].

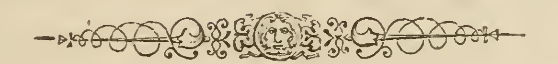
J. T. MERLE.

[1] Le théâtre du Palais-Royal a été ouvert le 11 juin 1831, sous la direction de MM. Dormeuil et Charles Poirson, en vertu d'un privilége accordé par le ministre Montalivet. La salle, qui appartient à M. de Courbonne, a été refaite en entier sur un nouveau plan et sur les dessins de M. de Guerchy, qui vient d'être enlevé aux arts et à ses amis, à la suite d'une longue et cruelle maladie de poitrine.





LE CHOLÉRA-MORBUS A PARIS.



On nous l'avait cependant annoncé bien long-temps à l'avance; on nous avait fait suivre sur la carte sa marche rapide et menaçante. Le fléau voyageur n'était plus séparé de nous que par cette mer étroite qui nous ramène et nous remporte, avec la mobilité de ses flots, nos rois rétablis ou déchus. Et pourtant, ce voisinage nous inquiétait moins que ne l'avaient d'abord fait les récits venus des pays lointains, doublement ter-

ribles par la distance et par la nouveauté. Tout notre effroi s'était usé sur les premières descriptions de ses ravages, sur les premiers dénombrements de ses victimes. Car le Parisien ne peut pas avoir peur long-temps du mal qu'il ne voit pas, lui qui s'habitue si facilement à ses misères. Et puis, quoi qu'on veuille lui dire, il a foi dans la salubrité de sa ville natale, dans l'air suave et pur que l'on respire depuis l'Estrapade jusqu'à la rue du Rocher, dans la limpidité des eaux que roule la Seine enflée par d'innombrables égouts, dans les émanations bienfaisantes des ruisseaux qui parcourent nos rues. Comme l'épidémie se faisait attendre, il s'est imaginé qu'elle reculait devant nos calembours, nos caricatures et nos patrouilles; et déjà il l'avait oubliée aussi complètement qu'un enthousiasme de l'année précédente, une émeute du mois dernier, et un scandale de la veille. Rien n'avait donc été dérangé dans notre vie et dans nos habitudes. Tout allait de cette marche incertaine et cahotée qui n'a ni la douceur du repos, ni les distractions puissantes du mouvement. La législation en était au rejet du divorce, le budget à une économie de quinze mille francs, la diplomatie à son cinquante-sixième protocole; l'art dramatique venait de fermer deux théâtres, et la politique, par un de ces progrès hardis qui caractérisent

un grand siècle, était passée tout-à-coup des chapeaux cirés aux chapeaux rouges. Nous touchions à la fin de mars 1832. Nous allions bientôt revoir les feuilles, et ne plus entendre les discussions.

C'était par une de ces belles mais perfides journées du printemps, où les rayons précoces d'un ardent soleil font bouillonner trop tôt notre sang, et nous livrent, tout palpitants de cette chaleur nouvelle, au refroidissement du soir; temps fécond en rhumes, catarrhes, esquinancies et transpirations rentrées. De plus, c'était quelque chose comme une fête; car nous avons encore conservé du carême, le jour qui en suspend les austérités. Toute la population se répandait avec empressement sur les boulevarts, avide de voir, ou plutôt d'avoir vu un de ces travestissements séculaires dont les enfants saluent l'apparition par le vieux cri du carnaval. Il y avait partout de la gaieté, de l'encombrement, de la poussière, et nulle part de la garde municipale, parce que la police ne reconnaît pas la mi-carême, et que, pour cette fois-là, chacun peut se divertir à ses risques et périls. Au milieu de cette foule joyeuse, allaient et revenaient sans cesse trente ou quarante masques heureux d'être regardés, de se voir montrer au doigt, et semant sur leur passage des propos orduriers

qu'on leur avait vendus tout faits. Le ciel était beau, mais il soufflait un âpre vent du nord, un vent à flétrir tout-à-coup sur leurs branches les fleurs naissantes de l'amandier. C'est alors, c'est au milieu d'une multitude épanouie, c'est parmi les rires, les gais discours et les folies bruyantes, qu'une affreuse nouvelle circule parmi les groupes. Heureusement elle venait du *Moniteur;* elle arrivait avec un caractère officiel, et l'on avait devant soi quelque temps pour en douter.

Comment pouvait-il se faire en effet que le choléra-morbus, car c'était lui dont on avait proclamé l'arrivée, le choléra dont les derniers actes étaient datés de Londres, du lieu où se tient la conférence, fût venu tout d'un coup s'asseoir à Paris, sans se faire reconnaître à la douane de Calais, sans être annoncé par le télégraphe? Ce n'est pas, on le sait, avec cette soudaineté que nous parviennent du même pays les ratifications si souvent promises. Le choléra devait avertir le public de sa marche, il était obligé de fournir régulièrement ses étapes, il n'avait pas le droit d'être à Paris. Ainsi parlaient avec une feinte assurance les gens positifs; et cependant, comme le gouvernement affirmait qu'il avait pris toutes ses mesures contre le fléau, les gens positifs mouraient de peur. Mais ce fut bien pis le len-

demain, lorsque les médecins, titulaires de la confiance administrative, publièrent leur charte de santé. Rien au monde n'entretient la crainte comme une nomenclature de préservatifs et de précautions. Chaque minutie du régime préventif ramène incessamment la pensée sur le danger qu'on veut éviter. Le moyen, je vous prie, de ne pas se troubler, lorsqu'on vous recommande surtout d'être calme? le moyen de ne pas trembler, quand on vous assure que la frayeur tue? C'est l'action qui distrait; mais toute l'action de ce moment se reportait sur l'horrible fléau. Chez soi, l'on avait à remplir toutes les prescriptions médicales. Il fallait empuantir sa maison pour la désinfecter, démeubler sa chambre pour l'assainir. On sentait partout le choléra dans l'odeur sépulcrale du chlore. On le retrouvait dans la ceinture de flanelle, dans les chaussettes de laine; on s'habillait du choléra. Dehors, vous le rencontriez embusqué au vitrage de chaque boutique, vous menaçant de son gigantesque nom si vous n'entriez pas bien vite acheter des flacons, des sachets, des gants, des pommades, des bonbons, des gâteaux, du vin de rancio, du tabac; que sais-je? tout ce dont les magasins voulaient se dégarnir. Puis vous aviez encore la littérature cholérique (je ne parle pas ici de nos romans) étalant ses

annonces, offrant de vous raconter pour votre plaisir les voyages de l'épidémie, ses haltes meurtrières, ses différents caractères, et la manière dont on en meurt. De quelque côté qu'il vous plût d'aller, le choléra vous poursuivait : il était dans la conversation commencée du salon où l'on vous annonçait ; il était dans la rencontre de deux amis qui se serrent la main. On ne pouvait pas même l'éviter dans ces entretiens plus doux, plus solitaires, plus mystérieux, où les affaires, les préoccupations, les ennuis et les inquiétudes de ce monde tiennent ordinairement si peu de place. Il planait sur les tendres épanchements, prêt à faire descendre comme une barrière d'airain, entre deux cœurs émus, l'ordonnance qui défend les plaisirs trop vifs ; on aurait voulu alors être marié. Les femmes surtout avaient pris l'épouvante, mauvais signe pour le courage des hommes : car, où serait la force de supporter les maux physiques, si elle ne nous venait pas des femmes, de leur exemple, de leurs soins, de leur dévouement? Aussi était-ce pitié de voir ces lèvres, d'où coulent avec tant de charme les paroles de consolation et d'espérance, glacées par la crainte et fanées par le camphre ; ces figures pâles et convulsives, ces yeux éteints et hagards, ces fronts, hier unis et lisses comme le blanc ivoire, qui se ridaient à pomper le poison vo-

latil d'un sel ou d'une essence; de ne plus respirer, auprès d'une femme jolie, au lieu de son haleine embaumée et de sa chevelure odorante, qu'une maussade exhalaison de pharmacie. Enfin ce fut une grande affaire que la réforme subite de la cuisine. Il n'était si chétif estomac, habitué au régime débilitant, qui ne voulût se corroborer et s'affermir par des viandes succulentes; pas de toux qui refusât les toniques; pas de poitrine délicate qui craignît les stimulants; pendant que les mets proscrits, les aliments frappés d'interdiction, restaient honteusement dans la boutique, et servaient tout au plus à maintenir en bonne santé ceux qui ne pouvaient les vendre.

Ainsi s'occupait à des soins puérils le premier effroi causé par l'apparition du choléra. La fuite aussi s'offrait comme une violente ressource, et déjà le bruit public exagérait le nombre des émigrants. Il semblait que la consommation allait tout à coup s'arrêter, les promenades devenir désertes, les hôtels se dépeupler. Tout un quartier se désespérait en entendant circuler ces mots de sinistre augure, ces mots terribles pour les industries qui s'élèvent jusqu'au luxe: « Les Anglais s'en vont. » Cependant les étrangers peuvent partir, du jour au lendemain, au pied levé, comme un député qui n'emporte avec lui que sa malle et son vote. Mais combien y a-t-il dans

Paris d'habitants domiciliés, payant patente ou contribution personnelle, à qui l'intérêt de leur fortune, de leur ambition, les engagements de leur métier, les obligations, je ne dis pas les devoirs, de leur emploi, permettent un départ brusquement résolu, une absence dont on ne peut prévoir la durée? c'est là le privilége de quelques familles heureusement dotées de loisir et de revenu, pour qui l'Opéra et le bois de Boulogne forment tout l'horizon de la vie. Le plus grand nombre travaille, ne fût-ce qu'à la Bourse; le plus grand nombre est enchaîné par des liens qui le forcent à la résidence, ne fût-ce que pour émarger, le dernier jour du mois, une feuille d'appointements. Tant il y a que le sauve qui peut n'entraîna que peu de fuyards. D'ailleurs une autre peur, qui tenait les gens cloués sur place, faisait équilibre avec celle qui les poussait à s'éloigner. On rapportait des exemples de personnes atteintes sur la route, hors de la portée des secours; et tout le monde ne pouvait pas emmener un médecin dans sa voiture, tenir tout prêt sur les coussins un appareil complet de traitement, et courir la poste en hôpital. La crainte de fuir donna le courage de rester. Puis vinrent les propos moqueurs, le ridicule qu'on redoute chez nous à l'égal de la peste, et enfin ces paroles imprudentes; ces paroles af-

freuses, jetées étourdiment pour soutenir de faibles cœurs qui défaillent, répétées avec une dédaigneuse confiance, cette sentence si complaisante pour la vanité, qui condamnait à mourir la portion la plus misérable de la population, et exemptait du fatal tribut les classes les mieux partagées.

Et le peuple, direz-vous? le peuple; que faisait-il dans ces jours d'agitation et d'épouvante? Oh! c'est ici qu'il faut s'étonner et se plaindre; c'est ici que je ne voudrais plus raconter ce que j'ai vu, qu'il me serait plus agréable et plus facile de vous fournir un de ces tableaux fantastiques où le coloris tient lieu d'observation et de vérité. Qu'a-t-on donc fait, grand Dieu! à ce malheureux peuple, à ces hommes qui vivent de travail et de souffrance, pour troubler à ce point leur instinct si vif et si prompt, pour égarer ainsi leur raison naïve? Est-ce donc pour l'amener là, ce peuple de France si spirituel, si fécond en piquantes saillies, rencontrant si juste dans ses jugements spontanés, qu'on l'a proclamé souverain? Ou bien, à force de se voir toujours trompé, toujours déçu, aurait-il pris de lui-même la résolution d'une incrédulité systématique, d'une défiance entêtée, qu'il applique indistinctement à tout ce qui porte un caractère de révélation et d'autorité, de mystère et de puissance? Ce qu'il

y a de certain, c'est que le peuple ne voulait pas croire à l'épidémie; cela était plus aisé en effet que de s'en préserver et de s'en guérir. Il protestait par la débauche contre la venue du fléau, il le défiait dans son ivresse; il poursuivait de ses railleries la foule timide qui assiégeait les boutiques d'apothicaires; il en voulait surtout aux médecins, ces prêtres de la croyance matérielle, qui, à leur tour, ne trouvaient plus de foi. La mort seule, avec sa hideuse figure, devait bientôt lui parler ce langage fort et terrible contre lequel on n'a pas encore trouvé de sophismes. Mais, ne pouvant la démentir, il voulut l'expliquer; et c'est dans les plus atroces combinaisons de la perversité humaine qu'il en alla chercher le commentaire, tant on lui a fait faire de progrès dans cette étude! il niait le choléra, il accepta le crime comme une cause plus simple et plus naturelle. Il s'imagina qu'un vaste complot d'empoisonnement avait été tramé contre la population indigente, que l'eau des fontaines, le vin des brocs, la viande de l'étal, le pain aussi, ce pain qu'il trempe de sueur et qui l'accompagne dans ses travaux, recevaient chaque jour, d'une main invisible, quelque assaisonnement meurtrier. Ne mêlons pas d'autres torts à cette démence populaire qui a du moins l'excuse du désespoir et de l'ignorance. Oublions, s'il se peut,

que les haines politiques voulurent en faire leur profit, et qu'au moment où la vengeance du peuple se montrait incertaine, des voix se firent entendre pour lui désigner des victimes. Pour lui, le peuple, il s'était mis sur le pas de sa porte, il rôdait soupçonneux et sombre le long des rues, cherchant partout une figure d'empoisonneur, épiant les regards et les mouvements de ceux qui ne lui paraissaient pas assez sûrs de leur chemin, assez résolus dans leur marche. Malheur alors, malheur à qui conservait l'habitude d'une allure nonchalante, rêveuse, indécise. L'habitant le plus inoffensif de la cité, le flâneur, était devenu suspect. Il y avait danger à prendre du tabac, à manger des pastilles, à s'arrêter devant les enseignes. Car le peuple n'a qu'une façon d'exprimer sa colère, et il a des milliers de bras pour la servir. N'allons pas plus loin, ne le suivons pas dans ses recherches, n'assistons pas à sa justice; nous trouverions du sang, des cadavres, et d'horribles mutilations.

Cependant l'épidémie poursuivait sans pitié sa récolte de morts; et l'on eût dit vraiment qu'il y avait dans la puissance inconnue qui dirigeait ses coups quelque chose d'intelligent et de moqueur, tant elle se montrait prompte à renverser toutes les assertions de la science, à démentir toutes ses prédictions, à nous ôter l'une après

l'autre toutes nos espérances, tant elle semblait trouver un malin plaisir à ne pas se laisser comprendre. Ainsi à peine l'avait-on reléguée dans les parties étroites et malsaines de la ville, qu'elle s'établissait aux lieux où l'air trouve le plus d'espace, où les habitations s'étendent le plus à l'aise. On lui livrait la misère; elle s'emparait aussitôt de l'opulence: on lui abandonnait les corps infirmes et décrépits; elle se jetait sur la jeunesse et la beauté. Au moins prétendait-on que les enfants n'étaient pas de son domaine, et elle trouvait, dans ces êtres faibles et riants, de la place pour tous ses ravages. Elle confondait les fortunes, elle accouplait les sexes dans la tombe, et levait encore une dîme sur le berceau[1]. Que faire donc avec ce mystérieux, cet insaisissable ennemi, qui était partout et ne se révélait que par des atteintes profondes, qu'on ne pouvait éviter ni prévoir; capricieux dans le choix de sa proie, mais d'un si constant caprice, qu'on l'eût pris pour une volonté? Des gens simples auraient prié, et peut-être en avait-on bien envie. Car enfin la prière occupe; elle emploie des mots plus honnêtes et plus nobles que ceux de l'hygiène; lorsqu'elle n'élève pas l'âme, elle distrait du moins

[1] Le relevé officiel des morts jusqu'à la fin d'avril porte: 6260 hommes, 5704 femmes, 693 enfants au-dessous de sept ans.

l'esprit; elle établit un commerce de pensées avec un pouvoir supérieur; elle fait remonter l'espoir jusqu'à cette source impénétrable des biens et des maux où malgré nous la crainte nous emportait. Mais il manquait à ces velléités de foi suppliante l'encouragement d'un exemple public, d'une manifestation solennelle, et nul n'osait s'y hasarder. Voyez en effet la belle figure qu'aurait faite le gouvernement d'un grand peuple, allant avec sa royauté, ses cours de justice, son cortége de magistrats, de dignitaires et de guerriers, s'agenouiller pieusement devant les autels où tous les citoyens font sanctifier leurs mariages, réclament l'eau du baptême pour leurs enfants, et la dernière bénédiction pour leurs pères; unissant toutes ses voix à celle du prêtre, pour demander à Dieu qu'il éloigne de nos têtes ce fléau qui ne vient pas des hommes, et que l'art humain ne peut conjurer; rappelant ainsi aux malheureux qui souffrent, aux mères qui s'effraient, que, par-delà les ressources de la terre, il leur reste encore un secours! Vous me direz peut-être que vous ne trouvez là rien de ridicule, rien d'illégal, rien qui soit incompatible avec la liberté, la charte, ou le programme. Ni moi non plus en vérité; et jusqu'ici aucun pays n'avait cru compromettre sa civilisation en agissant ainsi. Mais la nôtre est plus délicate et bien autrement sus-

ceptible; elle n'accorde rien aux faiblesses du cœur; elle a peur du qu'en dira-t-on ; et tout ce qu'elle pouvait nous offrir de plus utile, de plus consolant, de plus salutaire dans nos terreurs, c'était le conseil charitable de nous tenir toujours le ventre et les pieds chauds.

Toutefois la religion s'est montrée; voyant qu'on n'allait pas à elle, elle est venue vers nous; pour obtenir un meilleur accueil, elle s'est faite infirmière; c'est un emploi qu'elle connaissait déjà. On lui avait laissé des ruines; elle les a offertes; on se serait offensé d'une cérémonie expiatoire; l'expiation s'est faite sans bruit, sans scandale, sans reproche. Des malheureux ont gémi, des pauvres ont été soulagés là où s'était assouvie une colère insensée; le lieu est redevenu saint, et la trace de la violence a disparu. Mais ce n'a pas été sans peine que la religion a pu obtenir sa part de soins et de périls. L'administration est jalouse; elle craignait qu'on ne lui détournât ses malades, qu'on ne lui débauchât ses mourants. Elle s'inquiétait d'une agonie qui n'aurait point passé par ses mains, ou d'une convalescence soustraite à sa police. Les révolutions nous font une belle science! elles nous apprennent à trouver de la perfidie dans la charité, des complots dans une aumône.

Et les jours se passaient bien longs, bien tris-

tes; les nuits sans amour et sans sommeil. Le matin on déployait en tremblant les journaux; ce n'était plus pourtant la politique qu'on y cherchait, les émeutes, les débats de la tribune, les nouvelles télégraphiques, les résultats si lents de la diplomatie. Une nouvelle insurrection, s'il en restait à faire une quelque part, n'aurait pas même trouvé de sympathie. Ce qu'on voulait, c'était le chiffre des morts, le chiffre terrible qui augmentait sans cesse. Et pourtant les journaux mentaient; soyons justes, ils ont menti quelquefois à moins bonne intention. Tels qu'ils étaient, le cœur manquait en les lisant. Qu'aurait-ce donc été si des registres mieux tenus, si un renfort d'employés établi à temps, si des communications plus complètes avaient pu fournir à chaque jour sa triste vérité? Après cela venaient les formules rassurantes, variées avec un remarquable talent. Si la mortalité s'accroissait, c'était bon signe, elle ne durerait pas; si elle diminuait, c'est que le mal touchait à sa fin; si elle reprenait des forces, c'était un dernier effort qui allait bientôt l'épuiser : vrai langage de nourrice pour endormir l'enfant qui se lamente. Et tout le monde se payait de cette monnaie, tout le monde excepté quelques fanfarons de pessimisme, les plus effrayés, je vous jure, que vous ayez pu rencontrer dans ce moment d'effroi, gens qui, lorsqu'ils

sont assez heureux pour tenir un malheur, ne le lâchent pas avant d'en avoir tiré toutes ses conséquences possibles, et vous épouvantent tout exprès, pour que vous leur rendiez le service de les contredire. C'était pour ceux-là surtout qu'était faite la liste des morts qui avaient un nom, qui obtenaient l'honneur d'une fosse particulière dans le nécrologe quotidien. Car le moment était bon pour ceux qui seraient fâchés de quitter ce monde sans y laisser quelque bruit. On gagnait de la popularité à mourir. Il n'était personne qui ne voulût avoir connu les défunts de quelque importance, et fournir des détails sur leur constitution, sur le cours de leur maladie, sur le traitement qui n'avait pu les sauver. Il se trouva même des gens fort bien portants qui eurent le plaisir d'assister à leur célébrité posthume, d'apprendre combien la société les regrettait, et de recevoir à déjeuner les conviés de leurs obsèques.

Mais c'était dans les rues surtout, qu'il y avait besoin de précautions pour ne pas se heurter contre une cause d'émotion trop vive. Ce n'est pas que le nombre des allants et venants y manquât, que la circulation fût de beaucoup diminuée; les marchands vous diront seulement avec de longues doléances, et en vous montrant d'immenses lacunes dans leurs registres, que

tout ce monde y marchait inquiet, affairé, pré-occupé, sans curiosité, sans caprice. Ce qu'il y avait à craindre était la rencontre des cercueils, accident journalier et vulgaire, pour lequel nous avons ordinairement peu d'attention, à moins qu'il ne s'y joigne le cortége obligé d'un dignitaire, ou l'escorte guerrière d'un soldat citoyen, mais qui nous frappait alors comme une menace. Les mairies surtout étaient un voisinage dangereux; car c'est là que se trouve le vestiaire de la mort, et vous risquiez à chaque instant d'avoir derrière vous un homme noir qui portait sur son épaule la dernière emplette du riche, la dernière aumône du pauvre, un habillement à votre taille. Puis c'était le corbillard qu'on paye, celui dont l'administration est toujours fournie, conduisant avec quelques restes de solennité la dépouille privilégiée d'un contribuable; le char gratuit, qu'on reconnaît de loin à l'air ennuyé du cocher qui n'attend pas de pour-boire, et où les morts entassés, gerbés l'un sur l'autre comme des futailles, perdus sous leur commune enveloppe de sapin, trompaient quelquefois la douleur fidèle des survivants; enfin, les voitures d'emprunt, ces larges tapissières voilées d'une sombre toile, ces omnibus funéraires, inconnus jusqu'ici de la population, et qui transportaient

vers le logis d'où l'on ne sort plus, leurs mystérieux déménagements. Parfois aussi, vous pouviez voir arriver un groupe d'hommes aux membres robustes, à la poitrine large, au front sillonné par la fatigue, au costume simple et grossier, qui, las d'attendre le chariot municipal, l'ensevelisseur officiel et le deuil authentique, avaient chargé sur leurs bras le corps d'un ami, couvert, pour tout ornement funèbre, du drap blanc enlevé à sa couche; spectacle touchant en vérité, devant lequel il fallait s'arrêter avec respect, et qui pouvait bien être une contravention; matière de poésie et de procès-verbal.

Malgré toutes ces tristes pensées, ces récits désolants, ces funestes rencontres, rien n'était suspendu dans le mouvement des affaires, et l'on affichait même chaque matin les plaisirs du jour. Les marchands ouvraient leurs boutiques; les restaurateurs tenaient leurs fourneaux allumés; les cafés se contentaient d'ajouter le tilleul et la menthe à leurs préparations habituelles; les fiacres roulaient; les bourgeois montaient leur garde; les journaux se remplissaient de discussions et de nouvelles; la justice poursuivait son cours; le jury prononçait sur les conspirations et les offenses; la Bourse avait ses mouvements

de hausse et de baisse; la politique, ses espérances et ses mécomptes. L'émeute aussi, s'était montrée un instant dans les premiers jours de l'épidémie, comme pour lui faire accueil. Paris semblait n'avoir perdu qu'une seule de ses habitudes, celle du mariage; nul n'était assez sûr de sa vie pour la lier à celle d'un autre. Du reste, toutes les industries allaient leur train comme pour ne pas se désaccoutumer de produire; je crois même, sans pouvoir l'assurer, qu'il sortit un roman de l'atelier. Mais un courage que l'on doit admirer, ce fut celui des théâtres déjà si languissants, si malheureux, si délaissés, aux jours où l'on avait encore un peu de joie et de loisir. Les théâtres ouvraient leurs portes tous les soirs, et là, devant un simulacre de public, plus attentif peut-être à sa digestion qu'aux jeux de la scène, il fallait que de pauvres comédiens, inquiets eux-mêmes de leurs entrailles, ou frappés dans leurs affections, vinssent débiter leur rôle, grimacer la gaieté, ou feindre un autre trouble que celui dont ils étaient émus. Tout cela, pour qu'il ne fût pas dit que l'épouvante était dans la cité, pour fournir des distractions à des gens qui n'en cherchaient pas, pour que l'éclairage des spectacles, brillant la nuit dans les rues désertes, vint détourner les yeux de ces

lanternes rouges, que le vent balançait à la porte des ambulances. On a donné de l'argent aux directeurs pour les dédommager; c'est fort bien, mais il me faut, et je le dis sérieusement, des couronnes civiques pour les acteurs, dussent-elles être décernées par les hommes qui ont quitté leurs bancs en désordre, à ceux qui sont restés fermes sur leurs planches.

Il en faudra aussi pour les médecins. Car l'épidémie n'est pas assez loin de nous, pour que nous recommencions à nous moquer de leur science. Si l'art a été plus faible que le mal, s'il s'est montré incertain, s'il a tâtonné, s'il en est encore au doute après une longue et cruelle expérience, le zèle a été immense, héroïque, admirable. Dans cette lutte généreuse contre un secret meurtrier de la nature, rappelons-nous qu'à côté des victimes, il s'est trouvé des martyrs. Les médecins d'ailleurs ont agi avec courtoisie; ils ont attendu que la maladie se fût apaisée pour proposer leur doctrine, pour mettre au jour leurs débats et leurs modes de traitement; ils ne se sont pas disputés sur le lit du moribond. Là, chacun suivant ses principes, a travaillé de son mieux, et chaque méthode s'enorgueillit de ceux qu'elle a sauvés. Ne portons donc pas un regard indiscret sur leurs différends,

de peur qu'à leur tour, il ne leur prenne envie de dire nos alarmes et nos faiblesses, les imaginations qu'il leur a fallu calmer, les terreurs qu'ils ont prises en pitié, et les santés florissantes qu'ils ont été obligés de guérir.

Or, à présent que nous n'avons plus rien à craindre, que l'épidémie va visiter d'autres lieux, que peut-être, après avoir affligé quelques parties de notre France, elle portera ses ravages dans des contrées qui n'ont pas encore reçu nos mœurs, avouons-le franchement : nous, à qui il en coûte si peu pour être sublimes, nous n'avons pas su prendre une noble attitude en présence du choléra. Il est vrai qu'il nous a traités avec une préférence de haine toute particulière. Mais enfin, il ne nous a trouvés ni audacieux, ni résignés, ni insouciants, ni soumis. Il semble que quelque chose nous gênait dans la manifestation de ces pensées communes, qu'un danger commun fait naître chez les hommes. Nous sommes restés indécis entre la prière et la bravade, renfermés en nous-mêmes, chacun pour soi, n'osant pas nous aventurer à des sentiments qu'un autre caprice aurait pu désavouer. C'est qu'aussi, jamais grande désolation n'a plus mal choisi son moment pour tomber sur un peuple. L'union de tous les esprits dans une

même croyance, dans une même affection, dans une même idée d'avenir, n'aurait pas été de trop pour faire face à celle qui vient de décimer si cruellement une population désunie, pleine de rancunes et de défiances. A la fin, moyennant un tribut de treize mille morts, nous pouvons nous en croire quittes, respirer quelque temps, et nous dire avec un faible espoir de répit : « Voici encore un fléau de passé; à qui le tour « maintenant ? »

A. BAZIN.





LES OBSÈQUES DE M. CUVIER.



Douze jours à peine se sont écoulés; nous étions chez M. Cuvier; il voulait bien nous promettre, pour le livre des *Cent-et-un*, un chapitre ayant pour titre *le Jardin du Roi;* et la mort vient de le frapper. Certes, nous étions loin de penser, lorsque, dans ce même volume, nous faisions insérer la dernière méditation de Goethe sur les *Naturalistes français*, que le grand naturaliste qui a porté la science à un point si élevé touchait à l'heure fatale qui lui était marquée par la destinée. Nous espérons pour nos lec-

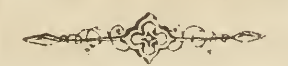
teurs que le chapitre que M. Cuvier nous avait promis est fait; mais on conçoit l'inconvenance qu'il y aurait eu à chercher à nous en assurer en ce moment de deuil. Nous avons pensé que ce serait tout à-la-fois un devoir pour nous, une chose convenable et un juste hommage rendu à une des renommées les plus illustres que les siècles aient enfantée, que de reproduire ici les adieux funéraires adressés sur sa tombe au géant de la science par des hommes dignes d'exprimer les regrets qu'une perte irréparable a causés à l'Académie française, à l'Académie des Sciences, au Conseil royal de l'Instruction publique et aux naturalistes français. Quelques-uns de ces adieux, où il était impossible à l'exagération de s'introduire, ont paru incomplets dans des feuilles fugitives, nous avons cru bien faire en les consacrant ici dans leur entier à une durée qu'ils méritent, et nous espérons en cela obtenir l'approbation générale.

Comme nous avons donné la dernière méditation du beau génie dont l'Allemagne déplore encore la perte récente, nous donnerons dans la prochaine livraison la dernière leçon prononcée par M. Cuvier. Deux fois le chant du cygne!...

La dernière leçon de M. Cuvier sera accompagnée de notes qu'a bien voulu nous faire espérer son plus digne émule, M. Geoffroy-Saint-

Hilaire, l'un des savants qui regrette le plus M. Cuvier, parce que nul mieux que lui ne pouvait le suivre et le comprendre dans les hautes régions où s'élançaient les investigations de son génie.

Voici, quant à présent, des détails sur les obsèques de M. Cuvier que nous sommes heureux d'emprunter en grande partie à un écrivain que l'on reconnaîtra sans doute, et dont la plume a déjà enrichi ce volume; nous y joignons les quatre discours prononcés hier, 16 mai, par MM. Jouy, Arago, Villemain et Geoffroy-Saint-Hilaire, au cimetière de l'Est, où reposent les restes mortels d'un homme dont le nom ne mourra jamais. Là, M. Cuvier attendra le Panthéon.



C'est aujourd'hui qu'ont eu lieu les funérailles de M. Cuvier. Plusieurs circonstances ont empêché que cette triste cérémonie eût l'éclat et la pompe extérieure qu'elle pouvait avoir. Un ordre du ministre de la guerre a défendu que, pendant la durée du choléra, aucun détachement de troupes fît partie d'un cortége funèbre. Cet ordre

n'avait pas été levé; il n'y a donc pas eu de troupes, comme il y en a d'ordinaire au convoi des grands-officiers de la légion-d'honneur. Le conseil des ministres était convoqué ce matin à l'occasion de la mort de M. Périer; car c'est par cette douloureuse nouvelle que s'est ouverte la journée. Plusieurs ministres qui voulaient assister aux funérailles de M. Cuvier n'ont pas pu le faire. Enfin, il y a eu peu d'ordre dans le convoi; mais l'empressement de tous les admirateurs de M. Cuvier à venir rendre à ce grand génie un dernier et solennel hommage, mais la douleur et l'abattement peints sur tous les visages, mais le sentiment profond de la perte que fait la France, ont donné à ces funérailles un caractère particulier de tristesse et de consternation.

Jamais l'autorité que la mort revendique sur nous n'a été plus vivement sentie que dans cette triste journée qui commence par la mort de M. Périer pour être employée aux funérailles de M. Cuvier. La mort, il faut l'avouer, fauche cruellement notre patrie; elle abat les têtes les plus hautes, nivelant impitoyablement tout ce qui s'élève. A peine en deux mois, M. Champollion et M. de Martignac, M. Cuvier et M. Périer, nos savants, nos hommes d'état, tout est précipité. Il semble qu'à chaque fois que le monde politique s'affaisse en perdant un de ses appuis, au

même instant le monde scientifique s'affaisse aussi sous quelque grand coup.

La mort de M. Cuvier est presque un événement public ; car la gloire d'hommes comme lui n'embellit pas seulement la société, elle la maintient en quelque sorte et la conserve. Ils servent de centres : on vient naturellement se grouper autour d'eux : il y a en eux un principe d'ordre, et leur existence importe au salut aussi bien qu'à la grandeur de l'état. La mort de M. Cuvier n'est pas un vide dans les sciences seulement; c'est un vide dans la société que la disparition d'un de ces hommes à qui personne n'ose contester la puissance qu'ils tiennent de leur génie. Quand ils meurent, c'est encore une autorité qui se retire.

Nous ne savons si la mort de M. Périer jetant une triste lumière sur l'effet des pertes qui nous affligent, disposait les esprits à plus de douleur que jamais, mais chacun sentait vivement que la mort de M. Cuvier était aussi une calamité publique, quoique ce ne fût pas un homme chargé des destinées de l'état.

A une heure, tout le monde étant réuni, le convoi est parti du Jardin des Plantes pour se rendre au temple protestant. Les élèves de l'École Polytechnique et les jeunes gens qui suivaient les cours de M. Cuvier, ont revendiqué l'hon-

neur de porter son corps. Tout le monde suivait : il y avait quatre ou cinq mille personnes, la plupart tête nue, malgré le mauvais temps ; et qu'on y songe bien, ce n'étaient pas des funérailles de parti; aucune passion n'avait rassemblé tout ce monde; la douleur seule et l'admiration l'avaient réuni. M. Cuvier n'était d'aucun parti ; il n'avait pas de partisans et de Séides; et, s'il a eu des funérailles populaires, c'est que la gloire et la science sont populaires en France. M. Cuvier avait cette popularité glorieuse qui vient du travail et du génie, et non des opinions : c'est cette popularité qui a fait la foule qui se pressait à ses funérailles.

Au temple, tout le monde n'a pu tenir dans cette enceinte étroite. Un grand nombre d'assistants ont attendu à la porte. M. le pasteur Boissard a prononcé le discours; après la cérémonie le convoi a repris sa marche vers le cimetière de l'Est, où déjà se trouvait réunie une foule immense, malgré la pluie qui tombait par torrents; c'était un spectacle digne et solennel que le respect empreint sur toutes les figures; la plupart des assistants avaient la tête découverte; on cherchait quel lieu avait été désigné pour y déposer le corps de l'illustre défunt; on découvrit enfin un modeste monticule de peu d'apparence, et pour ainsi dire inaccessible; on se perdait en

conjectures pour s'expliquer comment ce lieu avait été choisi, lorsqu'on découvrit une tombe remarquable par sa simplicité; c'est celle où repose la fille de M. Cuvier, et tout fut expliqué.

Le convoi arriva à trois heures et demie.

Plusieurs discours ont été prononcés sur la tombe. M. Devaux (du Cher) a parlé au nom du conseil d'état. M. Arago au nom de l'Académie des sciences, M. A. Jouy pour l'Académie Française, M. Geoffroy Saint-Hilaire, président de l'Académie des Sciences, au nom des naturalistes français, M. Pariset au nom de l'Académie de Médecine, M. Valkenaer au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, dont il est le président, et M. Villemain pour le Conseil royal d'instruction publique. Quand M. Villemain a rappelé la disparition successive des hommes qui, soit dans la science, soit dans la politique, étaient la gloire et l'appui de la France, quand il a dit que, pour réparer tant de pertes, il fallait que chaque citoyen fît effort de zèle et de courage, afin que la France ne perdît point trop ni de sa force, ni de sa gloire, toute l'assemblée, groupée autour du tombeau de M. Cuvier, a vivement ressenti l'effet de ces paroles qui encourageaient les citoyens au nom de la nécessité publique, et qui leur donnaient les seules et amè-

res consolations que comportassent et le lieu et le jour.

DISCOURS DE M. JOUY.

Messieurs, la mort nous ravit un homme puissant par la pensée, puissant par la parole, un homme dont le génie avait rendu tributaires toutes les nations éclairées du globe. L'illustre Cuvier n'est plus; la France, l'Europe, déplorent avec nous la perte immense que vient de faire le monde savant.

Elle est éteinte cette sublime intelligence qui semble franchir les bornes de la nature pour lui dérober ses plus intimes secrets. Elle est glacée pour jamais cette voix éloquente qui retentit encore à notre oreille. A pareil jour, nous assistions à ses doctes leçons; au pied de cette tribune, où se pressait la foule de ses élèves et de ses admirateurs, nous l'entendions converser avec les siècles passés, et, remontant avec lui jusqu'au berceau de la science, nous la précédions dans sa marche, nous la devancions dans ses progrès. A pareil jour, la semaine dernière, il nous assemblait autour de sa chaire; où nous rassemble-t-il aujourd'hui? autour de sa tombe.

Ce n'est pas à nous qu'il appartient d'assigner à M. Cuvier le rang qu'il doit occuper parmi ce

petit nombre d'hommes de génie dont les travaux scientifiques ont agrandi le domaine de l'esprit humain : contentons-nous de dire que cet émule des Fontenelle, des Dalembert, des Buffon, fut à-la-fois un savant du premier ordre, un littérateur distingué : c'est à ces derniers que l'Académie française s'honora de le compter parmi ses membres, et qu'elle exprime en ce moment, par ma voix, les profonds regrets qu'elle éprouve en voyant disparaître la plus éclatante lumière du siècle; aussi remarquable par la multiplicité de ses connaissances que par leur étendue, cette haute intelligence n'avait pu rester étrangère à la science de l'homme d'état. M. Cuvier fut appelé successivement aux fonctions les plus importantes du gouvernement; dans toutes, il porta cette force de conception, cette profondeur de vues, ces recherches lumineuses qui lui avaient révélé quelques-uns des mystères de la nature; mais quels que soient les services qu'il ait pu rendre à l'état dans la carrière politique qu'il a parcourue, c'est le réformateur de la zoologie, c'est le fondateur du cabinet d'anatomie comparée, c'est l'auteur d'une création nouvelle, qui exhuma, qui ressuscita des classes d'animaux disparues de la terre; c'est l'homme de la science, en un mot, qu'attend la postérité.

Celui dont les travaux avaient immortalisé

l'existence vit arriver la mort avec une courageuse résignation. « Je suis anatomiste, disait-il « aux doctes amis qui lui prodiguaient leurs soins, « la paralysie a gagné la moelle épinière, vous « n'y pouvez plus rien, et moi je n'ai plus qu'à « mourir. »

Hier M. Cuvier était baron, pair de France, conseiller-d'état, membre du conseil de l'instruction publique, grand-officier de la Légion-d'honneur, secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences, membre de l'Académie française, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et de presque toutes les sociétés savantes et littéraires du monde;

Aujourd'hui George Cuvier perd tous ces titres pompeux, mais il reste en possession de cette vie intellectuelle qui n'a point de terme dans l'avenir, et son nom seul inscrit sur sa tombe proclame son immortalité.

DISCOURS

DE M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE.

Je m'avance aussi vers cette tombe qui va s'élever illustre entre toutes les tombes; déchirant et solennel spectacle; perte immense et irréparable.

Je viens rendre un dernier hommage à l'homme

de génie, au nom des naturalistes de l'Académie des sciences, et, je puis ajouter, au nom de tous les naturalistes des deux mondes : car, par toute terre, chacun de ceux qui cultivent la science de la nature, doit surtout à M. Cuvier ce qu'il sait et ce qu'il est en histoire naturelle, tous se sont formés sous les inspirations du génie et de l'immense savoir de notre grand zoologiste.

Au milieu de ce deuil universel, quand la mort brise tout-à-coup une existence, si belle par ce qu'elle a été, et si belle aussi par ce qu'elle pouvait être encore, j'arrive sur cette scène de désolation sans pensées que je puisse exprimer, sans paroles que je puisse dire, absorbé dans un seul sentiment, frappé d'un seul fait, du coup affreux qui nous accable.

Il n'est plus, ce maître aux paroles si retentissantes, d'un si puissant enseignement, d'une érudition si étendue; qui savait embellir tour-à-tour de sa parole éloquente les traits d'un esprit fin et toujours gracieux, et les créations d'un génie si admirablement universel; dont la plume flexible pouvait également donner de l'intérêt aux détails les plus arides, et peindre dignement la magnificence et la majesté de la nature.

Tout jeune encore, M. Cuvier croyait n'écrire que des morceaux d'études; et déjà à son insu, comme à l'insu de tous, il avait jeté les fonde-

ments durables de la zoologie. J'eus le bonheur inexprimable de l'en avertir le premier, d'avoir le premier senti et révélé au monde savant la portée d'un génie qui s'ignorait lui-même[1].

« Ces manuscrits, dont vous me demandez la « communication, m'écrivait un jour M. Cuvier « alors livré en Normandie à des travaux d'édu- « cation, ces manuscrits ne sont qu'à mon usage,

[1] Voici quelle fut l'origine de mes liaisons avec M. le baron Cuvier. Il habitait en Normandie le château de Fiquainville; lui, le comte d'Héricy, propriétaire de cette habitation, le prince de Monaco et d'autres grands propriétaires de la contrée, allaient chaque soir, en 1793, assister dans la ville voisine, Valmont, aux séances d'une prétendue société populaire, où ils avaient soin qu'on ne parlât que d'agriculture.

Sur ces entrefaites, notre vénérable doyen, M. Tessier, que les persécutions révolutionnaires d'alors avaient porté dans les armées et qui s'y trouvait caché sous le titre et avec l'emploi d'un médecin de régiment, tenait garnison à Valmont : il apprend que l'on s'y réunit le soir pour des causeries sur la culture des champs, il se rend à cette réunion et finit par y parler si pertinemment des matières en discussion, qu'il est promptement reconnu pour le signataire des articles AGRICULTURE de l'*Encyclopédie méthodique :* il avait eu pour cela affaire à la sagacité du secrétaire de la réunion, M. Cuvier. Celui-ci l'avertit. Mais les articles AGRICULTURE étaient signés *l'abbé Tessier.* — « Me voilà « reconnu et par conséquent perdu. — Non, vous allez être au « contraire l'objet de nos plus tendres empressements. » Cet entretien aboutit à une liaison intime, et peu après M. Tessier, mon compatriote, l'ami de ma famille et le guide de mon enfance, me donna le desir d'entrer dans cette intimité. Je fus de cette manière engagé dans une correspondance avec M. Cuvier.

« et ne comprennent sans doute que des choses,
« déjà ailleurs et mieux établies par les natura-
« listes de la capitale : car ils sont faits sans le
« secours des livres et des collections. »

Et cependant, dans ces précieux manuscrits, je trouvai presqu'à chaque page des faits nouveaux, des vues ingénieuses : déjà ces méthodes scientifiques qui depuis ont renouvelé les bases de la zoologie, étaient indiquées. Ces premiers essais étaient déjà supérieurs à presque tous les travaux de l'époque ! je répondis à M. Cuvier : « Venez à Paris, venez jouer parmi nous le rôle « d'un autre Linnée, d'un autre législateur de « l'histoire naturelle. »

M. Cuvier vint en effet : je lui tendis la main d'un frère ; et bientôt j'obtins pour lui de mon respectable collègue Mertrud, alors professeur d'anatomie comparée au Jardin des plantes, la suppléance de cette chaire, que mon illustre ami a depuis rendue si glorieuse.

Les ailes de ce puissant génie une fois développées et libres désormais, dirai-je quel essor il a pris ?

En 1795, le naturaliste législateur apparaît dans Cuvier. Les branches de la zoologie, encore enveloppées des ténèbres les plus épaisses, sont celles qu'il entreprend d'éclairer d'une vive lumière : il porte hardiment la réforme dans la der-

nière classe du règne animal. Linnée l'avaït nommée *Vermes* : c'était le nom de *Chaos* qui lui convenait. Mais bientôt paraissent, appuyées sur d'immenses recherches anatomiques, ces belles et savantes classifications sur les mollusques, qui furent dès le moment de leur publication universellement comprises et justement admirées.

Cependant les devoirs du professeur le fixaient chaque année sur la structure des animaux et la comparaison de leurs organes ; chaque année le cours de M. Cuvier s'élevait à une grande hauteur ; et de nouveaux travaux venaient compléter ceux de l'année précédente. Leurs résultats furent déposés, à l'aide de savants collaborateurs [1], dans un ouvrage en cinq volumes, les *Leçons d'anatomie comparée*. Dans ce livre devenu européen, Daubenton, Camper et Vicq-d'Azyr sont de beaucoup dépassés ; mais pour Cuvier, ce n'est que le péristyle d'un temple : il croit n'avoir encore donné que le précis d'un plan à développer.

A la publication des *Leçons d'anatomie comparée*, succèdent celles du *Règne animal* et des *Recherches sur les ossements fossiles*. Le *Règne animal*, ouvrage dans lequel la série zoologique toute entière se trouve comprise pour la pre-

[1] MM. Duméril et Duvernoy.

mière fois dans une classification méthodique, fondée sur les principes les plus philosophiques, en même temps que sur la connaissance la plus parfaite de l'ensemble et des détails de l'organisation. Les *Recherches sur les ossements fossiles*, monument plus admirable encore, et qui suffirait pour recommander le grand nom de son auteur à la postérité la plus reculée. L'idée d'une telle entreprise est à elle seule une œuvre de génie; mais, pour son exécution, le génie ne suffisait pas; il fallait un savoir immense, il fallait le savoir de M. Cuvier.

Avant la publication des recherches sur les fossiles, qui eût soupçonné qu'un jour, le génie d'un homme, exhumant de la nuit des âges des membres mutilés, ferait revivre pour la science les antiques habitants de notre globe, et lui ouvrirait ainsi l'entrée de ce monde primitif que le Créateur avait séparé de nous par tant de siècles, tant de générations, tant de bouleversements[1]!

[1] Séparé surtout par le fait immense de l'action lente du temps, des changements qui surviennent dans la nature des milieux à la surface de la terre. Des animaux d'une conformation donnée ne sont possibles que par l'essence et avec le maintien de l'essence de leurs matériaux ambiants et assimilables. Cette organisation animale, qui fut à l'origine des choses, était donc à quelques égards différente de celle favorisée aujourd'hui dans ses développements par l'ordre actuel de l'univers.

Après les grands travaux que je viens de rappeler, je dois encore citer, malgré le peu de temps qui m'est accordé, la grande *Histoire naturelle des poissons*, dernier ouvrage publié par M. Cuvier, et dont huit volumes, le neuvième sous presse, ne composent pas même la moitié. Espérons que cette vaste entreprise, pour laquelle M. Cuvier s'était adjoint un collaborateur [1], ne restera pas inachevée. Car l'histoire naturelle des poissons, malgré son sujet spécial, porte aussi le cachet d'un immense talent, et se place dignement à côté des autres ouvrages de son illustre auteur.

C'est au milieu de tant d'occupations si diverses, que M. Cuvier portant un œil scrutateur sur sa constitution physique, fit l'affreuse découverte de la fatigue anticipée dont l'excès de ses travaux l'avait frappé. Le repos devenait pour lui nécessaire. Les conseils de savants médecins le recommandaient. Une influence épidémique, menaçante et redoutable pour tous, le rendait plus indispensable encore. Mais, passionné pour la science à laquelle il a consacré sa vie, Cuvier se refuse au repos; il abandonne même les occupations plus faciles qu'il peut confier à d'autres mains, et consacre toutes ses forces, tous ses

[1] M. Valenciennes.

moments à l'achèvement de cette grande entreprise commencée par lui il y a trente années : la *Rénovation de l'anatomie comparée.* C'est pour lui la clef d'une voûte qu'il ne peut pas laisser imparfaite.

Le courage de notre illustre ami était, hélas! plus grand que ses forces. En six semaines, l'ostéologie comparée est revue dans son ensemble : deux volumes sont produits, deux volumes où son génie se retrouvera tout entier fécondé par son immense savoir, mais que nous ne lirons jamais sans une douloureuse émotion. Ces deux volumes, derniers monuments élevés par leur illustre auteur, ont achevé d'épuiser ses forces.

Je m'arrête ici. Simple zoologiste, j'ai parlé seulement des immenses services rendus à la zoologie par M. Cuvier. Laissant à des voix plus éloquentes que la mienne le soin de dire toute la puissance, toute l'universalité de son talent, je me tais et me renferme dans ma douleur et mes souvenirs.

Comment, au moment d'un dernier adieu que notre illustre confrère n'a pu, hélas! entendre de ma bouche, comment ma pensée ne se reporterait-elle pas sur cette vie commune de nos jeunes ans, sur ces relations si intimes et si dévouées, sur cette communauté de travaux si douce à tous deux!

DISCOURS DE M. VILLEMAIN.

Parmi tant de justes honneurs rendus à la mémoire de M. Cuvier, les membres de l'enseignement lui doivent un hommage à part, d'admiration et de regret. Tout retentit en ce moment de la douleur de sa perte ; et dans nos jours pleins d'entraînants spectacles et de vives anxiétés, elle a préoccupé les âmes, comme un malgeur public ; car la France ne saurait être ingrate pour le génie, et distraite de la gloire. Elle se sent blessée en voyant disparaître une de ces hautes intelligences qui contribuaient à l'illustration du nom français dans l'Europe, et au progrès de l'esprit humain dans les sciences.

Les immenses travaux scientifiques, la belle méthode, l'invention puissante de M. Cuvier ne peuvent être appréciés que par ses élèves ou par les maîtres qui restent encore après lui.

Mais il y eut dans son admirable talent un attribut populaire et accessible à l'esprit de tous, ce don de l'enseignement oral, cette facilité de répandre sur les matières les plus techniques ou les plus abstraites l'intérêt, la vie, la lumière. Incomparable par cette clarté parfaite, une des supériorités du génie, quand elle luit dans les plus difficiles questions, M. Cuvier joignait à l'expres-

sion limpide, à l'ordre net et simple qui fait tout comprendre, une inépuisable abondance de vues. Sa mémoire vaste et toujours présente, son esprit nourri d'une foule de connaissances comparées, enrichissait pour lui l'étude même de la nature et rendait ses leçons aussi fécondes en idées générales, qu'elles étaient remplies d'observations et de faits.

Après une longue interruption, reprenant ses cours, M. Cuvier avait, de nouveau, déployé dans toute sa richesse cette puissance d'une parole dogmatique, simple, étendue, profonde, plaisant à toutes les intelligences et satisfaisant les plus élevées.

Homme admirable à plus d'un titre, il remplit donc les deux grandes missions : celle d'ajouter à la science et de populariser la science. Il fut fondateur et apôtre, travaillant sans relâche à appeler un plus grand nombre d'hommes au bienfait de ces hautes connaissances, dont il avait reculé les limites. Ce même zèle pour propager le savoir, ce zèle du professeur, M. Cuvier le montra souvent comme magistrat de l'instruction publique. Là aussi ses travaux furent grands, ses services mémorables. Sous l'Empire, dont la domination puissante et la splendeur étaient assorties aux inclinations de son esprit, il concourut à ce que l'on fit alors pour les études de meilleur et de plus durable.

Ses rapports à l'empereur sur l'état de l'instruction dans les départements français d'au-delà des Alpes, dans la Toscane et dans la Hollande, sont de précieux monuments du talent de mêler les affaires à la science. Avec cette capacité laborieuse, ce soin actif des détails qu'il appliquait à tout, on y sent un goût naturel d'élévation philosophique. A d'autres époques, ses travaux pour l'instruction primaire et pour le développement des hautes écoles attestent également le but où de préférence se portait son esprit.

Et comment n'aurait-il pas cherché par toutes les voies l'avancement des connaissances, lui dont elles faisaient au fond toute la gloire?

Tel nous l'avons admiré dans ces éloquentes leçons où il exposait l'histoire de la nature et de la science, tel nous l'avons vu dans le conseil de l'instruction publique, où il portait avec l'esprit d'organisation et de méthode, tant d'expérience des faits, et de zèle pour les perfectionnements véritables. Que ses collègues, que les membres de l'instruction publique, déposent sur sa tombe ce dernier témoignage au milieu de tant d'autres!

La perte est grande pour tout le monde; elle est irréparable autant que prématurée. Jamais on ne sent mieux le néant de la vie, qu'en voyant tomber si vite quelqu'un de ces hommes rares que Dieu avait doués d'une merveilleuse

intelligence de ses ouvrages. Notre temps dévore rapidement les hommes; aujourd'hui l'un, demain l'autre. La société perd ses ornements et ses appuis : les savants illustres disparaissent, les hommes d'État courageux succombent, les cercueils se suivent et se pressent. C'est un avis pour chacun, selon ses forces, de se dévouer avec plus de hâte et d'ardeur à la science, au travail, à la patrie.

DISCOURS DE M. ARAGO.

Messieurs, un illustre géomètre qui, par l'ancienneté, l'importance et la variété de ses travaux, peut marcher de front avec tout ce que l'Europe renferme de notabilités scientifiques, n'apprit lundi l'immense perte que l'Académie venait de faire, qu'en arrivant dans la salle de nos séances. Voilà, s'écria-t-il aussitôt, un bien cruel événement; il nous rapetisse tous!

Cette exclamation résume d'une manière fidèle et naïve les sentiments douloureux que chacun de nous éprouvait, elle caractérise mieux que de longs discours le malheur que nous déplorons aujourd'hui. La Société royale de Londres, l'ancienne Académie des sciences de Paris, celles de Pétersbourg et de Stockholm furent frappées au cœur quand elles perdirent Newton, d'Alembert, Euler, Linnée.

Notre tour est venu, Messieurs. La classe de l'Institut, au nom de laquelle j'ai l'honneur de parler, a été frappée au cœur le 13 mai 1832. Depuis quelques années, la mort, comme la foudre, frappa parmi nous les sommités : c'est ainsi que Lagrange, Monge, Malus, Berthollet, Haüy, Laplace, Fresnel, ont été successivement enlevés aux sciences dont ils étendaient sans cesse le domaine, à la France qui s'honorait de leur renommée, à l'Académie qu'ils couvraient de leur gloire.

Dans tout autre pays, la disparition de cette brillante pléiade eût été irréparable; en France, terre féconde et privilégiée, d'illustres géomètres, de grands chimistes, d'ingénieux physiciens, de savants et infatigables naturalistes ont promptement placé leurs noms à côté des noms immortels que je viens de rappeler. Aujourd'hui même, je l'affirme avec la certitude de n'être démenti nulle part, la France compte encore dans son sein un plus grand nombre de ces hommes privilégiés dont la postérité garde le souvenir, qu'aucun autre pays de l'Europe.

Je serais beaucoup plus réservé s'il fallait se prononcer sur des supériorités personnelles; la Suède citerait alors son grand chimiste, l'Allemagne ses profonds géomètre, ses infatigables astronomes, l'Angleterre ses ingénieux physiciens. Un homme, un homme seul avait trouvé

le secret de triompher des prétentions ordinairement si exigeantes de ceux qui parcouraient la même carrière que lui. Il avait vaincu jusqu'aux préjugés nationaux. De Dublin à Calcutta, d'Upsal au port Jackson, Cuvier était unanimement proclamé le plus grand naturaliste de notre siècle. Cuvier était au milieu de nous l'image vivante, incontestable et incontestée, de la prééminence scientifique de la France; sa mort nous rapetisse tous.

Il y a toujours dans les découvertes scientifiques, même dans celles des plus grands génies, la part de quelque circonstance heureuse. C'était là, messieurs, ce que voulait dire Lagrange, lorsqu'après avoir comparé les efforts inouïs dont les prodigieuses conceptions mathématiques avaient été le fruit, aux efforts infiniment moindres que des découvertes peut-être plus importantes semblaient avoir exigés; c'était là ce qu'il voulait dire, quand il s'écriait avec un vif sentiment d'amertume : « Combien Newton a été heureux que le système du monde restât encore à découvrir ! »

Plus d'un naturaliste dans la suite des siècles, répétera peut-être à l'occasion de Cuvier l'exclamation de notre immortel géomètre, sans que pour cela la gloire de notre illustre confrère puisse en recevoir quelque atteinte. Lors-

que Cuvier hasarda ses premiers pas dans la route immense et non frayée, que depuis il a parcourue avec tant d'éclat, deux hommes de génie, Saussure et Werner, venaient d'étudier, l'un sur les croupes neigeuses des Alpes, l'autre dans les profondeurs des mines de Saxe, la partie purement minérale du grand problème de la théorie de la terre.

A la même époque, d'autres observateurs recueillaient par milliers des débris fossiles des corps organisés; mais tous ces objets, considérés comme de simples curiosités, allaient à ce seul titre, s'enfouir dans les collections publiques et dans celles des amateurs. L'œil pénétrant de Cuvier aperçut de prime abord tout ce que leur étude dévoilerait de vérités nouvelles; mais les restes de ces animaux, mais les os des quadrupèdes surtout se rencontrent rarement réunis. Jetés pêle-mêle et fracturés de mille manières, le naturaliste est réduit à déterminer l'ordre, le genre, l'espèce et la taille des individus auxquels ces débris appartenaient, d'après l'inspection des plus petits fragments.

De là, la nécessité d'une science nouvelle dont, avant Cuvier, il existait à peine des rudiments; de là, cette admirable anatomie comparée, qui, établissant dans tous les êtres organisés une corrélation spéciale et intime entre les par-

ties les plus éloignées et en apparence les plus distinctes, permet de décider par exemple, d'après la forme du plus petit os du pied, si l'animal auquel cet os appartenait était carnivore.

Les immenses travaux de M. Cuvier sur les animaux fossiles ont été des applications continuelles des lois qu'il avait lui-même découvertes. Antiquaire d'une espèce nouvelle, pour me servir d'une de ses heureuses expressions, il eut toujours à reconstruire les monuments dont il voulait déterminer les âges relatifs. C'est ainsi qu'ont été établis les magnifiques rapports des espèces avec les couches minéralogiques, autour desquels sont venues depuis prendre place et se grouper des milliers d'observations recueillies par les naturalistes dans les quatre parties du monde; c'est ainsi qu'ont été recréés ces quadrupèdes à dimensions colossales, ces reptiles à formes si bizarres, que des convulsions terrestres, que d'effroyables cataclysmes ont fait disparaître à jamais de la surface du globe. L'anatomie comparée, les recherches sur les animaux fossiles, sont des monuments impérissables qui porteront le nom de Cuvier à la postérité la plus reculée.

Mais je m'aperçois, déjà bien tard peut-être, que mon admiration profonde pour les découvertes géologiques de notre illustre confrère,

m'entraîne dans des détails qui seront mieux ailleurs et dans une autre bouche. Je ne m'arracherai pas néanmoins au douloureux devoir que je remplis dans ce moment, sans jeter quelques paroles de souvenir sur l'homme et sur le père de famille.

C'eût été assurément, chez l'auteur de si grands travaux, un sentiment bien légitime que la conscience de sa haute supériorité; toutefois, ce sentiment, s'il existait, n'influait point sur la simplicité, je dirai plus, sur la naïveté de ses manières habituelles. Si des personnes qui ne rencontraient guère M. Cuvier que dans nos réunions académiques, ont cru pouvoir lui adresser le reproche, bien léger sans doute, de se dépouiller rarement d'une certaine nuance de raideur et de préoccupation, ceux qui le connurent dans l'intimité, seraient coupables de ne pas dire ici combien son caractère était facile, combien il y avait d'aménité dans toutes ses manières.

Son salon, voisin de ces immenses cabinets d'anatomie comparée, créés tout entiers de ses mains, et où se trouvent étalés les riches produits des deux mondes, était le rendez-vous des illustrations de notre France, et de ces savants étrangers que le goût des voyages ou les tempêtes politiques amenaient sur notre sol hospitalier. Là, une égale bienveillance était acquise à

tous; pour moi, messieurs, c'est surtout depuis que les suffrages de mes confrères, en m'imposant des devoirs difficiles, me rapprochèrent davantage de M. Cuvier, que j'ai été plus à même d'admirer le charme de son entretien, l'immense variété de ses connaissances, la prodigieuse activité de son esprit.

Cette activité ne l'a pas abandonné même à ses derniers moments. Les circonstances qui ont accompagné la fin d'une si brillante vie doivent être recueillies avec un soin religieux, disons les autant pour honorer le grand homme que pour montrer à tous la puissance d'une philosophie à laquelle son dernier soupir a rendu un solennel hommage.

Lorsqu'il ressentit les premières atteintes de la maladie à laquelle il a succombé, Cuvier ne put pas vaincre un sentiment pénible, mais ce besoin qu'il éprouvait de ressaisir une vie qui lui échappait lui fut inspiré par l'amour de la science. Il apercevait devant lui un long avenir d'utilité et de gloire; il croyait n'avoir point encore couronné le magnifique monument élevé de ses mains aux sciences naturelles; mais ces regrets donnés à de futurs travaux, à des découvertes qui germaient encore dans une inépuisable intelligence, furent de courte durée.

Après avoir pourvu par des arrangements

particuliers à la publication de ses ouvrages inachevés, après avoir confié cette tâche importante et sacrée à deux de ses collaborateurs et amis, MM. Valenciennes et Laurcillard, après avoir donné à son excellent frère et à son jeune neveu de précieuses marques de souvenir, il reporta toutes ses pensées sur la femme si distinguée et si respectable à laquelle il avait uni son existence. Il dicta avec une admirable tranquillité d'esprit des dispositions inspirées par la plus prévoyante tendresse.

Espérons, messieurs, que la veuve de l'homme de génie que nous pleurons trouvera dans les regrets unanimes de l'Europe savante quelque adoucissement à sa trop légitime douleur; espérons surtout que les préoccupations politiques resteront muettes sur les bords d'une tombe qui va bientôt recouvrir une des gloires de la France. Cette gloire nous appartient, nous devons en être tous jaloux.

Il y a maintenant dix jours, pendant l'avant-dernière séance de l'Académie, à cette place où les regards des étrangers venaient contempler notre illustre secrétaire avec une si vive curiosité, il me parlait encore des améliorations dont lui seul peut-être croyait ses grands ouvrages susceptibles, des additions nombreuses qui devaient enrichir les nouvelles éditions qu'il pré-

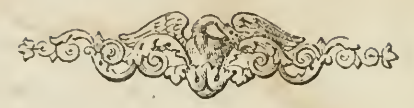
paraît. « Voilà, me disait-il, pour cette année, mes travaux de prédilection ; j'y consacrerai tout le temps des vacances. » Une semaine, hélas ! ne s'était pas encore écoulée, et ces projets n'étaient plus qu'un vain rêve, et la mort nous avait enlevé l'une des plus vastes intelligences dont la France puisse se glorifier, et notre grand naturaliste n'était plus que la froide dépouille à laquelle nous rendons les derniers devoirs.

Adieu, mon cher et illustre confrère ! Adieu, Cuvier, adieu !

Après ces discours écoutés avec un silence religieux, et qui furent seulement interrompus par l'émotion communicative des orateurs, la foule d'élite se sépara avec cette décence recueillie qui avait présidé à toutes les phases de cette solennité funéraire.



TABLE.



FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.



